


Sultan Mehmed II, the Conqueror
Ex Libris
George Crews Mc Ghee
United States Ambassador
to Turkey

VOYAGES
EN RUSSIE, EN TARTARIE
ET
EN TURQUIE.

VOYAGES

EN RUSSIE, EN TARTARIE

ET

EN TURQUIE,

PAR M. ÉDOUARD-DANIEL CLARKE,

PROFESSEUR DE MINÉRALOGIE A L'UNIVERSITÉ DE CAMBRIDGE;

TRADUITS DE L'ANGLAIS.

AVEC TROIS CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DEUX PLANS.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ { BUISSON, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.
ARTHUS BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, près celle de l'Ecole-de-Médecine.

1813.

PREFACE.

Ce n'est pas sans défiance que l'auteur présente au public cette partie de ses voyages. Les éloges prématurés qu'elle lui a déjà obtenus pèsent sur sa conscience (1); le sentiment intime d'avoir

---

(1) Rien ne nous semble plus propre à expliquer le prodigieux succès qu'ont eu en Angleterre les *Voyages* de M. *Ed. D. Clarke*, que de présenter à nos lecteurs le jugement porté sur cet ouvrage par les savans rédacteurs de *la Revue d'Edimbourg*, ouvrage périodique très-justement estimé.

« Il y a plus de deux ans, disent ces écrivains, que nous fîmes part au public des craintes où nous étions que l'ouvrage de M. *Clarke* ne fût pas destiné à paraître ; nous avons aujourd'hui à féliciter nos lecteurs et nous-mêmes de son impression : mais ce qui est encore plus satisfaisant, et que nous pouvions à peine espérer, c'est que nous trouvons dans ce Voyage presque tout ce que nous attendions du caractère aventureux et des talens connus de M. le docteur *Clarke;* nous avons enfin l'extrême plaisir d'annoncer un ouvrage écrit par une personne qui réunit, selon nous, tout ce que l'on peut désirer dans un voyageur qui publie ses observations. Il s'est

suivi la puissante impulsion du devoir dans son tableau de l'état de la société

---

occupé de la composition de son journal, de la disposition de son itinéraire, avec bien plus de soin que tous ceux qui ont, avant lui, traité le même sujet; on y trouve le tableau détaillé de tout ce que l'auteur a vu et entendu dans ses courses; il y a laissé une peinture soignée des impressions particulières qu'il avait éprouvées : tout voyageur peut à la vérité les offrir, quels que soient d'ailleurs ses talens et son instruction; mais elles doivent être modifiées par ses lumières et par les qualités dominantes de son caractère, et elles intéressent ou déplaisent selon que l'observateur sera crédule ou habile, ignorant ou instruit. Nous devons louer M. *Clarke* du soin et du bon sens qu'il a mis à écarter toute affectation de son style; il raconte les choses familières avec simplicité; il évite toujours la futilité des descriptions; il expose sans déclamation tout ce qui est utile à connaître, sans examiner si le sujet est plus ou moins propre à faire briller son talent : son discernement, dont il fait preuve dans le choix des particularités les plus intéressantes, au milieu d'un recueil prodigieux de faits observés, est très-remarquable. L'instruction qu'il développe en publiant ces faits, les vues particulières dont il les a souvent accompagnés, lui méritent tous nos éloges....... L'auteur a fait une longue et pénible route dans des pays peu visités et mal décrits par d'anciens voyageurs; il a eu le courage de braver des périls et des dangers imminens en cherchant à se procurer des connaissances intéressantes et utiles; il raconte avec netteté et d'une manière piquante : ses observations sont soignées et toujours spirituelles. Nous trouvons enfin dans l'ouvrage de

en Russie, ne le met pas à l'abri de toute inquiétude. Peut-être le portrait moral des habitans de cette contrée paraîtra-t-il rembruni par le *spleen*, ou tracé

M. *Clarke* beaucoup de faits qui rectifieront les erreurs des écrivains venus avant lui; il augmente nos connaissances sur des pays à peine civilisés et qui aspirent déjà à prendre rang parmi les nations européennes; il nous peint des tribus presque entièrement négligées jusqu'ici par tous les voyageurs : nous avons donc à remercier sincèrement M. le *D. Ed. Clarke* de l'ouvrage qu'il vient de publier..........»

Extrait de *la Revue d'Edimbourg*, n.° 32, août 1810, pag. 334 à 367.

On a cru devoir joindre diverses remarques à cette traduction; les unes développeront, avec plus de détails, les faits rapportés par le voyageur anglais; d'autres pourront rectifier des assertions erronées : il a paru sur-tout nécessaire de restreindre, dans certaines occasions, les généralités que se permet quelquefois M. *Ed. Clarke*, de faire ressortir l'effet de ces préjugés communs aux Anglais de toutes les classes, dont l'auteur, d'ailleurs homme instruit et estimable écrivain, ne s'est pas toujours affranchi. On trouvera, dans cette traduction, les explications littérales de plusieurs inscriptions grecques, éclaircissemens indispensables que n'offre cependant pas le texte anglais. On espère enfin que les intérêts de la vérité et ceux de l'histoire paraîtront avoir déterminé le nombre et le genre des remarques critiques insérées dans la traduction qu'on met actuellement sous les yeux du public.

(Note du Traducteur.)

dans d'autres dispositions que celles de la bienveillance générale, ou de la charité chrétienne. Aussi croit-il devoir réclamer l'indulgence pour des défauts que l'expérience, aidée par la critique, peut un jour corriger, et prier le public en général de suspendre le jugement qu'une connaissance plus intime avec l'auteur peut faire enfin mitiger.

On ne sait pas aussi généralement qu'on le devrait, que le passage d'un petit ruisseau qui sépare la Suède de la Russie, que la simple traversée d'un pont, met subitement sous les yeux du voyageur tout ce qui orne et ennoblit l'espèce humaine, et tout ce qui la flétrit et la dégrade. Si la dernière impératrice et autocrate de toutes les Russies a pu trouver des écrivains capables d'avilir leur plume vénale jusqu'à pallier les difformités de son règne et de son empire; si *Potemkin* n'a pas manqué, même dans ce pays, d'un avocat et d'un apologiste; que la Grande-Bretagne applaudisse à la

franchise d'un de ses enfans qui s'est hasardé à dire, peut-être durement, la vérité! D'ailleurs ce langage n'est pas en opposition avec les mémoires les plus circonspects des premiers écrivains qui ont parlé de la Russie : *Tuberville*, d'Angleterre ; *Augustin*, d'Allemagne ; *Oléarius*, de Danemarck, et plus récemment l'abbé *Chappe*, de France (1), ainsi que divers auteurs d'ouvrages anonymes, ont représenté le véritable caractère de ce peuple avec des couleurs que n'ont pu tout-à-fait effacer, ni l'Antidote d'*Alexis Mussin Pushkin*, ni les louanges de *Voltaire*, ni les éloges trop adulateurs de certains écrivains français.

Qu'il me soit permis, en publiant cet ouvrage, d'offrir l'expression de ma reconnaissance aux personnes qui ont bien voulu contribuer à son exécution ; elles en trouveront le témoignage plus particulier dans la suite. Il serait inutile de les

(1) *Voyez* le chap. XVIII. (*Note du Traducteur.*)

citer ici : mais je ne puis craindre qu'on regarde comme une superfluité, de rappeler le nom respectable de lord *Whitworth* : je dois cet ouvrage aux bontés qu'il me témoigna durant son ambassade à Pétersbourg..........; exemple bien rare, dans un ministre anglais, d'un généreux patronage envers ses compatriotes voyageurs!

Dans le cours de sa relation, l'auteur s'est généralement servi de l'expression plurielle, même lorsqu'il s'agissait de ses observations personnelles; il a adopté cette manière d'écrire, non-seulement pour ôter à son style toute apparence d'égoïsme, mais encore par égard pour son ami *John Morten Cripps M. A.* du collége de Jésus à Cambridge, la cause et le compagnon de ses voyages. A son ardeur infatigable pour mettre à fin toutes les entreprises, il unissait une bonté et une douceur de caractère qui l'ont fait chérir dans les divers pays qu'il a visités avec l'auteur de ce voyage. Sa constance

et sa fermeté dans toutes les peines et dans toutes les privations d'une route longue et pénible, aussi-bien que les services que l'auteur en a reçus dans le cours d'une maladie cruelle et dangereuse, réclament de lui le tribut de la reconnaissance la plus sincère et la plus vive.

L'auteur doit infiniment au *Rev. Reginald Heber*, du collége de Brazen-Noze à Oxford, pour la communication du manuscrit précieux dont il lui a permis de donner des extraits dans les notes.

Il a encore beaucoup d'obligations au *Rev. J. Carr* de Hadstock en Essex; à M. *Wilkins*, auteur des Antiquités de la Grande-Grèce; à M. *Richard Bankes Harraden* de Cambridge; à M. *Aylmer Bourcke Lambert* Esc., membre des sociétés royales, des antiquaires et linnéennes, auteur de divers écrits de botanique, entre autres du magnifique ouvrage sur le *Genus Pinus* (1).

---

(1) M. *Lambert* est actuellement possesseur du célèbre herbier de *Pallas*, acheté par M. *Cripps*

Malgré tout le soin donné à la correction du texte, quelques erreurs auront très-probablement échappé à l'attention de l'auteur. Mais on croit pouvoir espérer du public qu'il ne reprochera pas des défauts de style à une simple relation de voyage, puisque de sévères censeurs ont reconnu que les pages les plus correctes d'*Adisson*, de *Steele* et de *Gibbon* n'en étaient même pas exemptes. En copiant un journal écrit dans un pays étranger, éloigné de toutes relations littéraires, on donne souvent plus d'attention à la fidélité des notes qu'à l'élégance ou même à la pureté de la composition; et le lecteur ne sera pas sans doute détourné de la lecture de cet ouvrage par quelque considération de ce genre, si l'on peut s'en rapporter à cette opinion du célèbre *Shaftesbury* (1):

---

durant son séjour près de ce savant professeur, et apporté en Angleterre, à bord du *Braakel*, par le capitaine *George Clarke*, de la marine royale. A. D. 1805.

(1) *Avis à un auteur.*

« Nous sommes si charmés, dit-il,
» des mémoires de voyage de quelque
» aventurier hasardeux, qu'à peine avons-
» nous parcouru une page ou deux, nous
» commençons déjà à nous intéresser vi-
» vement à lui sans remarquer le moins
» du monde ou son caractère ou son gé-
» nie. Il n'a pas plus tôt mis à la voile à
» l'embouchure de la Tamise, ou envoyé
» devant lui son bagage à Gravesend, que
» notre attention est sur-le-champ cap-
» tivée. Si, pour entreprendre un voyage
» plus lointain, il vient à parcourir quel-
» que partie de l'Europe, nous l'enten-
» dons parler patiemment d'hôtelleries,
» de traversées de bacs et de bateaux, de
» temps bons ou mauvais, de tous les
» détails de sa nourriture, de sa com-
» plexion, de ses dangers personnels,
» de ses malheurs sur terre et sur mer;
» enfin, pleins de désir et d'espoir, nous
» l'accompagnons jusqu'à ce qu'il pa-
» raisse sur le grand théâtre des évé-
» nemens, et qu'il commence la des-

» cription de quelque *animal mons-*
» *trueux.* »

L'état de l'orthographe anglaise, quant à l'introduction des noms russes, embarrasse infiniment l'écrivain qui désirerait suivre une règle invariable. Ce ne sont pas seulement deux auteurs qui diffèrent entre eux à cet égard : un même écrivain ne s'accorde quelquefois pas avec lui-même. *Jonas Hanway*, beaucoup plus exact que tous les écrivains anglais qui ont parcouru la Russie, peut passer pour offrir le meilleur modèle sous ce rapport ; mais il ne suit pas constamment les mêmes règles (1).

Aucune lettre de l'alphabet russe ne répond à notre w ; cependant nous écrivons *Moscow* et *Woronetz*. Dès que

(1) Le nom du même lieu est *Kiera* au vol. I, p. 9 ; *Khiera* à la p. 15, et *Khira* dans une note. *Tartares Nagai*, à la p. 8, vol. I, sont écrits *Tartares Nagay* à la p. 11. Dans tout son ouvrage, la voyelle finale est quelquefois *i* et souvent *y*, comme *Valdai*, *Poderosnoi*, et *Yakutsky*, *Nasorowsky*.

l'usage a autorisé un abus de ce genre, la coutume établie paraît préférable à une altération qui offrirait des apparences de pédantisme. L'auteur a été guidé par l'autorité et par l'exemple de *Gibbon;* ce célèbre historien assure en effet (1) que plusieurs mots, notoirement corrompus, sont fixés et pour ainsi dire naturalisés dans la langue vulgaire. Le prophète *Mohammed* ne peut plus être privé de la fameuse, quoique inexacte, dénomination de *Mahomet*. Les villes si connues d'Alep, de Damas et du Caire disparaîtraient sous les dénominations d'*Haleb*, de *Damashk* et d'*al Cahira*. Mais, me demandera-t-on, où faut-il s'arrêter, et quels sont les mots russes *fixés et naturalisés dans la langue vulgaire?* Devons-nous employer indifféremment *Woronetz* ou *Voronèse*, *Wolga* ou *Volga*, *Kiow* ou *Kiof*, *Azow* ou *Azof?* Lord

(1) P. 5, Préface, ch. XXXIX, *Hist. de la Chute et de la Décad., etc.*

Whitworth écrit *Chioff* et *Azoph*, quoique ces deux noms aient originairement l'un et l'autre la même terminaison (1). Le *b* (*vêdy*), redoublé en lettres composées, présente la principale difficulté, et a été confondu avec notre *w* : ainsi, suivant en cela l'exemple donné par *Storch* (2), qui cite M. *Lévesque*, le mot russe *vvédénié*, signifiant *introduction*, se compose de la préposition *vo* ou *v* (*into*), et *vêdénié* (conduire). Cependant, en anglais, la lettre initiale convenable serait *v*, et non pas le *w*, qui entraînerait avec lui une fausse idée de prononciation (3). Quand ce mot se présente comme terminaison d'un nom, il est bien exprimé par notre *f*, comme *Orlof* pour *Orlow*;

---

(1) *Etat de la Russie*, par *Charles* lord *Whitworth*. Strawb. Hill. 1758.

(2) *Tableau de l'Empire de Russie*, tom. I, p. 19.

(3) Le lecteur trouvera ces détails rapportés au commencement du ch. x ; mais il pouvait ne pas paraître à propos d'en omettre l'insertion dans une partie de ce volume, particulièrement destinée à la critique des mots.

ce qui répond exactement au mode de prononciation suivi en Russie. Plusieurs écrivains se servent de la lettre doublée en ajoutant *ff*: cela cependant est superflu. Le plan suivi par l'auteur, mais auquel, peut-être, il ne s'est pas constamment attaché, a été de substituer en général un *v* pour le *w*, toutes les fois que cette dernière lettre s'est trouvée au commencement ou au milieu d'un mot, et *f* dans les diverses circonstances où elle devait servir de terminaison.

Une autre lettre de l'alphabet russe, par sa fréquente rencontre comme initiale, exige encore un accord plus particulier avec quelques lois de l'orthographe anglaise : le *tchérve*; cette lettre a le sens de notre *ch* dans *cheese* et *child*; elle entre dans le nom des Cosaques de la mer Noire, *Tchernomorski*. L'auteur a écrit ce mot, *Tshernomorski*, au commencement du premier chapitre de ses voyages, quand il a commencé à se familiariser avec les remarques de *Karjavine*

sur l'alphabet russe (1), qui lui ont fait choisir une manière de s'exprimer plus correcte.

A l'égard des mots se terminant en *ai* et *oi*, comme *Valdai*, *Paulovskoi*, peut-être conviendrait-il de substituer *ay* et *oy*, comme *Valday*, *Paulovskoy*, puisqu'on imiterait ainsi d'une manière assez exacte le mode vulgaire de la prononciation en général. Mais la variété résultant de tous les dialectes usités dans les diverses parties de l'empire, sera toujours une occasion fréquente d'embarras et d'incertitude. Dans l'orthographe des noms de lieu, immédiatement au midi de Moscow, on doit donner une fréquente attention à la carte de *Reymann*, publiée par *Schmidt* à Berlin en 1802. Mais, même sur cette carte, le territoire des Cosaques du Don, la Tartarie Kuban et la Crimée paraissent comme des espaces abandonnés. Plusieurs années peu-

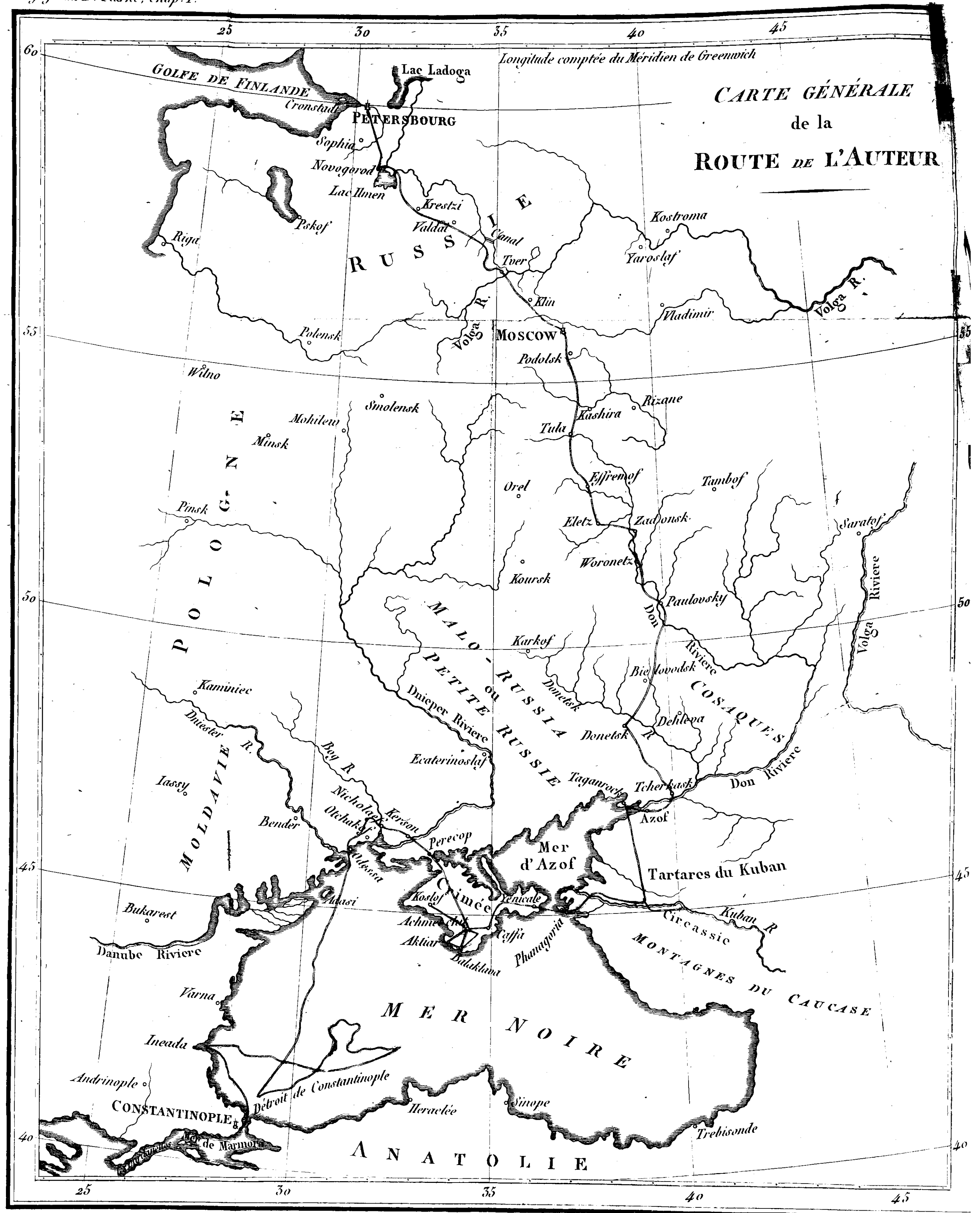
(1) *Remarques sur la langue russienne*, par *Théodore Karjavine*. Pétersb. 1791.

vent s'écouler avant que la Russie, de même que la Suède, possède un *Hermelin* qui prenne le soin d'éclaircir la géographie des provinces les plus reculées de l'empire, surtout si on vient à considérer les principes du gouvernement russe, dont une maxime de politique est d'entretenir l'ignorance de l'Europe sur ces parties de ses Etats. Ainsi, le peu de clarté que ce voyage répand sur la situation des pays entre Biroslaf et Odessa, s'explique facilement. La géographie de toute cette contrée est à peine connue; le cours du Dniester, du Bog et du Dnieper, de même que la latitude et les *sondages* de la côte près de leurs embouchures, ne furent jamais exactement relevés. La cour de Saint-Pétersbourg possède les seules cartes passables de ce territoire; et elles sont soigneusement soustraites aux yeux de l'Europe. Mais il a été permis cependant à l'auteur de contrarier à un certain point une partie de ce système, en déposant à l'amirauté

de la Grande-Bretagne certains renseignemens qu'il s'est procurés à Odessa, et qu'il a ensuite transportés en Angleterre, au péril de sa vie. Ils seraient trop volumineux pour paraître dans cet ouvrage; mais ils peuvent servir à faciliter la navigation sur les côtes russes de la mer Noire, si jamais les intérêts de la Grande-Bretagne venaient à demander la présence des flottes anglaises dans cette partie du monde (1). En ajoutant ces nouveaux détails à la masse des connaissances déjà acquises pour l'avantage de notre pays, on n'a brisé aucun des liens de confiance et d'honneur qui nous attachaient autrefois à ce gouvernement, qui a violé tous ses engagemens avec nous. Des personnes pleinement autorisées à fournir ces renseignemens à l'auteur, les lui ont confiés, et il a rempli religieusement leurs intentions.

---

(1) *Voyez* le chap. XX. *(Note du Traducteur.)*


CARTE GÉNÉRALE
de la
ROUTE DE L'AUTEUR
Longitude comptée du Méridien de Greenwich
GOLFE DE FINLANDE
Lac Ladoga
Cronstadt
PETERSBOURG
Sophia
Novogorod
Lac Ilmen
Krestzi
Valdai
Canal
Tver
Pskof
Riga
RUSSIE
Kostroma
Yaroslaf
Klin
Vladimir
Volga R.
MOSCOW
Polensk
Podolsk
Wilno
Smolensk
Mohilew
Minsk
Kashira
Rizane
Tula
Effremof
Tambof
Orel
Pinsk
POLOGNE
Eletz
Zadonsk
Saratof
Woronetz
Koursk
Paulovsky
Don
Volga Riviere
MALO-RUSSIA
ou
PETITE RUSSIE
Karkof
Bielovodsk
Riviere
Kaminiec
Donetsk
COSAQUES
Dnieper Riviere
Dehleva
Dniester R.
Donetsk
Bog R.
Ecaterinoslaf
Taganrock
Tcherkask
Don Riviere
Iassy
MOLDAVIE
Nicholaef
Kerson
Otchakof
Bender
Perecop
Azof
Mer d'Azof
Tartares du Kuban
Odessa
Crimée
Bukarest
Kosloff
Yenicale
Circassie
Kuban R.
Akmetchet
Caffa
Phanagoria
Danube Riviere
Aktiar
Balaklava
MONTAGNES DU CAUCASE
Varna
MER NOIRE
Ineada
Andrinople
Détroit de Constantinople
CONSTANTINOPLE
Heraclée
Sinope
Trebisonde
Mer de Marmora
ANATOLIE
25
30
35
40
45
60
55
50

VOYAGES
EN RUSSIE, EN TARTARIE ET EN TURQUIE.

CHAPITRE PREMIER.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

État des affaires publiques. — Étrange conduite de l'Empereur. — Insolence de la Police. — Phénomène extraordinaire.

D'AUTRES que moi ont jeté des regards curieux sur les limites orientales de l'Europe. Elles étaient, il y a deux mille ans, ce qu'elles sont aujourd'hui. Le Tanaïs arrosait les plaines de la Sarmatie; il séparait les Roxolans et les Zazyges des Hamaxobiens et des Alains. Dans la géographie moderne, la même rivière, dont le nom seul a changé, sépare les tribus des Cosaques du Don, de celles de Tshernomorski dont le territoire s'étend de la mer d'Asof au Kuban. Le commerce des Grecs leur permit

anciennement de prendre quelque connaissance des peuples des Palus-Méotides. Depuis, les guerres des Russes et des Turcs ont quelquefois attiré notre attention vers ces contrées; mais les détails recueillis par les anciens et les modernes se réduisent presque toujours à la connaissance des noms des tribus et à celle de leur caractère belliqueux. Nous n'avons d'ailleurs que des notions fort imparfaites sur leurs habitudes domestiques, sur les productions de leur sol, sur l'aspect physique du pays, sur les restes d'antiquité qui peuvent s'y trouver: enfin, l'histoire moderne offre à cet égard le même défaut de renseignemens que l'histoire ancienne. On peut attribuer cette incertitude aux dispositions vagabondes de ces peuplades rarement fixées pour long-temps dans le même lieu; et quant à leurs successeurs, depuis l'émigration des Polonais aux marais du Don, et l'expulsion des Tartares du Kuban par des Cosaques de la mer Noire, leur pays a été peu souvent visité par les voyageurs. C'est parmi ces peuplades que les querelles politiques de l'Angleterre et de la Russie me conduisirent de Pétersbourg et de Moscow, comme en un exil volontaire, dans la dernière année du dix-huitième siècle... La nécessité et l'inclination

m'y portèrent; et j'eus ainsi la double satisfaction d'échapper aux persécutions des ennemis de mon pays, et d'explorer des régions que, dans les plus vives saillies de l'espérance, je n'avais jamais cru devoir un jour visiter.

Dans le cours de ce voyage à travers ces plaines immenses qu'on a nommées si improprement *déserts*, parmi ces peuples lointains si mal-à-propos regardés comme *sauvages*, ni le luxe, ni la dissipation des villes policées, ni mille autres occasions de plaisir ou de paresse, n'ont pu me distraire de l'attention que j'avais à donner à la rédaction de mon journal; s'il n'intéresse pas, je suis sans excuse. Je publie cet itinéraire, à peu près dans l'état où se trouvent les notes que j'ai prises sur les lieux: c'est tout ce que mes faibles talens ont pu réunir, pour l'agrément et l'instruction du public; mais dans les tableaux que j'ai tracés, j'ai du moins la conscience d'avoir été strictement fidèle à la vérité.

Après avoir souffert, comme plusieurs de nos compatriotes, mille indignités durant notre séjour à Pétersbourg, les choses en vinrent, vers le milieu du mois de mai 1800, à une telle extrémité, que notre excellent ambassadeur, sir *Charles* (maintenant lord) *Whit-*

worth, jugea nécessaire de nous conseiller d'aller à Moscow. On avait refusé un passeport à son courrier pour porter ses dépêches en Angleterre. En réponse à la demande que fit notre ministre d'une explication, l'on répondit que c'était *le bon plaisir de l'empereur*. D'après ce langage, sir *Charles* renferma la note contenant sa demande, ainsi que la réponse de l'empereur, dans une lettre qu'il adressa au gouvernement anglais, et confia sa dépêche à la poste, tout en se défiant extrêmement de cette voie.

Dans le même temps, chaque jour présentait quelque nouvel exemple des absurdités et de la tyrannie de ce souverain, qui semblaient provenir d'une folie complète. Par ordre de Paul I.er, le traîneau du comte *Razumoffski* fut brisé en mille pièces; l'empereur lui-même assista à l'exécution et la dirigea. On avait trouvé le traîneau dans les rues avec les chevaux sans conducteur; il était d'une couleur bleue, et les domestiques du comte portaient des livrées rouges. Un édit, immédiatement publié, prohiba dans l'empire de toutes les Russies la couleur bleue pour l'ornement des traîneaux, et les livrées rouges: par suite de ce sage décret, notre ambassadeur et plusieurs

autres furent contraints de changer leurs livrées.

Un soir que l'on jouait au théâtre de l'Hermitage une pièce française dans laquelle on représentait l'histoire de la conspiration des poudres d'Angleterre, on observa que *Paul* y donnait une attention particulière. Aussitôt qu'elle fut finie, il ordònna de fouiller toutes les voûtes sous le palais.

Se trouvant un jour dans une rue appelée la Perspective, il vit un noble russe qui, se promenant, s'était arrêté pour voir des ouvriers occupés, d'après les ordres de l'empereur, à planter des arbres : « Que faites-vous ? lui dit-il. » Je regarde ces hommes travailler, répliqua le noble. « Ah! c'est votre occupation...? Qu'on lui ôte sa pelisse et qu'on lui donne une bèche...! Là, actuellement, dit le prince, travaillez vous-même. »

Lorsque Paul était en colère, il ne gardait aucune mesure ; ce qui donnait quelquefois lieu à des scènes très-plaisantes. Les courtisans prévoyaient parfaitement l'instant où l'orage allait éclater, par le *tic* qu'il avait, dans ces momens, de souffler de la lèvre inférieure contre l'extrémité de son nez. Dans l'un de ses accès, agitant sa canne çà et là, il atteignit un jour par accident la branche d'un grand lustre

de cristal, et le brisa : dès qu'il se fut aperçu de ce qui était arrivé, il attaqua le lustre avec le plus grand acharnement, et ne l'abandonna qu'après l'avoir entièrement brisé.

Dans les courts intervalles d'une meilleure disposition, sa gaîté se trahissait par une manière singulière de secouer ses cuisses et ses pieds en marchant; dans ces occasions, il alliait l'indécence à la folie.

Rarement la terreur que répandaient sur une vaste capitale la méchanceté et la folie d'un tyran soupçonneux, était égayée, même par ses débauches. Les peintures de l'inquisition espagnole ne produisent pas de sensations plus pénibles que celles que faisait éprouver l'état de la Russie dans ce moment. A peine un seul jour se passait sans une injuste punition ; la moitié des nobles de cet empire paraissaient destinés à finir leurs jours dans les déserts de la Sibérie ; ceux qui pouvaient abandonner Pétersbourg, se rendaient à Moscow. Vainement eussent-ils demandé la permission de quitter leur pays ; ils se seraient exposés à recevoir un ordre de bannissement aux mines. Quelques familles recevaient - elles des visites le soir; voyait-on quatre personnes se promener ensemble ; si quelqu'un parlait trop haut , ou

sifflait, ou chantait, ou examinait quelque bâtiment public avec une trop grande attention, ces personnes se trouvaient en péril imminent. Si on s'arrêtait encore dans les rues, ou si l'on fréquentait quelque promenade particulière plus qu'une autre, ou que l'on marchât trop vîte ou trop lentement, on s'exposait à être repris et insulté par des officiers de police. *Mungo-Park* supporta moins de rigueurs, d'exactions et d'insultes au milieu des Maures en Afrique, que ses compatriotes n'en eurent alors à souffrir en Russie, et particulièrement à Pétersbourg. Les Anglais étaient contraints de porter un habillement déterminé par la police; et comme chaque agent avait des idées différentes sur la manière d'observer ces réglemens, ils étaient sans cesse exposés à se voir arrêtés dans les rues et dans les places publiques, et traités avec impertinence. Pour se soustraire aux plus dangereuses de ces violences ils devaient avoir un chapeau retroussé, ou, à sa place, un chapeau rond relevé avec trois cornes; une longue queue, un simple gilet avec une veste, des boucles de genou au lieu de cordons, et des boucles aux souliers. La police ordonna d'arrêter toutes les personnes que l'on verrait en pantalon. Un domestique

fut un jour enlevé de son traîneau et frappé d'une canne dans la rue, comme ayant une cravate trop épaisse : s'il en eût porté une trop mince, il se serait peut-être exposé à un pareil châtiment. Avec toutes les précautions possibles, jamais on n'était complètement tranquille ; on avait à craindre que le chapeau ne fût pas droit sur la tête, que les cheveux fussent trop courts, ou que la forme de l'habit ne parût pas assez carrée. Une dame se présentait-elle à la cour avec des cheveux plus longs que ne le portait le décret, elle était aussitôt condamnée à une étroite détention, au pain et à l'eau. Les cheveux d'un gentilhomme tombaient-ils sur son front tandis qu'il dansait à un bal, un agent de police l'attaquait avec grossièreté, et l'avertissait de couper immédiatement ses cheveux s'il ne voulait avoir un soldat pour lui raser la tête (1).

Quand le premier ukase sur la forme du chapeau fut publié, le fils d'un négociant anglais, dans la vue de s'amuser de cette ridicule ordonnance, parut dans les rues de Pétersbourg, ayant sur la tête un chapeau de chasse. A cette vue les agens de police furent fort embar-

---

(1) Manière dont les criminels sont punis en Russie.

rassés : « Ce n'est pas un chapeau retroussé, dirent-ils, non plus qu'un chapeau rond. » Dans cette perplexité, ils soumirent l'affaire à l'empereur. Un ukase proscrivit immédiatement le chapeau de chasse ; mais l'embarras fut de spécifier l'anomalie ; l'on ordonna que *personne n'eût à paraître en public avec l'objet que portait sur sa tête le fils du marchand.*

Un ordre contre ceux qui portaient des bottes à revers de couleur, fut très-rigoureusement mis à exécution. Les agens de police arrêtèrent un gentilhomme qui courait les rues, chaussé de cette manière. Le particulier se débattit, disant qu'il n'avait pas d'autre chaussure, et qu'il ne couperait pas les revers de ses bottes : mais les agens de police ne tinrent aucun compte de ses excuses ; et comme il se trouvait assis dans un *droski*, lui saisissant chacun une jambe, ils lui tirèrent ses bottes et le laissèrent retourner chez lui nu-pieds.

Quelques Anglais se hasardaient-ils à parler de ces extravagances dans leurs lettres, qui toutes étaient ouvertes et lues par la police, à s'exprimer énergiquement à la louange de leur pays ; employaient-ils un seul sentiment offensif, une expression équivoque, ils couraient le danger d'être en un instant, et sans

avertissement préalable, arrachés à leurs familles et à leurs amis, jetés dans un traîneau et conduits hors des frontières ou en Sibérie. On dit que plusieurs personnes furent secrètement mises à mort; un plus grand nombre souffrirent le bannissement. Jamais il n'y eut de système d'administration plus injuste, aux yeux de Dieu et des hommes. Un officier vétéran, qui avait servi cinquante ans dans l'armée russe, et y était parvenu au grade de colonel, fut cassé sans le plus léger motif. Plus de cent officiers reçurent leur destitution; tous furent ruinés, et plusieurs autres se virent condamnés à souffrir l'emprisonnement ou de plus sévères punitions. On donnait pour cause de toutes ces rigueurs l'humeur de l'empereur; mais quand le motif de cette mauvaise disposition vint à être connu, on apprit que sa maîtresse, qui le détestait, avait sollicité la permission d'épouser un officier à qui elle était fiancée (1). Sa rage contre l'auteur d'une épi-

---

(1) On est en général peu disposé à croire tous ces détails de petits événemens qui font le sujet ordinaire des entretiens du matin d'un voyageur avec son coiffeur et les domestiques de son auberge. Ces récits peuvent bien trouver place dans un journal; mais l'écrivain

gramme dans laquelle on comparait son règne à celui de sa mère, fut si cruelle, qu'il ordonna de lui couper la langue, et l'envoya dans l'une de ces îles éloignées sur la côte nord-ouest de

---

judicieux a soin de les supprimer quand il se décide à publier ses voyages. Pour persuader au monde qu'un souverain fut un homme insensé et féroce, il faut d'autres autorités que le témoignage d'un étranger qui, dans un séjour de quelques semaines, ne peut guère recueillir que des anecdotes hasardées. Si Paul I.er avait été un tyran farouche, il est à présumer que des marchands anglais, qui par-tout savent très-bien se plier aux circonstances et qui ne sont pas gais à l'excès, ne se seraient pas amusés de ses dangereuses folies dans leurs lettres, et auraient évité de jouer avec les officiers de sa redoutable police. Paul I.er n'est plus : les Anglais sont, de tous les peuples de l'Europe, celui qui est le plus intéressé à ne pas mettre en cause les événemens qui ont amené sa mort. Si on peut lui reprocher des inégalités, des écarts, des violences même, on doit les attribuer aux vices d'une éducation qui fut à dessein négligée, à des circonstances qui sont particulières aux mœurs russes, à l'impatience de réformer des abus dont il avait été long-temps témoin et victime. Mais les souverains doivent être jugés sur les actes qui embrassent l'ensemble de leur règne, sur l'universalité des intérêts des peuples qu'ils gouvernent; et l'histoire ne doit tenir compte que des résultats et des motifs. Paul I.er, à son avénement, rappela plus de

l'Amérique, qui ne sont habitéés que par des sauvages (1).

Déjà la saison commençait à changer avant notre départ de Pétersbourg; le froid était moins excessif; et les habitans s'occupaient à transporter, de la Néva dans leurs caves, de grands blocs de glace. Un phénomène très-intéressant et très-remarquable eut lieu le jour qui précéda notre départ. Le thermomètre de

---

30,000 exilés, et les rendit à leur état et à leur famille. Il donna la paix à son pays, fit prendre une meilleure direction à sa politique extérieure, et fit plus pour l'établissement et la pratique des bonnes règles d'administration dans l'espace de quelques années, que ses prédécesseurs dans de plus longs et de plus heureux règnes : enfin il vengea la mort de son père; et on verra, à la fin du chapitre V de ce voyage, que M. Clarke, en racontant ce trait remarquable de piété filiale, de modération et de justice, dont aucune histoire ne présente un si noble exemple, n'a pu s'empêcher de voir, dans *ce sublime et mystérieux sacrifice aux mânes d'un père, une action digne d'un très-grand caractère.* (*Note du Traducteur.*)

(1) Voici le sens de cette remarquable épigramme; et ce qui y donna lieu fut l'ordre donné par *Paul I.er* de terminer avec des briques la belle église de Saint-Isaac, que sa mère *Catherine* avait commencée en marbre.

De deux règnes voici l'image allégorique :
La base est d'un beau marbre, et le sommet de brique

Celsius se trouvait en ce moment seulement à cinq degrés au-dessous du point de glace, et il n'y avait pas de vent. La neige tombait lentement en cristaux les plus réguliers et les plus beaux sur nos vêtemens et sur le traîneau, comme nous allions dans les rues. Tous ces cristaux avaient exactement la même forme et les mêmes dimensions ; chacun représentait une roue ou étoile à six rayons égaux, terminés par des circonférences de mêmes diamètres : ils avaient tous le même nombre de rayons partant d'un centre commun. La taille de chacune de ces petites étoiles était égale au cercle que présenterait la division d'un pois en deux parties pareilles. Ce spectacle continua pendant trois heures ; aucune autre neige ne tomba durant cet intervalle, et j'eus assez de temps pour examiner ces substances avec la plus exacte attention, et pour en prendre la représentation.

Comme on peut observer par la surface de la glace, que l'eau, dans sa cristallisation, semble se composer de rayons divergens d'un centre commun, il serait sans doute possible d'obtenir la théorie et de déterminer les lois dont résulte cette structure stellaire. *Monge*, de l'institut de France, a remarqué dans la neige,

au moment de sa chute, des étoiles à six rayons égaux qui tombent durant l'hiver lorsque l'atmosphère est calme. *Haüy* rapporte cette remarque dans ses observations sur le muriate d'ammoniaque (1).

Les premiers *droskis* (2) avaient déjà paru dans les rues de Pétersbourg, et nous commençâmes à craindre sérieusement de voir la neige fondre, et d'être ainsi obligés de renoncer à faire notre voyage de Moscow en traîneau. Souvent nous avions entendu parler du passage soudain à la saison des chaleurs dans ce climat : à peine y a-t-il, en effet, quelque intervalle de printemps; c'est une transition presque subite de l'hiver à l'été. Si l'on n'a pas consommé les provisions gelées au moment déterminé, ce que l'on peut prévoir à un jour près, elles se trouvent instantanément corrompues au premier dégel.

(1) « Il en résulte des étoiles à six rayons, lorsque le temps est calme, et que la température n'est pas assez élevée pour déformer les cristaux. » *Haüy*, *Traité de Minér.* tom. II, p. 386.

(2) Le *droski* est une espèce de banc sur quatre roues, dont on se sert comme de nos fiacres; il contient quatre ou six personnes assises dos à dos, ainsi menées de côté par le conducteur, qui se place au bout du banc. Cette voiture remplace le traîneau après la fonte des neiges.

CHAPITRE II.

VOYAGE DE PÉTERSBOURG A MOSCOW.

Départ de Pétersbourg. — Manière de voyager. — Palais de Tsarskoselo. — Jardins. — Anecdote sur l'expédition de Billings à la côte nord-ouest d'Amérique. — Ledyard. — Décoration bizarre des appartemens. — Arrivée à Novogorod. — Anciennes peintures grecques. — Manière de les imiter en Russie. — Cathédrale. — Superstition de l'Église grecque. — Vierge à trois mains. — Histoire de cette image miraculeuse. — Boghs *russes.*

Nous nous mîmes en route dans la matinée du 3 avril, et nous voyageâmes avec une grande vîtesse jusqu'à Tsarskoselo. La caisse et le train de notre voiture étaient placés sur un traîneau, et les roues sur un autre. Il nous a paru convenable de parler de notre manière de voyager, pour l'utilité de ceux qui feront la même route. Si l'on suit des routes à traîneau, la méthode des habitans est toujours la meilleure;

mais désire-t-on passer avec aisance et rapidité d'un climat à un autre, on doit arrêter quelque plan propre à garantir des rigueurs de la saison, sans retarder sa marche par un encombrement superflu. Pour cet objet, l'espèce de voiture appelée *bâtarde allemande* est sans contredit la plus commode. On en voit le dessin dans l'ouvrage de *Reichard* (1), qui rapporte aussi le prix de sa construction à Vienne : on les fabrique dans cette ville à un quart au-dessous du prix qu'exigent les carrossiers de Londres ; et elles sont aussi commodes pour voyager que celles fabriquées en Angleterre. Cette voiture est semblable au chariot anglais avec une dormeuse qui avance de face, et qui doit être suffisamment élevée pour offrir un siége commode à deux personnes à l'extérieur sur les ressorts. Nous faisions toujours asseoir le cocher de face sur le coffre ; mais il eût été mieux d'avoir pour lui un petit siége particulier. La porte de la dormeuse en dedans de la voiture, s'abat sur le siége, et elle contient des coussins de cuir avec un oreiller recouvert de cuir mince. En outre, la voiture a une impériale, de même qu'un étui à épée dont

---

(1) *Guide des Voyageurs en Europe*, tom. II, pl. 1.

on peut faire une petite bibliothèque, et au lieu d'une fenêtre derrière, une large lampe construite de façon à répandre une forte lumière sans éblouir les yeux des personnes assises dans l'intérieur de la voiture. Ainsi préparé, un voyageur peut aller jour et nuit sans craindre le manque de provisions ou de lieux de repos. Sa voiture devient une maison qui l'accompagne par-tout; et s'il juge à propos de faire halte, ou si des accidens l'obligent de s'arrêter au milieu d'un désert ou d'une forêt, il peut dormir, boire, lire, écrire, s'amuser avec quelque instrument de musique transportable, malgré les glaces du Nord, ou les rosées, les mostiques et la vermine du Sud. Dans les régions couvertes de neige, il établit sa maison sur un traîneau, et sur ses roues quand la neige fond; ayant toujours soin, s'il se sert de roues pour voyager dans des pays chauds, de les tremper dans l'eau toutes les fois qu'il s'arrête pour la nuit.

Sortant de Pétersbourg pour se rendre dans le midi de la Russie, le voyageur dit adieu à toute apparence d'auberges, ou même de maisons pourvues des provisions les plus nécessaires, comme pain et eau ; il ne trouvera même pas de paille propre, s'il vient à compter

sur le hasard d'un lit : ainsi il doit prendre avec lui tous les objets dont il peut manquer. Une théière d'étain lui sera plus utile que toute une caisse de vaisselle plate, et même qu'une théière d'argent, parce qu'elle ne sera pas volée et qu'elle pourra se conserver propre et entière. A cela, il ajoutera une chaudière, un poêlon dont le couvercle pourra lui servir de plat, du thé, du sucre et un grand fromage, avec plusieurs tranches de pain préparées en biscuit, et autant de pain frais qu'il croira pouvoir en conserver, jusqu'à ce qu'il s'en procure de nouveau. Ensuite, si le temps froid continue, il peut emporter des alimens gelés, tels que jambons ou poissons, qui, étant durs comme les pierres, peuvent cahoter parmi ses ustensiles de ménage dans la cave de la voiture, sans aucun inconvénient. On peut boire du vin dans un pays froid, mais jamais dans un climat chaud, ni même tempéré. Dans un pays chaud, s'il a le bonheur de se procurer un tonneau de bon vinaigre, le voyageur bénira souvent les moyens qui le lui auront obtenu. Quand, avec la langue brûlante, la peau sèche et fiévreuse, on lui apporte de la bonne ou mauvaise eau pour étancher sa soif dévorante, le mélange d'un peu de vi-

naigre rendra le breuvage délicieux. Mais il évitera soigneusement d'en user avec excès ; car c'est quelquefois un préservatif si attrayant contre l'insomnie, qu'à peine est-il possible de résister au désir de se servir de vinaigre pur.

Le palais de Tsarskoselo, à vingt-deux versts de Pétersbourg, est le seul objet digne de quelque attention entre cette ville et Novogorod ; il est construit en briques et recouvert de plâtre (1). Cet édifice est précédé d'une fort grande cour, entourée de bâtimens peu élevés pour les cuisines et les dépendances. La façade de ce palais occupe une étendue de près de huit cents pieds : elle est entièrement ornée, dans le goût le plus barbare, de colonnes, de pilastres, de cariatides placées entre les fenêtres ; tous ces objets, dorés, dans le vrai style des pains d'épice hollandais. L'ensemble de ce bâtiment est un composé de tout ce qu'un architecte voudrait plutôt éviter qu'imiter : ce-

(1) Le plâtre n'est point employé dans le Nord pour les revêtemens extérieurs des bâtimens ; il ne résisterait pas au grand froid : le palais de Tsarskoselo est revêtu d'un stuc composé de chaux vive et de sable de rivière remués ensemble et employés à l'instant même.

(*Note du Traducteur.*)

pendant il a été l'occasion de dépenses prodigieuses, particulièrement dans son intérieur. L'impératrice *Elisabeth* a construit ce palais ; et depuis il est devenu l'habitation favorite de *Catherine* dans la dernière partie de sa vie, lorsque ses favoris étaient moins des amans que des enfans adoptifs.

C'est dans les jardins de ce palais qu'allaient ordinairement les personnes qui desiraient obtenir une audience de l'impératrice, au moment où cette princesse descendait pour faire sa promenade journalière. Ses douleurs de jambes avaient déjà fait changer l'escalier de l'Hermitage, à Pétersbourg, en un plancher incliné, qui offrait une descente plus commode et plus facile : on fit le même changement à Tsarskoselo. Cet escalier, d'un genre nouveau, conduisait la souveraine, des appartemens du palais, dans le jardin. Ce fut dans une de ces promenades que le commodore *Billings*, comme le professeur *Pallas* me le dit dans la suite, obtint les ordres définitifs pour son expédition à la côte nord-ouest d'Amérique. Le ministre *Bezborodko*, quoiqu'il eût reçu les ordres de l'impératrice, remettait de jour en jour à les exécuter ; et le commodore *Billings* commençait à craindre que le projet ne fût pas

mis à exécution. Dans son découragement, le professeur *Pallas* entreprit de faire connaître le fait à l'impératrice, et engagea le commodore *Billings* à l'accompagner à Tsarskoselo. Dès qu'ils furent arrivés, *Pallas* le conduisit à cette partie du jardin où il savait que l'impératrice avait l'usage de se trouver à une heure désignée............ Postés contre une des murailles, ils n'attendirent pas long-temps : cette princesse les aperçut à peine, qu'avec son affabilité accoutumée, elle entra en conversation avec le professeur *Pallas*, et, après des questions sur sa santé, elle lui demanda le nom du jeune officier, son compagnon. *Pallas* le lui dit, et ajouta que cet officier était la personne qu'il avait plu à sa majesté de choisir, d'après son témoignage, pour commander l'expédition à la côte nord-ouest d'Amérique. « Et pourquoi, dit l'impératrice, a-t-il différé son départ ? » Il attend en ce moment les ordres de votre majesté, reprit le professeur. A cela l'impératrice, sans aucune réponse, et en apparence un peu mécontente, hâta sa marche vers le palais. Le lendemain matin, on reçut du ministre les sommes nécessaires, avec l'ordre de partir immédiatement.

Le secrétaire *Sauer* a depuis fait connaître

au public que cette expédition pouvait être confiée en de meilleures mains (1). Le célèbre *Pallas* regrettait de ne s'en être aperçu que lorsqu'il était trop tard : mais la perte causée par l'incapacité des personnes mises à la tête de cette entreprise, ne peut se comparer à celle qui résulta du rappel subit du malheureux *Ledyard;* événement qui ne serait jamais arrivé, sans la jalousie de ses propres compatriotes, qu'il eut le chagrin de s'attirer au moment où il allait quitter le continent oriental pour passer en Amérique : des inculpations envoyées à Pétersbourg provoquèrent l'ordre de son arrestation.

Les jardins de Tsarskoselo passent pour être dessinés suivant le goût anglais. Ils ne peuvent paraître une nouveauté qu'à raison de leur situation et de l'éloignement de la nation dont ils rappellent assez mal les idées.

L'intérieur du palais présente une multitude de pièces vastes et fastueusement décorées; mélange de barbarie et de magnificence, tel qu'on peut à peine se le figurer. Les murs de

---

(1) Voyez la *Relation d'une expédition dans les parties septentrionales de la Russie, etc., etc.*, par *Martin Sauer,* secrétaire de l'expédition. 4.° Londres, 1802.

l'une des pièces sont entièrement couverts de beaux tableaux des meilleurs peintres flamands et de ceux de plusieurs autres maîtres. Ils sont placés tous ensemble, sans bordures, comme pour tapisser la totalité de la muraille, sans faire la plus légère attention à la disposition ou à l'effet général. Pour achever de décrire le *vandalisme* des personnes chargées de diriger la décoration intérieure, il suffira d'ajouter que, quand il se trouvait un espace que les tableaux ne pouvaient convenablement remplir, on coupait bizarrement ces peintures pour les adapter aux diverses places vacantes. Les soldats de *Mummius*, dans l'incendie de Corinthe, eussent difficilement trouvé une manière plus ingénieuse de montrer le mépris qu'ils faisaient des beaux-arts. Quelques-uns des meilleurs tableaux d'*Ostade* se trouvaient au nombre des chefs-d'œuvre ainsi détruits (1). Quelqu'un m'assura aussi (je ne me hasarderai pas toute-

---

(1) Il est difficile de croire à cet excès de barbarie. L'auteur du *Voyage de deux Français dans le Nord*, en 1792, trouve aussi l'architecture du palais de Tsarskoselo d'un mauvais goût; mais il ne rapporte pas cet exemple de *vandalisme*, donné peut-être depuis la mort de *Catherine II*. (Note du Traducteur.)

fois de faire connaître le nom de cette personne) qu'une multitude de compositions de l'école flamande sont enfouies dans une cave du château. Mais une pièce d'environ trente pieds carrés, entièrement revêtue d'ambre du sommet jusqu'au plancher, attire ordinairement l'attention des étrangers, de préférence à tout autre appartement; on voit avec surprise ce déplorable gaspillage d'innombrables échantillons d'une substance qui ne pouvait jamais être aussi mal employée. L'effet n'est ni élégant, ni magnifique : on se fût servi plus utilement de cette précieuse substance, même pour en orner les extrémités des pipes turques, usage qui consomme la plus grande quantité de ce beau minéral. La décoration qu'il offre sur les murailles, est triste et lourde : c'était un présent du roi de Prusse. Dans un appartement destiné au prince *Potemkin*, le plancher est couvert de diverses espèces de bois exotiques entremêlés ; la dépense de cet ouvrage est montée à cent roubles par chaque archine carrée (1). Une profusion de dorures éclate dans plusieurs des autres pièces; la salle de bal est longue de cent quarante pieds, large

(1) Vingt-huit pouces.

de cinquante-deux, et élevée de deux étages : les murailles et les pilastres d'un autre appartement étaient revêtus de lapis lazuli, aussi-bien que les tables qu'il contenait. Le *Cabinet des miroirs* est une petite chambre garnie de belles glaces; il donne sur une terrasse près de laquelle s'ouvre une galerie couverte d'environ deux cent soixante pieds de longueur. On voit dans le palais et dans le jardin plusieurs statues en marbre et en bronze, toutes sans aucun mérite : la chapelle, entièrement de bois doré, est ornée avec beaucoup de magnificence.

Un jardin de fleurs conduit au bain, lieu décoré de blocs de jaspe, d'agate, de statues et de colonnes de marbre; la grotte est aussi embellie de la même manière, avec une quantité de superbes produits du règne minéral travaillés en colonnes, bustes, bas-reliefs, vases, etc. On y admire entre autres un vase composé de pierres précieuses de Sibérie. De cette grotte, on voit un lac sur lequel paraît la colonne rostrale que l'impératrice fit ériger en l'honneur d'*Orlof*, après la victoire navale qu'il remporta sur les Turcs, à Tchesmé.

Après que nous eûmes quitté Tsarskoselo, la neige diminua très-promptement, et nos craintes de ne pouvoir gagner Moscow en traî-

neau, augmentèrent (1); durant la nuit et une partie de la matinée du 4 avril, la neige tomba en si grande abondance, que toutes les traces des chemins disparurent, et que nous perdîmes notre route deux ou trois fois avant d'arriver à Novogorod.

Cette cité était à demi-ensevelie sous la neige; mais nous nous arrangeâmes pour aller à la cathédrale, curieux de voir la collection de tableaux, objets de la vénération de l'Église grecque, que contient cet ancien édifice. Ces peintures, comme plusieurs autres dispersées dans les villes de la Russie, y furent placées bien long-temps avant la renaissance des beaux-arts en Italie. Cette considération me donnait l'espoir de pouvoir faire dans ce pays des acquisitions curieuses. Dès mon arrivée à la frontière suédoise, je m'étais procuré, pour quelques guinées, le *bogh* (2) d'un officier russe; c'était une plaque ovale, de cuivre, où

---

(1) La route à voiture de Pétersbourg à Moscow, distance de cinq cents milles, est formée en été de troncs d'arbres transversalement assemblés. Le cahotement causé par ce genre de construction, rend ce voyage l'un des plus ennuyeux et des plus pénibles de l'Europe.

(2) *Voyez*, à la fin du chapitre, l'explication du mot *bogh*.

la figure d'un guerrier était parfaitement peinte sur un fond d'or. Le guerrier se trouva ensuite être *saint Alexandre Nevski;* et en avançant de Pétersbourg dans le pays, à peine rencontrai-je une cabane ou maison de poste qui ne contînt une ou plusieurs compositions sur de petits panneaux de bois. Les figures étaient représentées, d'après la manière des plus anciennes productions de l'art, sur un fond d'or, quelquefois couvertes de face d'une cotte de mailles, couleur d'argent, qui laissait seulement apercevoir les figures et les mains des images. Une légère attention donnée à l'histoire et au caractère des Russes expliquera la cause de cet usage.

Quand la religion de l'Église grecque s'introduisit en Russie, ses missionnaires prohibant, d'après le second commandement, l'adoration des images taillées, apportèrent avec eux les représentations des Saints, de la Vierge et du Messie. Les plus anciennes églises de la Terre-Sainte avaient des images de ce genre, auxquelles les premiers chrétiens rendaient un culte, comme peuvent le prouver les débris de plusieurs tableaux que l'on voit encore dans ce pays (1). Pour garantir ces symboles sacrés de

(1) Dans les ruines de quelques-unes des plus an-

la foi nouvelle, des attouchemens grossiers des lèvres et des mains, auxquels le zèle religieux pouvait porter les nouveaux fidèles dans un pays où l'art de les multiplier par imitation était alors inconnu, on les couvrit de plaques des plus précieux métaux, qui n'en laissaient apercevoir que les traits. A leur mort, ces messagers de l'Évangile devinrent *saints* eux-mêmes, et leurs prosélytes les honorèrent d'un culte : on s'empressa de suspendre dans les églises les peintures qu'ils avaient apportées, et on les regarda même comme les plus précieuses reliques. Plusieurs d'entre elles, conservées actuellement en Russie, passent pour opérer des miracles. Il dut nécessairement résulter des progrès de la religion de J. C. qu'avec de nouveaux prédicateurs, de nouvelles peintures devinrent nécessaires ; et les Russes, caractérisés comme ils le sont aujourd'hui par un talent d'imitation, quoique sans nulle étincelle de génie, suivirent

---

ciennes églises de la Palestine, j'ai trouvé plusieurs échantillons curieux de la peinture à l'encaustique, d'une date très-reculée. L'un de ces morceaux, provenant de Séphoris près de Nazareth, se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque principale de l'université de Cambridge, à qui je l'ai offert.

non-seulement le style des peintures originales, mais prirent et adoptèrent encore les matériaux sur lesquels elles étaient tracées. Ainsi, nous voyons à la fin du XVIII.ᵉ siècle un paysan russe mettre devant son *bogh* un tableau acheté dans les marchés de Moscow et de Pétersbourg, exactement semblable à celui que l'on apportait de Grèce au xᵉ. siècle. C'est la même pose roide dans les figures, que les Grecs semblent avoir originairement copiée des ouvrages en mosaïque, la même manière de mêler et d'étendre les couleurs sur un fond d'or uni, la coutume pareille de peindre sur bois, la même couverture somptueuse d'une cotte de mailles d'argent. Depuis, par la multitude et le bas prix de ces peintures, la précaution d'abord prise pour les conserver, a paru superflue. Cependant les copies des tableaux sacrés paraissent aux Russes aussi respectables que les originaux. On le verra par la description de Moscow. Dans le voisinage de cette ville, existe un bâtiment construit avec des dépenses prodigieuses sur le modèle de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, ayant exactement la même forme et renfermant une représentation fidèle des mêmes objets.

La cathédrale de Novogorod, dédiée à Sainte-

Sophie, en imitation du titre donné par *Justinien* à la magnifique église élevée par ce prince à Constantinople, fut bâtie dans le XI.e siècle. Plusieurs tableaux semblent être là depuis l'époque de l'achèvement de cette église ; et il ne paraît pas douteux que plusieurs n'aient été peints long-temps avant sa consécration ; s'ils ne furent pas apportés dans le pays lors de l'introduction du christianisme, au moins pouvons-nous les considérer comme sortis de la source où l'Italie puisa la connaissance de cet art, long-temps avant qu'elle se fût répandue dans nos contrées. Il y a peu de chose à dire sur le mérite de quelques-uns d'eux; ils sont plus remarquables par leur singularité que par leur beauté. Au dôme d'une espèce d'antichapelle, en entrant, on aperçoit des monstres à plusieurs têtes, et un assemblage si étrange d'êtres imaginaires, qu'on se croirait plutôt dans un temple païen que dans un édifice consacré au culte de Jésus-Christ. Les diverses représentations de la Vierge, en Russie, montrent jusqu'où va dans ce pays l'absurdité superstitieuse. Je crois que la plupart de ces peintures singulières décorent les principales églises. Quoique toutes soient des objets de vénération, chacune d'elles a une place distincte,

où, comme des divinités tutélaires, elles sont l'objet d'un culte plus personnel; et quelquefois de petites chapelles et des églises sont nominativement dédiées à quelqu'une d'entre elles : ainsi sont individuellement honorées la *Vierge d'Vladimir*, la *Vierge à la joue saignante*, la *Vierge aux trois mains !* Les auteurs de l'Histoire universelle donnent cette dernière peinture à l'église du couvent de la Nouvelle-Jérusalem. Je crois qu'elle fut originairement une représentation barbare ou un symbole de la Trinité, et en conséquence elle semblerait plutôt appartenir à un autre monastère dans le voisinage de Moscow. Quoi qu'il en soit, voici les contes qui peut-être ont contribué à sa célébrité.

Un artiste employé à composer un tableau de la Vierge et de son enfant, trouva un jour qu'aux deux mains qu'il avait données à la Vierge, une troisième avait été ajoutée pendant son absence. Supposant que quelque personne s'était amusée à cette plaisanterie, le peintre effaça la troisième main, et, ayant terminé le tableau, ferma avec soin la porte de son appartement. A sa grande surprise, il vit, le jour suivant, la troisième main rétablie comme auparavant : alors il commença à s'a-

larmer ; mais supposant encore que quelque personne avait pu s'introduire dans sa chambre, l'artiste fit de nouveau disparaître la main superflue, et non-seulement il ferma la porte, mais il eut encore soin de barricader les fenêtres. Le jour suivant, se rendant à son atelier, il en trouva la porte et les fenêtres fermées telles qu'il les avait laissées ; mais, à son extrême étonnement et à sa confusion, dès qu'il fut entré, le même changement vint à frapper ses yeux : la Vierge avait encore trois mains régulièrement disposées autour de son enfant. Vivement ému, il commença à faire le signe de la croix ; puis il se disposait à retoucher encore son tableau, quand la Vierge lui apparut en personne, lui ordonna de s'arrêter, lui disant qu'elle voulait être ainsi représentée.

Plusieurs de ces absurdes images passent pour être l'ouvrage des anges. Dans les églises grecques, elles ont remplacé les idoles du paganisme, et elles ont continué à occuper leur place : elles sont un des premiers et des plus curieux objets qui attirent les regards du voyageur. Ce n'est pas seulement dans les églises que l'on conserve de pareilles peintures ; chaque maison, dans tout l'empire, a une représentation de ce genre, grande ou petite, appelée

le Bogh attaché dans un coin. Toutes les personnes qui entrent, lui offrent des hommages d'adoration avant de saluer le maître ou la maîtresse de la maison; et cette adoration a lieu par un rapide mouvement de la main droite en signe de croix : la tête est alors agitée d'une manière si prompte et si rapide, que l'on ne peut manquer de se rappeler ces magots chinois placés sur les cheminées des anciennes maisons, et qui, une fois mis en mouvement, continuent de remuer la tête, au grand amusement des enfans et des vieilles femmes. Les peintures religieuses dispersées en grand nombre dans tout l'empire, représentent des sujets très-différens; quelques-uns, par leur singularité, pourraient réclamer une description plus particulière.

CHAPITRE III.

NOVOGOROD.

Histoire ancienne de Novogorod. — Premières églises russes. — Procope, Évagre. — Baptême d'Olga, nommée ensuite Hélène. — Armes de Novogorod. — Tableau général de la route. — Hauteurs de Valdai. — Costume. — Tumuli. — *Iedrova. — Mœurs des paysans. — État servile dans tout l'Empire. — Vyshnei-Voloshok. — Torshok. — Tver. — Aventuriers milanais. — Volga.* — Tumuli *remarquables. — Klin. — Petrovski. — Arrivée à Moscow. — Police. — Logement.*

L'ÉTAT actuel de Novogorod a fait éprouver un sentiment douloureux à tous les voyageurs. Qui ne connaît l'ancien dicton né dans les jours de sa grandeur (1)! Des Sclavons nomades fondèrent cette ville vers l'époque où les Saxons, appelés par Vortigern, s'établirent

(1) *Quis contrà Deos et magnam Novogordiam?* Qui peut résister aux dieux et à la grande Novogorod?

pour la première fois en Angleterre. Quatre siècles après, un mélange composé des habitans primitifs de toutes les plaines sablonneuses et humides qui entourent le golfe de Finlande, en firent leur capitale. Près de mille ans se sont écoulés depuis que le Norman *Rurick*, les assemblant à l'embouchure de la Volchova, jeta les fondemens d'un empire destiné à s'étendre sur les vastes frontières de toutes les Russies : remontant alors la rivière du point où son rapide courant s'élance de l'Ilmen dans le lac Ladoga, ce prince fixa son séjour à Novogorod.

Au milieu des divisions intestines, résultant du partage de l'empire que *Vladimir*, à sa mort, divisa entre ses douze enfans, s'élevèrent trois princes indépendans et une multitude de petites confédérations. Le siége du pouvoir fut successivement transporté de Novogorod à Suzedal, Vladimir et Moscow. Novogorod adopta un gouvernement mixte, en partie monarchique et en partie républicain. Au milieu du XIII.e siècle elle fut illustrée par les victoires que son grand-duc *Alexandre Nevski* remporta sur les Suédois, aux bords de la Néva ; par sa situation écartée, Novogorod échappa aux ravages des Tartares dans le XIII.e siècle : dans le

xve elle se courba sous le joug d'*Ivan Ier*, dont le successeur *Ivan II* ravagea et détruisit la ville, enleva son palladium, la fameuse cloche que les habitans avaient décorée du nom de l'*Eternelle*. Toutefois la ruine de cette ville célèbre ne fut entièrement consommée qu'à la construction de Pétersbourg; tout le commerce de la Baltique passa alors dans les murs de la nouvelle capitale.

On montre, dans la cathédrale de Sainte-Sophie, des corps de saints conservés depuis plusieurs siècles par miracle, ou plutôt par les procédés pratiqués en Egypte pour les momies. Cet édifice passe pour l'un des plus anciens du pays. Les premières églises russes furent certainement bâties en bois : il n'est pas facile de déterminer leur date; mais on ne prêcha pas le christianisme aux peuples du Don, avant le règne de *Justinien*. Cet empereur mettait beaucoup de zèle à fonder des églises dans les contrées barbares et éloignées. Suivant *Procope*, il fit élever une église pour les *Abasgi* en l'honneur de *Theotocos* (1),

(1) *Theotocos*, en latin *Deipara*, signfiie mère de Dieu; c'est une épithète que les anciens chrétiens ont donnée à Marie, mère de Jésus, et qui lui est encore conservée de nos jours dans l'Église catholique.

(*Note du Traducteur.*)

et établit des prêtres parmi eux. Le même auteur raconte aussi que les habitans des bords du Tanaïs le prièrent instamment d'envoyer un évêque dans leur pays ; ce qu'il fit avec plaisir. Cette circonstance se trouve dans *Evagre le Scolastique* (1), qui est ici d'accord avec *Procope*. Mais par le Tanaïs on doit entendre le courant qui, du Palus Mæotide se jette dans l'Euxin, c'est-à-dire le Bosphore Cimmérien, ou détroit de Taman. L'établissement d'une église a pu suivre une invitation faite à un évêque sous une telle protection : d'après les documens existans et les traditions du peuple, probablement un édifice de ce genre exista réellement, environ à cette époque, sur les bords européens ou asiatiques du détroit dont on vient de parler. La juridiction de la province réunie à la couronne de Russie par *Süetoslav I.er*, père d'*Vladimir-le-Grand*, renfermait l'île de Taman et la péninsule de Kertchy. Nous nous croyons permis de placer dans ces pays les premiers autels du culte chrétien. A cette époque lointaine de leur établissement, à peine avait-on jeté les fondemens de l'empire russe. Il est agréable de réunir des parties

---

(1) Livre IV, chapitre XXIII.

d'histoire éparses, pour les porter ensuite sur le même point, particulièrement si, par ce moyen, on éclaircit l'obscurité de quelques-unes. Le voyage que fit à Constantinople *Olga*, veuve d'*Igor*, fils de *Rurick*, après avoir vengé sur les bords du Volga la mort de son mari, est cité comme une entreprise très-ancienne dans les annales de ce pays. *Elle se rendit à Constantinople*, disent les compilateurs de l'Histoire moderne universelle, *pour des raisons que nous ne connaissons pas* (1). Cependant on rapporte ensuite qu'elle y fut baptisée (2); que son exemple engagea plusieurs de ses sujets à devenir chrétiens; qu'aujourd'hui les Russes la mettent au nombre de leurs saintes, célèbrent annuellement sa fête commémorative. D'après toutes ces remarques, on ne peut pas avoir le plus léger doute sur le motif d'un pareil voyage. En resultat, on prouve incontestablement ainsi

---

(1) Vol. XXXV, p. 182 (édit. angl.)

(2) D'après quelques historiens, l'empereur *Jean Zimisces* lui servit de parrain dans cette occasion. On raconte qu'il devint amoureux de la princesse scythe, et qu'il lui proposa de l'épouser; ce qu'elle refusa. Cette femme cependant était âgée, puisqu'elle était alors dans sa soixante-sixième année; car elle mourut à l'âge

l'introduction du christianisme et l'établissement des églises en Russie, à une époque beaucoup plus éloignée que celle qui était généralement admise, savoir le baptême d'*Vladimir* (1).

On prie les lecteurs de pardonner la prolixité à laquelle entraîne l'éclaircissement de ce sujet : il se lie matériellement à l'histoire des beaux-arts; car les procédés de la peinture s'introduisirent certainement en Russie avec le christianisme. Plusieurs représentations remarquables des temples russes, sont ces curieuses peintures grecques que les premiers mission-

---

de quatre-vingts ans, ce qui arriva quatorze années après son baptême. Des annales collatérales, par une chronologie différente, semblent prouver que toute cette histoire sur les penchans amoureux de l'empereur d'Orient est fondée sur l'erreur et sur l'absurdité. *Zimisces* ne fut pas couronné avant son baptême, A. D. 969. Dix ans avant cette période, *Hélène*, nom porté par *Olga* après son baptême, avait envoyé des ambassadeurs à *Othon*, empereur d'Occident, pour lui témoigner le desir d'avoir des missionnaires afin d'instruire son peuple. *Saint Adelbert*, évêque de Magdebourg, entreprit donc une mission en Russie, A. D. 962.

(1) Quelques auteurs placent cet événement quatre ans plus tard ; j'ai suivi la chronologie de *Dufresnoy*.

naires apportèrent avec eux de Constantinople. Leurs inscriptions présentent souvent les caractères grecs de cette époque; et ce sont les monumens les plus intéressans de l'art, plusieurs siècles avant qu'il ait été connu des nations actuellement éclairées de l'Europe (1). L'art de la peinture ne fut pas le seul que le christianisme fit connaître aux Russes ; toutes les connaissances des lettres ou des arts utiles et libéraux y vinrent, plusieurs siècles après, des mêmes sources. A peine les habitans des îles de la mer du Sud sont-ils plus sauvages que ne l'étaient les Russes, au moment où on leur prêcha l'Évangile pour la première fois. L'accomplissement de ce grand événement n'eut cependant pas son entière exécution, jusqu'au

---

(1) L'auteur ne nous paraît pas avoir prouvé suffisamment ce point important dans l'histoire des beaux-arts ; les images qu'il a fait graver, ne sont ni plus anciennes, ni plus bizarres que celles qu'on voyait en France avant la révolution dans plusieurs églises ou monastères des XI.e, XII.e et XIII.e siècles..... et dont on retrouve encore de nombreux vestiges dans les muséum, dans quelques cabinets de curieux, etc. C'est le même style, la même barbarie, les mêmes défauts que M. Ed. Clarke reproche aux images russes.

(*Note du Traducteur.*)

changement de culte d'*Vladimir*. Ce fut l'une des conditions de son mariage avec la sœur de l'empereur grec ; et certains écrivains prétendent qu'il n'y eut pas moins de vingt mille de ses sujets convertis le même jour à la foi chrétienne. Une révolution complète, dans les habitudes et dans les mœurs, résulta de ce changement. *Vladimir* fraya la route par son exemple ; il renvoya en même temps les idoles de ses dieux, et huit cents concubines : douze de ses fils furent baptisés, ainsi que les femmes qui les lui avaient donnés. Des églises et des monastères s'élevèrent autour des villes et des villages, et l'aurore de la civilisation commença à paraître dans les plaines et dans les forêts de la Scythie. Un monument singulier des effets heureux du christianisme, chez un peuple encore tout près de l'état de nature le plus complet, semble se conserver dans les armes du gouvernement de Novogorod, où cette religion fut d'abord établie ; et la manière bizarre choisie pour en rappeler le souvenir, s'accorde parfaitement bien avec la barbarie originaire de ce peuple. Ce sont deux ours qui supportent un autel sur la glace, avec deux croix en sautoir devant un tabernacle, sur

lequel est placé un candelabre à trois branches, emblème de la Trinité.

La forteresse de Novogorod est grande, mais d'un aspect misérable ; on l'a construite sur la fin du XV.e siècle, d'après le plan du Kremlin à Moscow : elle renferme la cathédrale. Sur le pont conduisant de la ville à cette forteresse, se voit une petite chapelle dans laquelle tout paysan dépose, en passant, un cierge ou un denier. Devant ce lieu, orné d'anciennes peintures du genre de celles que j'ai déjà décrites, et qu'un étranger pourrait prendre réellement pour une salle de tableaux, on aperçoit des fidèles qui, durant toute une journée, font des prosternations et des signes de croix : un Russe n'entreprend rien sans cette cérémonie préliminaire. S'il doit servir de cocher et conduire une voiture, ses signes de croix l'empêchent pendant deux minutes de prendre les rênes ; s'il descend, il répète le même exercice. Aperçoit-il une église, sa main et sa tête s'agitent comme s'il dansait la *danse de Saint-Vitus*. Fait-il quelques très-vives protestations ; entre-t-il dans une chambre, ou vient-il à en sortir, vous êtes égayé par le même exercice de la main et de la tête.

Quand les mendians remercient celui qui leur fait l'aumône, cette opération dure plus long-temps, et alors, entre les signes de croix, et par forme d'intermède, ils touchent la terre de leur front.

La neige s'accrut très-vîte dans notre route de Novogorod à Tver; mais ensuite, à peine avions-nous un espace suffisant pour passer, et dans quelques endroits la terre était découverte. Cette observation paraîtra plus intéressante au voyageur qu'aux lecteurs assis tranquillement chez eux; le premier comparera cette remarque avec la date du voyage : comme en Russie l'atmosphère n'est pas sujette à ces changemens irréguliers que l'on éprouve en Angleterre, il pourra généralement se guider par le calendrier.

Je ne sais ce qui d'abord a pu donner lieu à l'opinion très-accréditée que la route de Pétersbourg à Moscow est une ligne droite tracée à travers des forêts, si ce n'est l'intention que *Pierre-le-Grand* eut d'ouvrir un chemin de ce genre (1). Le pays, généralement découvert,

---

(1) Quand *Jonas Hânway* (Travels, vol. I, p. 92) y passa en 1743, cent milles seulement avaient été faits d'après le plan original, qui était de construire un pont

est un tableau à la fois vaste et horrible d'une stérilité désespérante; le sapin et le bouleau nain qui couvrent même les régions arctiques, y trouvent à peine l'existence : le sol est presque toujours sablonneux et apparemment d'une nature à mettre l'agriculture en défaut. Vers la fin du voyage, paraissent cependant des champs de blé d'une étendue considérable. Je ne saurais dire ce que peut être le chemin en été; mais notre route fut aussi tortueuse que possible. Dans toute la province ou district de Valdai, le sol est élevé, mais non pas précisément montueux; de sorte que par les ondulations de la route elle-même, celles des amas de neige glacée et les inégalités de terrain, notre mouvement ressemblait à celui d'un vaisseau voguant dans la tranquille Atlantique. Mon digne ami, le professeur *Pallas*, avait éprouvé peu d'années auparavant combien un voyage était pénible sur cette route. Il parle du retard et même du péril auquel il fut exposé

---

en bois pour toute la distance de quatre cent quatre-vingt-sept milles. D'après son calcul, pour la distance de cent milles seulement, il n'avait pas fallu moins de deux millions cent mille arbres. (*Note de l'Auteur.*)

sur les hauteurs de Valdai (1). Les circonstances des saisons se trouvaient si parfaitement semblables que, dans l'un et l'autre voyage, la neige tombait à Moscow, au moment de l'arrivée.

L'habillement des paysannes du Valdai rappelle un costume suisse; il se compose d'une chemise à grandes manches, et d'une jupe courte avec des bas de couleur. En hiver, ces villageoises s'enveloppent par-dessus d'une pelisse de laine d'agneau aussi blanche que la neige, doublée de drap et ornée de boutons d'or et de galon. La chevelure des femmes non mariées, comme dans la plus grande partie de la Russie, est tressée et tombe très-bas sur leur dos : dès qu'elles se marient, elles relèvent leurs cheveux, et cette coiffure sert à distinguer une femme d'avec une fille. En général, le voyageur pourra traverser un territoire fort étendu sans remarquer quelque changement bien sensible dans le costume. Combien cette uniformité n'est-elle pas opposée à ce qu'on voit en Italie, où le simple passage d'un pont dans la même ville, à Naples, par exemple,

(1) *Voyage dans les Provinces méridionales*, 8.° vol. I, pag. 4.

offre un costume différent! Les paysans russes portent presque tous, en hiver, une veste faite de peau de mouton avec la laine en dedans, un bonnet carré orné d'étoffe rouge avec une bordure de laine noire; il sied très-bien et semble ombrager les yeux. Une longue barbe noire, des sandales faites d'écorce d'arbre, et des bandes de laine autour des jambes, complètent l'habillement.

Des élévations coniques en terre, ou *tumuli*, se rencontrent très-souvent sur cette route; les plus remarquables sont entre Yesolbisky et Valdai sur les deux côtés de la route, mais surtout à gauche depuis ce dernier endroit jusqu'à Iedrova. *Pallas* a donné une représentation de ces *tumuli* dans une vignette au commencement du premier volume de son dernier ouvrage (1); ils sont communs dans tout l'empire de Russie : mais quel est le pays où l'on ne rencontre pas des monticules funéraires!

Durant toute la route, depuis Pétersbourg, nous avions été fatigués par le bruit d'une clochette que les conducteurs portaient suspendue à leur ceinture; mais, jusqu'à notre arrivée à Iedrova, nous n'avions pas pris garde que c'é-

---

(1) *Voyage dans les Provinces méridionales.*

tait un privilége : ici nous vîmes un pauvre malheureux, bâtonné par un officier de police, parce qu'il avait osé porter une clochette sans *poderosnoi* (1), qui donne droit à une telle distinction.

Tout le pays entre Pétersbourg et Moscow ne présente rien de remarquable que la ville ou le village de Iedrova ; c'est une rue aussi large que *Piccadilly*, terminée par une église, et formée de huttes de bois, liées ensemble par le toit qui se projette en avant de l'habitation. La vue d'une de ces villes russes donnera une idée de toutes les autres : les plus opulentes même offrent peu de différence dans la construction des édifices. Une fenêtre est une marque de distinction assez rare ; en général les maisons n'ont que de petits trous à travers lesquels on aperçoit une tête placée, comme au pilori.

Là, je vis quelques femmes porter des bas

---

(1) L'ordre impérial pour les chevaux. Ceux qui voyagent avec des chevaux de poste portent une clochette; elle sert, de même que le cor en Allemagne, pour avertir les personnes qui se trouvent sur la route de se détourner du chemin, ces chevaux étant au service de la couronne.

semblables à ceux des Tyroliennes; ils ne couvraient que la partie inférieure du pied aux environs de la cheville, d'une sorte de rouleau formé par des bandes de laine en spirale.

Les forêts se composent presque entièrement de misérables arbres nains; et en été la route est regardée comme le chemin le plus abominable que l'on puisse trouver : elle est faite de troncs d'arbres entiers, placés en travers, parallèlement l'un à l'autre ; ce qui cause un cahotement insupportable pour le voyageur, s'il n'a pas un lit dans sa voiture pour s'étendre ou pour s'asseoir.

Notre traîneau s'étant brisé à Poschol, nous eûmes l'occasion d'observer un tableau fort intéressant des mœurs des paysans russes. La maîtresse de la maison où nous avions mis pied à terre, préparait à dîner pour sa famille qui était allée à l'église. Ce repas se composait seulement d'une soupe. Survint un paysan, son mari, accompagné de sa fille, portant quelques petits morceaux de pain blanc de la grosseur d'un œuf de pigeon : je supposai que le prêtre les avait bénis, car on alla les mettre avec grand soin devant le *Bogh ;* puis tous les habitans de la maison commencèrent de nouveau à

se prosterner et à faire des signes de croix ; ils furent ensuite dîner, mangeant tous dans la même écuelle. Le dîner achevé, ils se rendirent en ordre à leurs lits, comme pour y passer la nuit, faisant des signes de croix et se prosternant comme auparavant. Ayant dormi environ une heure, une jeune femme, d'après une étiquette constamment observée, appela son père, et lui présenta un pot de vinaigre ou *kouass*, breuvage russe (1) : cet homme alors se leva aussitôt, et il lui prit un accès de signes de croix et de prosternations, avec des intermèdes d'un genre si original et si plaisant qu'il nous fut très-difficile de garder notre sérieux;

(1) Il est composé de farine et d'eau mêlées ensemble ; on laisse ce mélange jusqu'à ce qu'il ait fermenté et tourné à l'aigre. Il paraît épais et est très-désagréable aux étrangers : mais par habitude, nous en devînmes passionnés ; et dans les maisons où l'on met quelque soin à le brasser, on le regarde comme une recherche, particulièrement en été.

Le *kouass* se fait avec du *malt* de seigle et de la farine d'orge ; le *kislichi* avec les mêmes ingrédiens ; mais on y ajoute de la menthe ou une autre plante amère : cette boisson est anti-scorbutique. (*Voyez*, pour la manipulation, le *Voyage d'un Français dans le Nord*, tom. IV, pag. 782.)

c'étaient des transports, des pauses, des sanglots, des extases et des lamentations, dans une espèce de *ventriloquisme*, puis des apostrophes à sa femme, à son *bogh*, à lui-même, telles qu'un Barnabite ivre pourrait bien leur donner un nom en latin, mais qu'il est impossible de caractériser dans notre langue.

Les mœurs des princes et celles de paysans offrent très-peu de différence à l'observateur. Le premier noble de l'empire que son souverain a renvoyé de sa cour, ou que la dissipation et des dettes font revenir dans ses terres, prend un genre de vie peu au-dessus de celui des brutes. Vous le verrez alors, toute la journée, le cou nu, la barbe longue, le corps enveloppé dans une peau de mouton, mangeant des turneps crus, et buvant du *kouass*, dormant une partie de la journée, et le reste du temps grondant sa femme et ses enfans : d'ailleurs, mêmes sentimens, mêmes défauts, mêmes souhaits, mêmes plaisirs chez le prince et chez le paysan... Le système de tyrannie qui s'introduit dans toutes les classes et dans toutes les ramifications de la société en Russie, descend même dans la cabane du plus pauvre des paysans ; il a entièrement étouffé toute étincelle d'élévation dans l'âme d'un peuple uniquement composé d'es-

claves : riches et pauvres, ils sont tous insolens et bas, également serviles devant leurs supérieurs, fiers et cruels pour ceux qui dépendent d'eux, ignorans, superstitieux, rusés, brutaux, barbares, sales et vils. Avant que le soleil se lève en Russie, la flagellation commence ; et dans l'universalité de ce vaste empire, le bâton roule, dans toutes les classes de la population, du matin jusqu'au soir.

Combien sont opposées à cette abjection les mœurs des Suédois ! C'est un contraste qui nous frappe d'une manière pénible, lorsque nous nous rappelons l'honnêteté, la bienveillance, la bravoure, toutes les vertus mâles qui embellissent le caractère des habitans de la Suède. Quand je réfléchis au long trajet que j'ai parcouru, et à la multitude de traits honorables à l'espèce humaine dont j'ai eu le bonheur d'être le témoin, je me repens presque d'avoir commencé ce voyage en Russie, de peur que le tableau que j'ai été condamné à tracer, ne vienne à être attribué à tout autre motif qu'à l'amour de la vérité.

Vyshnei-Voloshok est une place importante et remarquable, sur tout par le vaste canal qui forme la grande navigation intérieure de la Russie. On a pratiqué, entre le Tvertza et le

Msta, un canal qui joint, par un cours navigable d'au moins cinq mille versts, la mer Caspienne à la mer Baltique (1)... Je crois que l'on ne connaît pas, dans le monde entier, un exemple d'une navigation aussi étendue, obtenue par des moyens artificiels et avec aussi peu de travail : car le Volga est navigable presque à sa source ; et on n'en a coupé au plus que trois versts, pour former ce canal. Les marchandises d'Astrakan et celles de toutes les autres parties de la Russie y sont conduites ; et on évalue au-delà de quatre mille bâtimens, le nombre des vaisseaux qui traversent le canal tous les ans. La ville ou le village (comme on l'appelle) est rempli de bâtimens et de boutiques. Il est spacieux, et il offre toutes les apparences d'une grande prospérité : contraste frappant avec les misérables places qu'on trouve sur cette route !

Aux diverses stations sur le chemin de Pé-

---

(1) C'est le Schllina qui alimente ce canal, lequel aboutit à Wolchow et se réunit au grand canal du lac de Ladoga ; tandis que le Tverza se jette dans le Volga à Tver même, dont il tient son nom, à plus de 121 versts. Ce serait donc une erreur de croire que le Volga y fût coupé, comme dit l'auteur, à plus de 3 versts.

(*Note du Traducteur.*)

tersbourg à Moscow, on aperçoit des édifices destinés au service de l'empereur, lorsqu'il fait ce voyage; ce qui arrive rarement plus d'une fois dans un règne. Comme les voyageurs trouvent à peine quelques apparences de logement, ces bâtimens pourraient avoir cette destination sans qu'on leur causât de dommage, et l'honneur national n'aurait pas à souffrir de cette hospitalité. Je parle ici de ce qui se pratiquerait dans des temps meilleurs : car, lorsque nous traversâmes ce pays, les égards témoignés à un étranger, sur-tout à un Anglais, étaient un crime capital, et pouvaient exposer à un voyage en Sibérie. Il est de la justice de faire valoir cette excuse en faveur de ceux qui vivaient sous l'œil immédiat du gouvernement; mais on doit en même temps reconnaître qu'ils tiraient le meilleur parti d'une occasion qui les encourageait à l'exaction, au pillage et à l'oppression.

De Vyshnei-Voloshok, nous vînmes à Torshok, éloigné de soixante et onze versts, lieu remarquable par une source qui est superstitieusement vénérée, et qui attire des pélerins de toutes parts. Elle n'a pas moins de vingt églises; quelques-unes sont bâties en pierre : c'est une ville opulente.

A Tver, soixante-trois versts plus loin, on

trouve une auberge convenable, avec une boutique auprès ; ce qui arrive souvent dans les contrées septentrionales de l'Europe. Cette boutique est tenue par des Italiens, originaires du Milanais, tribu vagabonde, conduite par l'industrie et par un esprit aventurier, du lac de Côme aux régions les plus éloignées : je les ai rencontrés dans tous les pays, même en Laponie. Ils voyagent presque tous avec une grande malle couverte d'une toile cirée, contenant des enluminures à bas prix, des miroirs, des thermomètres et des baromètres. Ce sont toujours des hommes d'une candeur, d'une persévérance, d'une industrie peu communes, et, je puis même ajouter, d'une grande honnêteté ; ils vivent avec la plus stricte économie. Après plusieurs années de course, ils rassemblent leurs gains difficilement obtenus, et retournent se fixer dans leur pays natal ; leurs enfans nomades, comme l'ont été leurs pères, mènent le même genre de vie.

A Tver, nous vîmes le Volga, non sans un vif intérêt, quoiqu'il fût resserré entre des rives chargées d'une glace épaisse, et qu'il parût alors couvert de neige : l'aspect de ses eaux majestueuses, navigables presque à leur source, parcourant un espace de près de quatre mille

versts d'étendue, et portant la richesse et l'abondance, inspire les idées les plus riantes: déjà nous crûmes approcher de la mer Caspienne et des nations presque ignorées, répandues sur ses rivages.

La situation de Tver sur les bords élevés du Volga, est très-imposante : on y aperçoit une multitude d'édifices en pierre; et ses boutiques, ainsi que ses églises, méritent une attention particulière. La jonction du Volga et du Tvertza a lieu près de la rue des Millions. *Pallas* fait mention du délicieux sterlet, pris dans le Volga, dont on régale les voyageurs à Tver, dans toutes les saisons de l'année (1).

Le voyage de Tver à Moscow en *kibitki* se fait, pendant l'hiver, en quinze heures. La route est large et plus droite que dans sa première partie, à prendre de Pétersbourg; mais à certaines époques, à la fonte des neiges, par exemple, elle est aussi mauvaise que possible. Au second relais de Tver, entre le seizième et le septième verst, nous vîmes un groupe de ces anciens *tumuli* dont on a déjà parlé. Ils sont si parfaits dans leur forme et si remarquables par leur

---

(1) Le sterlet, *acipenser Ruthenus*, poisson pesant entre deux et cinq livres.

situation, qu'ils doivent inévitablement fixer les regards. Je cherchai à savoir des paysans s'ils conservaient quelques traditions à cet égard. Tout ce qu'ils purent dire, c'est que ces *tumuli* avaient été construits à une époque au-delà de tout souvenir, et, à ce qu'ils croyaient, pour renfermer les corps des guerriers morts dans les combats. Une notion moins raisonnable, quoique commune à des pays fort éloignés les uns des autres, est que ces élévations sont les sépultures des Géans. Ainsi, sur les hauteurs près de Cambridge, deux monticules de ce genre passent pour les sépultures de *Gog* et de *Magog;* et le tombeau de *Tityus*, le plus ancien de tous ceux dont il soit question dans l'histoire de la Grèce, est représenté par *Homère* comme un vaste amas de terre élevé sur la place où tomba ce géant, en combattant les Dieux (1).

A quatre-vingt-trois versts de Tver, nous ar-

---

(1) *Pausanias* l'a vu dans la Phocide, à la base du mont Parnasse, à vingt stades de Chéronée; je l'y ai trouvé dans l'année 1801 : c'est un de ces monumens qui bravent le pouvoir du temps, c'est une haute élévation conique. L'histoire rapportée par Homère, touchant son origine, est encore racontée par les naturels du pays.

rivâmes à un petit établissement entre deux montagnes ; il est marqué comme une ville, sur les cartes russes, et on lui donne le nom de *Klin :* il est loin cependant de mériter un tel honneur. Sur la gauche, en le quittant, nous vîmes l'une de ces maisons construites pour l'impératrice *Catherine* pendant son voyage de Crimée.

Les tours élevées et les aiguilles de Moscow frappèrent nos regards, six versts avant d'y arriver ; le pays aux environs est plat et ouvert. Cette cité, répandue sur un immense territoire, offre l'aspect majestueux de Rome vue à la même distance. Comme nous approchions de la barrière de Moscow, nous vîmes sur la gauche le vaste palais de *Petrovsky* construit en briques ; il offre les traits d'une grande magnificence, quoique l'ordonnance de l'architecture soit confuse et lourde : il fut bâti pour les souverains russes, durant leur séjour à Moscow. Les habitans de cette ville prétendent qu'aucun d'eux n'osa jamais l'habiter, parce qu'ils se défient beaucoup plus des habitans de Moscow que de leurs sujets de Pétersbourg. On dit que l'impératrice *Catherine* était dans l'usage d'appeler Moscow sa petite république orgueilleuse. Le pa-

lais est environ à quatre versts de la ville.

Arrivés à la barrière; nous y fûmes retenus quelque temps pour l'examen de nos passeports. On entre dans la ville, comme dans la plupart des autres villes de Russie, par une porte ornée de deux colonnes, surmontée d'aigles, l'une de chaque côté; sur la gauche est un corps-de-garde. A cette porte, on voyait une multitude d'esclaves employés à enlever la boue que venait de causer la fonte des neiges. Des paysans, en grand nombre, sortaient de la ville dans leur *kibitki* (1); et les esclaves, n'étant pas aperçus de ceux qui conduisaient ces chariots, se divertissaient à y jeter autant de boue qu'ils pouvaient. L'officier chargé d'inspecter leur travail les surprit dans ce sale divertissement; nous espérions qu'il allait y mettre fin : mais, par un trait de caractère national, il nous parut se réjouir beaucoup de cet ingénieux amusement; et, pour l'encourager, il fit faire halte aux paysans et les obligea de tenir chacun leur

---

(1) Le *kibitki* est l'ancien chariot scythe : dans quelques parties de la Tartarie, on enlève le haut, et la nuit il devient une tente; de là le nom donné par les Russes aux tentes des Kalmouks et des Nogays, qu'ils appellent indifféremment *kibitki*.

cheval, tandis qu'on remplissait de boue et d'immondices leurs *kibitkis*, chargés de provisions qu'ils allaient reporter à leurs pauvres familles. Pour compléter cette criante oppression, on força les paysans eux-mêmes de s'asseoir dans leurs chariots, et on les couvrit d'ordures. A ce cruel traitement, quelques-uns ayant laissé échapper de légers murmures, une grêle de coups de bâton leur tombant sur la tête et sur les épaules, étouffa bientôt leurs plaintes. Cependant, avant que cette scène eût lieu, deux sentinelles avaient arrêté les *kibitkis* par un motif très-différent; d'abord ils parurent annoncer d'un ton menaçant quelque ordre du gouvernement; mais tout-à-coup ils s'adoucirent; et, après quelques chuchotemens, les paysans, leur ayant mis dans la main une petite pièce de monnaie, passèrent sans essuyer d'autre examen. Si cet usage continue, le poste de sentinelle à une barrière russe sera plus avantageux que celui d'officier à bâton, au service. Je fus témoin, dans le cours d'une demi-heure, de plus de cinquante contributions ainsi extorquées; et le pillage se termina comme on vient de le dire.

Une vilaine figure à moustaches, un misérable à cheval, qui passait, je crois, pour un

dragon, fut chargé de nous conduire au commandant; et là le *poderosnoi* que nous avions acheté de l'empereur, à Pétersbourg, ainsi que nos autres passe-ports, devaient subir un nouvel examen. Le temps, cependant, avait entièrement fait fondre la neige; et le traîneau sur lequel se trouvait notre voiture était conduit par six chevaux avec tant de difficulté, que les postillons l'abandonnèrent, assurant que la voiture serait brisée, ou que les chevaux s'abattraient, si on les obligeait d'avancer. Le dragon prétendit que nous devions remettre tout ce que nous avions au commandant, à l'instant de notre arrivée. En même temps il menaça les paysans d'une flagellation; et donnant à l'un deux un coup sur les reins, il lui ordonna d'avancer, au risque de s'estropier : on fit donc un nouvel effort, et le traîneau fut brisé en pièces; il était très-amusant de voir alors l'embarras du dragon, dont les menaces ni les coups ne pouvaient plus remettre le chariot en route. On se procura un *droski*, sur lequel on nous fit asseoir; et nous nous rendîmes ainsi chez le commandant, et de là à la demeure de l'intendant de police. Tout cela cependant ne nous exempta pas de la visite de deux ou trois officiers oisifs que nous prîmes pour des espions.

Ils entrèrent dans nos appartemens, examinèrent tout ce que nous avions, et nous firent une multitude de questions frivoles et impertinentes, dans le dessein, sans doute, de nous extorquer de l'argent : quelques-uns d'eux s'introduisirent même dans nos chambres à coucher, durant notre absence, et donnèrent à notre domestique assez d'occupation pour qu'il ne pût les empêcher de s'abandonner au penchant national pour le vol; espèce de pillage que nous éprouvâmes dans la suite, même de la part de personnes d'un rang beaucoup plus élevé.

Les logemens pour les voyageurs sont mauvais au-delà de toute expression, à Pétersbourg et à Moscow; mais, dans cette dernière ville sur-tout, la nécessité seule les rendrait supportables. On demande trois roubles par jour pour une seule chambre, ou pour un chenil dans lequel un Anglais rougirait de mettre son chien; l'ordure des planchers ne peut s'enlever qu'avec une houe ou une pelle de fer. Ces lieux sont entièrement dénués de lits : ils ne se composent que de murailles nues, avec deux ou trois vieux siéges d'étoffe, tombant en lambeaux et remplis de vermines; les murs eux-mêmes sont encore plus dégoûtans, car les Russes les chargent des plus abominables ordures.

En faisant connaître ainsi le résultat des impressions que j'éprouvai à mon entrée dans cette ville remarquable, je pourrais en appeler à quelques-unes des premières familles de l'empire pour attester la vérité de mon récit; mais un pareil témoignage de la libéralité de leurs sentimens compromettrait matériellement leur sûreté. Je me bornerai donc à raconter franchement ce que j'ai vu, avec cette confiance qu'un respect sincère pour la vérité inspirera toujours. Moscow contient beaucoup de choses dignes d'attention, beaucoup qui peuvent balancer la fatigue et les désagrémens du voyage, la saleté de ses hôtels, la dépravation de ses nobles, et l'infamie de sa police.

CHAPITRE IV.

MOSCOW.

Particularité du climat. — Impressions d'une première arrivée. — Auberge russe. — Ambasadeurs persans, kirgisiens et buchaiens. — Fêtes et réjouissances. — Cérémonies du dimanche des Rameaux et du Jeudi saint à la solennité de la Résurrection. — Excès de la populace. — Offrande des œufs de Pâques. — Bal des paysans. — Bal des nobles. — Exemple de la passion des Russes pour les modes étrangères.

RIEN de plus extraordinaire dans ce pays que le passage d'une saison à l'autre. Le peuple de Moscow n'a pas de printemps; l'hiver s'en va, l'été est venu : ce n'est pas l'affaire d'une semaine ou d'un jour, mais celle d'un instant; on a peine à le croire. Nous vînmes de Pétersbourg à Moscow en traîneau; le jour suivant il n'y avait plus de neige. Le 8 avril, à midi, la neige venait frapper les vitres de notre voiture; le même jour, au coucher du soleil, en arrivant à Moscow, nous fûmes difficilement traî-

nés sur la boue, à la demeure du commandant: le lendemain matin les rues étaient sèches; on avait enlevé des appartemens les doubles volets, les fenêtres restaient ouvertes; on avait remis toutes les voitures sur leurs roues, et les balcons étaient garnis de spectateurs. Le surlendemain, le thermomètre de *Celsius*, placé à midi à l'ombre, était à 23 degrés de chaleur.

Nous arrivâmes à cette époque de l'année où cette ville offre le plus d'intérêt aux étrangers. Sous tous les rapports, Moscow est extraordinaire; il trompe et surpasse toute attente; cette ville excite à la fois l'admiration et le mépris, le plaisir et le respect. Que le lecteur retourne, avec moi, à la barrière par laquelle je suis entré; que de là, il parcoure les rues: de nombreuses flèches de clocher, éclatantes d'or, entre des dômes brillans et des palais peints, avaient paru au milieu d'une vaste plaine, plusieurs versts avant d'avoir atteint cette porte; l'a-t-on passée, on regarde autour de soi, on ne sait ce qu'est devenue l'immense métropole des anciens Grecs; on est prêt à demander de nouveau: à combien suis-je de Moscow? On ne voit qu'un vaste faubourg dont les habitations sont éparpillées, des huttes, des jardins, des pigeonniers, des murailles de briques, des églises, des fumiers, des

palais, des chaumières de bois de construction, des magasins, et comme un amas de matériaux qui suffiraient à couvrir un empire de misérables villes et de chétifs villages. On croirait que tous les Etats d'Europe et d'Asie ont envoyé, comme échantillon, un édifice à Moscow; et, en admettant cette supposition, on s'imagine découvrir les députés de tous les pays tenant congrès; des huttes de bois des régions au-delà de l'Arctique, des palais de plâtre de Suède et de Danemarck, mais qui n'auraient pas été lavés depuis leur arrivée; des murailles peintes du Tyrol, des mosquées de Constantinople, des temples tartares de Bucharie, des pagodes, des pavillons, des *virandas* de Chine, des cabarets d'Espagne, des cachots, des prisons, des bureaux publics de France, des ruines d'architecture de Rome, des terrasses, des jalousies de Naples et des magasins de Wapping (1).

Après avoir entendu vanter l'immense population de Moscow, vous errez dans des rues désertes : mais passez dans le quartier où sont

---

(1) Entre Londres et Greenwich, sur les bords de la Tamise, dans un village appelé Wapping, on voit des magasins remarquables par leur grande étendue.

(*Note du Traducteur.*)

les boutiques, la population s'y presse par milliers. Ici la foule est si prodigieuse, qu'incapable de vous frayer un passage au milieu d'elle, ou de trouver un motif qui puisse la rassembler, vous en demandez la cause, et on vous répond que c'est en tout temps la même chose. Le costume n'est pas moins varié que l'aspect des bâtimens : Grecs, Turcs, Tartares, Cosaques, Chinois, Moscovites, Anglais, Français, Italiens, Polonais, Allemands, tous se présentent avec les habillemens de leurs pays.

Nous nous trouvions dans une auberge russe, miniature complète de la ville elle-même. Des ambassadeurs persans occupaient la pièce voisine de notre logement. Dans une chambre au-delà de ces Persans, logeait une troupe de Kirgis, peuplade encore inconnue et dont on pourrait montrer quelques individus renfermés dans une cage, comme des espèces nouvellement découvertes : plus loin que les Kirgis, on voyait comme une couvée de Buchariens, aussi sauvages que des ânes de Numidie. Ces ambassadeurs de divers pays paraissaient extrêmement jaloux les uns des autres, et s'étaient rendus à Pétersbourg pour y traiter de commerce, de paix ou de guerre. Toutes les portes de nos chambres s'ouvraient sur un passage

obscur; en sorte que nous nous rencontrions quelquefois tous, et nous formions alors une plaisante mascarade. Nous nous tenions à quelque distance des Kirgis et des Buchariens; mais nous nous plaisions à visiter et à recevoir souvent un bon vieillard persan qui se nommait *Orazai*. Il nous offrit des présens suivant l'usage de son pays, et se montra charmé d'un couteau de poche anglais que nous lui donnâmes, et « avec lequel il pourrait, disait-il, se raser la » tête. » Au moment de ses dévotions, il gardait le silence durant une heure entière, et se plaçait sur deux petits coussins, nu-pieds, la figure tournée vers la Mecque, ayant, comme il le disait, des entretiens intellectuels avec *Mahomet*.

Orazai venait de Torky, près de Derbent, sur le bord occidental de la mer Caspienne; il avait avec lui son neveu, et un interprète cosaque du mont Caucase. Sa barbe et ses moustaches étaient longues et grises, quoique ses sourcils et ses yeux fussent noirs; il portait sur sa tête un grand bonnet de belle laine noire; son habillement se composait d'un justaucorps de soie, sur lequel était passée une ample robe de même étoffe brodée d'or; il avait aux pieds des pantoufles de maroquin jaune, sans semelles

et mises comme des gants. Toute sa suite se joignait à ses prières, matin et soir ; mais le vieillard continuait ses pieuses pratiques long-temps après avoir renvoyé ses serviteurs. Les poignards de ces Persans étaient d'un acier si parfait, qu'ils coupaient nos épées anglaises. On vend à Moscow des imitations de ces poignards; mais la matière ne vaut pas celle des épées d'Angleterre. Quand les Persans s'asseyent, ce qu'ils font ordinairement toute la journée, ils ont les pieds nus. *Orazai* désirait beaucoup que nous pussions entreprendre le voyage de Perse : en conséquence, prenant un jour une plume et la tenant de sa main gauche, il se mit à écrire de droite à gauche, d'abord nos noms, ensuite les informations que nous lui donnions sur l'Angleterre ; enfin il traça son propre nom en caractères persans, et il me le remit comme un souvenir auquel il pourrait me reconnaître, si jamais nous venions à voyager dans son pays.

Durant son voyage il vendait et achetait des esclaves ; il offrait pour 1200 roubles un nègre indien qui faisait le service de cuisinier. C'était un embarras amusant toutes les fois qu'un petit chien, qui m'appartenait, entrait dans l'appartement de l'ambassadeur pour me chercher : les Persans se levaient à l'instant sur leurs pieds,

s'empressant de cacher tous leurs vêtemens, les retirant avec inquiétude sur leurs lits le plus possible. Ils nous dirent que, si un chien touchait le bord même de leurs habillemens, ils se trouveraient par-là souillés, qu'ils ne pourraient faire leurs prières sans avoir eu soin de tout changer et sans subir une purification complète. Ses esclaves jouaient quelquefois de la *balalaika* ou guitare à deux cordes; les airs étaient très-animés et peu différens de ceux de notre cornemuse anglaise. Le neveu de l'ambassadeur voulut bien nous montrer une danse persane; elle paraissait consister à tenir les pieds joints ensemble; cet exercice leur faisait même à peine quitter la terre, en les agitant faiblement, pour battre la mesure autour de la chambre. Ils boivent des santés comme nous, mangent sans cuiller, ainsi que les Arabes, tous d'un même plat, communément de riz bouilli. Se font-ils servir de la viande, c'est rarement autre chose que du mouton bouilli dans une soupe. Les jeunes gens avaient l'usage de boire l'hydromel russe; et quelquefois, mais rarement, ils fumaient. L'ambassadeur ne se servait pas de pipe; ce qui me surprit, l'usage en étant presque général dans tout l'Orient. Le sentiment qu'ils ont pour leurs esclaves est l'af-

fection d'un père pour ses enfans ; ainsi notre vieillard paraissait un autre *Abraham*, le père commun de tous ses domestiques. La mise de leur interprète, Cosaque du Volga et habitant le mont Caucase, était très-riche ; elle se composait d'un justaucorps d'étoffe pourpre, brodé de soie ; d'une veste de soie, tous deux sans boutons ; d'un riche schall autour de sa veste, de très-amples chausses d'étoffe écarlate, et d'un sabre magnifique.

Des ambassadeurs d'autres hordes plus orientales entrèrent dans la cour de l'hôtellerie, venant de Pétersbourg ; l'empereur avait offert à chacun d'eux une voiture. Rien n'était plus plaisant que leur extérieur : par respect pour le souverain, ils avaient fait un pénible effort pour conserver leur position, se tenant les jambes repliées comme les Turcs. Mais la neige étant fondue, ils avaient été secoués dans cet état sur les troncs d'arbres qui forment une chaussée de bois entre Pétersbourg et Moscow ; en sorte qu'au moment où ils sortirent de leurs belles voitures neuves, ils pouvaient à peine se traîner et faisaient les plus pitoyables grimaces du monde. Peu de jours après leur arrivée à Moscow, ils ordonnèrent de vendre toutes les voitures, à quelque prix que ce fût.

Mais il est temps de quitter et nos amis orientaux et les personnes qui logeaient dans la même hôtellerie, afin de pouvoir donner la description des cérémonies de Pâques. Nous eûmes la bonne fortune d'arriver durant leurs préparatifs. Le peuple de Moscow célèbre cette fête avec un faste et une solennité inconnus dans le reste de l'Europe. Les plus magnifiques pompes de Rome n'égalent pas le luxe et la splendeur de l'église russe. Venise même, au moment de son carnaval, ne pourrait rivaliser avec Moscow, en débauche, en superstitions, en licence et en bouffonneries.

On doit d'abord remarquer qu'aucun peuple n'observe le carême avec plus de scrupule et une rigueur plus excessive que les Russes. Dans mon voyage de Pétersbourg à Moscow, si quelquefois j'offrais une partie de notre dîner à des paysans prêts à mourir de faim dans de misérables cabanes, je les voyais frissonner à cette vue, jeter aux chiens ce que je leur présentais, arracher des mains des enfans, comme une abomination, les alimens qu'ils avaient reçus, et en jeter au loin les plus petits morceaux. Comme je prenais du thé avec un Cosaque, non-seulement il refusa de verser du lait dans sa tasse, mais il ne voulut pas se servir d'une

cuiller que l'on avait prise pour lui offrir du thé avec du lait, quoiqu'elle eût été soigneusement essuyée avec une serviette : il fallut la laver à l'eau chaude. Les classes très-élevées s'imposent les privations d'une abstinence rigoureuse : mais, en proportion de la rigueur qu'on a mise à les adopter, commencent les excès de gloutonnerie, dès que l'importante nouvelle que *le Christ est ressuscité*, sort de la bouche de l'archevêque. Durant le temps de Pâques, les habitans de Moscow se livrent à tous les genres de désordres, passant dans l'ivresse presque toute la semaine, comme si les rixes, la débauche, l'extravagance, le jeu, l'ivrognerie, la crapule, étaient des devoirs de religion aussi précis que le jeûne qu'ils ont observé auparavant, et que la même superstition qui les a portés à l'abstinence durant le carême, dût ensuite les pousser aux plus honteux excès.

Les habitudes religieuses des Russes sont parfaitement adaptées à leurs climats et à leurs mœurs. C'est l'effet d'une politique adroite que cet accord de la religion avec leurs habitudes. Quand le temps d'abstinence arrive, leur amas de provisions gelées est épuisé, ou ne peut plus servir à la consommation; et ils ont, dans cet

intervalle, assez de temps pour se procurer des provisions fraîches du printemps, pour tuer les animaux et garnir les marchés.

La nuit qui précède cette fameuse cérémonie de la Résurrection, tous les marchés de Moscow et toutes les boutiques de cette ville sont remplis de chairs d'animaux, de beurre, d'œufs, de volailles, de pigeons et de toutes sortes de viandes. La foule des acheteurs est immense; à peine rencontre-t-on un passant qui n'ait ses mains remplies et ses bras chargés de provisions, ou un seul *droski* qui ne soit près de rompre sous son fardeau.

La première cérémonie qui eut lieu avant cette solennité, fut celle de Pâques fleuries, ou dimanche des Rameaux. La veille de ce jour, tous les habitans de Moscow se rendent en voiture, à cheval ou à pied, au Kremlin pour acheter des branches de palmier, afin de les placer devant leurs *boghs*, et pour décorer les peintures sacrées dans les rues ou ailleurs. C'est l'une des promenades les plus gaies de l'année. Le gouverneur, accompagné de l'intendant de police, le commandant et une foule de nobles vont en procession, montés sur de beaux chevaux; les rues sont bordées de spectateurs, et l'on place des cavaliers de chaque côté pour

maintenir l'ordre. Arrivé au Kremlin, on voit une nombreuse foule portant des bouquets artificiels et des rameaux, se plaçant çà et là, et formant ainsi le spectacle inouï et singulièrement agréable d'une forêt mouvante. Les rameaux sont ornés de fleurs artificielles et de fruits : on offre, pour quelques copecks la pièce, de belles imitations d'oranges et de citrons en cire; indice remarquable de l'adresse surprenante du peuple russe dans les arts d'imitation. A cette occasion, toute personne qui visite le Krèmlin, et qui veut passer pour un vrai chrétien, achète des branches de palmier; et en revenant on trouve les rues encombrées de *droskis* et de toutes sortes de voitures remplies de dévots tenant à la main une ou plusieurs branches de palmier, suivant le degré de leur piété ou le nombre de *boghs* qu'ils possèdent dans leurs maisons.

Ce qu'on a souvent dit de la beauté des équipages à Moscow, s'accorde mal avec leur aspect durant le carême. Un étranger qui arrive la tête remplie des idées de la pompe asiatique et de la magnificence de l'Orient, serait bien surpris de voir ici des rues étroites, mal pavées, couvertes de boue et de fumier; de méchantes maisons bâties des deux côtés; des voitures

traînées, il est vrai, par six chevaux, mais quels animaux! aveugles, boiteux, vieux, hors de service, de tous poils et de toutes tailles, attachés avec des cordons pouris ou de vieilles cordes, pleines de nœuds et de reprises; sur les chevaux et sur le siége, des figures qui semblent être échappées des galères; derrière les voitures, un laquais, ou peut-être deux, en guenilles, dont la contenance excite plus la pitié que le mépris, et le carrosse lui-même, pareil à la plus mauvaise des voitures de nuit de Londres. Cette pauvreté extérieure des équipages de la noblesse exige quelques explications : le fait est qu'une livrée sale, déchirée, constitue l'une des privations de ce temps de deuil public. Le lundi de Pâques, le spectacle le plus fastueux, mais qui présente de nombreuses scènes ridicules, remplit toutes les rues de cette ville. L'empereur ***Paul***, il est vrai, par un égard parfait pour le bien-être et pour l'avantage de ses sujets, a trouvé convenable de mettre d'accord l'apparence avec la réalité de leur misère; et en restreignant l'excessive extravagance du peuple de Moscow, ce prince a montré plus de sagesse qu'on ne lui en eût supposé.

La seconde grande cérémonie de cette époque

a lieu le jeudi avant Pâques, à midi, quand l'archevêque lave les pieds des apôtres; nous en fûmes aussi témoins. Les prêtres parurent dans leur plus magnifique appareil : douze moines, choisis pour représenter les douze apôtres, étaient placés en demi-cercle devant l'archevêque. La cérémonie a lieu dans la cathédrale, qui est alors encombrée de spectateurs; l'archevêque, faisant tout, et même beaucoup plus que ce qui est rapporté de Jésus-Christ, dans le treizième chapitre de Saint-Jean, se dépouille de ses robes, se ceint les reins d'une serviette, et lave les pieds de toutes ces personnes jusqu'à ce qu'il arrive à celle qui représente saint Pierre, qui se lève alors; et il s'établit, de l'archevêque à lui, un dialogue semblable à celui que l'on dit avoir eu lieu entre notre Sauveur et cet apôtre.

La troisième et la plus magnifique cérémonie de toutes, est celle qui se célèbre deux heures après minuit, le matin du dimanche de Pâques : on l'appelle la solennité de la Résurrection; et assurément sa magnificence surpasse tout spectacle de ce genre célébré à Rome ou en quelque lieu que ce puisse être : jamais je ne vis un coup d'œil aussi brillant dans aucun pays catholique, pas même le jour de la béné-

diction du Pape durant la semaine sainte.

A minuit, la grande cloche de la cathédrale se fit entendre; ses vibrations ressemblaient au roulement d'un tonnerre éloigné, et elles furent subitement accompagnées du bruit de toutes les cloches de Moscow : chaque habitant se mit en mouvement, et le tumulte des voitures fut plus grand qu'à midi. La ville entière paraissait en feu : on voyait des lumières à toutes les fenêtres, et des torches innombrables dans les rues; la tour de la cathédrale était illuminée, depuis sa base jusqu'à la croix. La même cérémonie eut lieu dans toutes les églises; et, ce qui me semble véritablement surprenant, à considérer leur nombre, on nous dit qu'elles se trouvaient toutes également pleines.

Nous nous acheminâmes vers la cathédrale, dans laquelle était déjà rassemblée une prodigieuse multitude de tout rang et de tout sexe, portant des flambeaux de cire allumés, qui devaient ensuite être placés comme des objets votifs devant les divers reliquaires. Les murailles, les lambris et toutes les parties de l'église étaient couverts de tableaux de saints et de martyrs. Au moment de notre arrivée, les portes se fermèrent; et en dehors, nous vîmes l'archevêque *Platon*, précédé de bannières et de torches, et

suivi de tout son cortége de prêtres avec des crucifix et des porteurs d'encensoirs : ils firent trois fois processionnellement le tour de la cathédrale, chantant à haute voix et revêtus de somptueux vêtemens tout couverts d'or, d'argent et de pierres précieuses. La neige n'avait pas disparu aussi rapidement dans le Kremlin que dans les rues de la ville ; et cette magnifique procession fut réduite à marcher sur des planches, pour éviter la boue profonde qui entourait le temple métropolitain. Le troisième tour achevé, on s'arrêta devant les grandes portes qui étaient encore fermées, et l'archevêque, avec un encensoir, répandit des parfums contre les portes et sur les prêtres. Tout à coup les portes s'ouvrirent, et la majesté du spectacle qui s'offrit alors est au-dessus de toute description. La foule immense des fidèles réunis dans cet édifice, portant d'innombrables flambeaux, formait deux lignes au milieu desquelles entra l'archevêque, s'avançant avec son cortége vers un trône placé près du centre. La profusion des lumières, l'éclat de l'énorme lustre suspendu à la voûte (1), la richesse des habille-

(1) Ce lustre d'argent, donné par les Hollandais, a quarante-huit branches et pèse soixante-dix ponds, ou deux mille trois cent dix-livres.

mens, et la multitude des personnes réunies, nous remplirent d'étonnement. Ayant joint la suite du prélat, nous accompagnâmes la procession, et nous arrivâmes enfin au trône, sur lequel les officiers de police nous permirent de rester parmi des prêtres, près d'un tabouret de satin brodé, préparé pour l'archevêque. Le chœur bruyant qui éclatait à l'entrée de l'église, continuait pendant que l'archevêque s'avançait vers le trône métropolitain, et même après qu'il se fut assis; en ce moment mon attention fut distraite en voyant l'un de ces Russes si actifs à faire des signes de croix de la main gauche, employer la droite à escamoter le mouchoir de poche de mon compagnon de voyage.

Mais bientôt l'archevêque descendit, et faisant le tour de la cathédrale, il offrit d'abord de l'encens, aux prêtres et ensuite aux spectateurs en passant devant eux. Quand il fut retourné à sa place, les prêtres firent, deux à deux, la même cérémonie, commençant par le métropolitain, qui leur rendit, en se levant, une salutation, avec un petit cierge qu'il avait à la main. En ce moment, les portes de l'église furent ouvertes; les spectateurs avaient continué de baisser leurs têtes et de faire des signes de croix, de manière que quelques personnes

semblaient réellement épuisées par une agitation aussi continuelle de la tête et des mains.

J'eus alors tout le temps d'examiner l'habillement et les figures des prêtres, certainement les plus expressives que j'aie jamais vues. Leurs longs cheveux noirs, sans poudre, tombaient bien avant sur leurs épaules et sur leurs robes somptueuses ; d'épaisses barbes noires couvraient aussi tout-à-fait leurs poitrines. L'archevêque et les évêques portaient des bonnets élevés, ornés de pierres précieuses et revêtus de miniatures peintes, enchâssées dans des bijoux ; ces tableaux représentaient le crucifiement, la Vierge et des Saints. Les robes de satin de diverses couleurs que portaient les prêtres, étaient brodées de la manière la plus somptueuse ; on y voyait même aussi des miniatures entourées de pierres de prix. Tels, suivant la légende sacrée, devaient être *Aaron* et ses enfans, pontifes saints, debout près du tabernacle, revêtus de robes magnifiques, ouvrages de *Bezaleel*, fils d'*Uri*, fils de *Hur* de la tribu de *Juda*. On dit qu'il y a dans Moscow un couvent dont les femmes sont uniquement employées à travailler aux vêtemens des prêtres.

Après deux heures de diverses cérémonies religieuses, l'archevêque s'avança, tenant une

croix, que tout le peuple se précipita violemment pour embrasser, et de manière même à s'étouffer : lorsque cet empressement eut été un peu satisfait, le prélat rentra dans la sacristie ; là, il revêtit une robe toute de pourpre, et s'avança de nouveau, s'écriant d'une voix très-forte : *Le Christ est ressuscité !*

Vint ensuite la partie la plus remarquable de la cérémonie : l'archevêque, en effet, descendant dans la nef de l'église, termina toute la solennité en se traînant le long du pavé sur ses mains et sur ses genoux, baisant les peintures consacrées et placées sur les colonnes, les murailles, les autels ou les tombes. Les prêtres et tout le peuple imitèrent son exemple. On ouvrit les sépulcres : les corps desséchés des saints incorruptibles furent exposés à la vénération publique, et reçurent généralement le même hommage.

Pâques ainsi proclamé, le libertinage et la débauche brisèrent subitement tous leurs freins. L'hôtellerie dans laquelle nous logions, devint un *pandœmonium :* l'ivrognerie, la danse et le chant continuèrent jour et nuit : mais au milieu de tous ces excès, à peine s'éleva-t-il une querelle. La débauche sauvage et brute de la populace russe n'est pas violente : on entend par-

ler de très-peu de disputes; l'on ne donne pas de coups; on n'expose sa vie que par l'abus des boissons. On ne rencontre qui que ce soit sans répéter les expressions de paix et d'allégresse, *Christos voscress!* le Christ est ressuscité! à quoi la réponse est toujours la même : *Vo istiney voscress!* il est vraiment ressuscité!

Le lundi de Pâques, commence la présentation des œufs de Pâques : les amans les offrent à leurs maîtresses, les parens à leurs familles, les serviteurs à leurs maîtres; tous portent des œufs ornés. Les dons, à cette époque, se nomment *œufs de Pâques.* Le dernier des pauvres dans la rue, en présentant un œuf et répétant les mots *Christos voscress!* peut réclamer un salut, même de l'impératrice. Toute affaire est négligée : les personnes des classes supérieures sont engagées dans des bals, des dîners, des soupers, des mascarades, tandis que les rustres remplissent l'air de leurs clameurs, ou roulent ivres dans les rues. Les domestiques paraissent en livrées neuves et éclatantes, et les voitures dans le plus somptueux appareil.

Au milieu de ce tumulte, je me fis Russe autant que possible, et je fus en *caftan* à l'un de ces bals publics d'artisans, donné dans notre hôtellerie. Il remplissait une suite de plusieurs

appartemens, et l'on avait réuni une troupe nombreuse de musiciens, composée de violons, d'instrumens à vent et de timbales. Le maître de l'hôtellerie avait eu soin d'inviter une troupe d'Egyptiens, pour divertir la société par leur danse. Le prix d'entrée à cette fête était d'un rouble. Toute crainte de paraître étranger s'évanouit en me présentant dans la principale salle de ce bal. J'y trouvai des tournures aussi variées que les caractères d'une mascarade. Sur les bancs, des Turcs étaient accroupis, avec leur gravité et leur indifférence ordinaires, regardant tout avec une surprise muette, n'étant émus ni par les cris de joie, ni par les chants tumultueux, ni par le bruit de la danse, ou l'éclat d'une paire de timbales retentissant près de leurs oreilles. Plus loin s'apercevait une troupe de Buchariens au nez plat, aux joues saillantes et aux petits yeux, la tête rasée, une petite coiffe conique autour de leurs crânes, en bottes de maroquin surmontées de longues chausses de drap bleu, parés d'une ceinture et armés d'un poignard. Après eux figuraient, toujours comme spectateurs, des marchands chinois, des Cosaques et même des Kalmouks. Au milieu de la pièce, des paysans russes dansaient avec des prostituées, tandis que leurs

propres femmes et leurs filles se promenaient aux environs. Une troupe d'Egyptiens exécutait la danse nationale appelée *barina ;* elle ressemble à notre *horn-pipe* (1) ; mais jamais l'on n'étala, de la voix et du geste, une licence plus sauvage. Le danseur exprimait sa joie grossière par des cris, des contorsions, des spasmes soudains et convulsifs qui semblaient démonter sa figure toute entière ; tantôt il se tenait droit et roide, tantôt il tremblait de tous ses membres, hurlant et gémissant de tendresse, aux sons d'une musique fort animée. Quoique cette danse soit très-commune en Russie, on sait qu'elle vient originairement des Egyptiens ; et l'on peut conjecturer que le même peuple nous a fait connaître le *horn-pipe.* D'autres Egyptiens disaient des bonnes fortunes, ou quêtaient des présens d'oranges et de glaces. Ce peuple extraordinaire, qui erre dans toutes les parties de l'Europe, composa autrefois l'une des castes de l'Inde ; depuis elle a été chassée de son propre territoire, et distinguée des autres tribus indiennes par un nom qui signifie *voleurs* (2) ; on leur donne, en langue finnoise,

---

(1) Danse anglaise un peu libre. (*Note du Traducteur.*)

(2) Voyez le *Commentaire* du professeur *Porthan*

le même nom, et ce terme a la même signification. Par-tout ailleurs ils présentent aussi des traits, des mœurs et des coutumes uniformes, et, ce qui est encore plus remarquable, presque toujours le même habillement. La singulière ressemblance des Egyptiennes avec les femmes de l'Inde fut remarquée par nos officiers et par nos soldats en Egypte, quand le général *Bairdy* vint avec son armée joindre lord *Hutchinson*. Les cipayes étaient suivis de plusieurs de leurs femmes, qui ressemblaient parfaitement à nos Egyptiennes dans leur mise. Elles prodiguaient toutes leurs parures sur leurs têtes. En Russie, le costume de ces femmes est tout différent de celui des naturelles du pays : elles portent d'énormes bonnets garnis de rubans, couverts sur le front d'une quantité de petites pièces d'argent, ce qui présente une cotte de mailles tressée : elles emploient aussi ces monnaies pour colliers, et recherchent les pièces les plus petites que l'on puisse se procurer dans l'empire, pour s'en servir comme de pendans d'oreilles.

---

d'Abo en Finlande, sur la chronique de cette université. Ses ouvrages ne sont pas assez connus : il a publié l'histoire et l'origine des tribus finlandaises, et une dissertation très-savante sur les Egyptiens.

Les Russes ont le plus grand mépris pour cette caste étrangère ; ils n'en parlent jamais qu'avec dédain, et se croiraient souillés par leur simple attouchement, à moins que ce ne soit pour se faire dire la bonne aventure : ils supposent aux Egyptiens, non-seulement le désir, mais même le pouvoir de dérober tout ce qu'ils voient; aussi les évitent-ils avec grand soin. Autrefois les Egyptiens étaient plus dispersés dans toute la Russie, et ils n'acquittaient aucune redevance : mais aujourd'hui ils sont tous réunis ; ils appartiennent à un noble, ils lui payent un certain tribut, et sont rangés au nombre de ses esclaves. Ils accompagnent leurs danses de chants et de violens battemens de mains, éclatant par intervalles en cris et en courtes exclamations fort expressives, toujours adaptés aux mouvemens subits, aux gestes et aux tours de la danse. Les danseurs tiennent d'une main un mouchoir qu'ils font flotter autour d'eux, en se dessinant avec assez d'art et de grâce ; car cette danse, souvent si licencieuse dans ses mouvemens, si indécente dans ses pauses, est gracieuse à d'autres égards. Rien ne peut l'être plus que leur manière de tourner et d'étendre parfois les bras ; elle rappelle les attitudes des bacchantes représentées sur quelques vases

grecs : mais les femmes prennent rarement ces postures ; elles conservent presque toujours une position droite et roide, tiennent leurs pieds serrés et frappent la mesure avec leurs hauts talons.

Quand les Russes dansent la *barin*[illegible] elle est accompagnée de la *balalaika :* autrefois ils admiraient beaucoup ce simple et agréable instrument; mais aujourd'hui le goût des manières de France et d'Angleterre le leur fait négliger. Plusieurs d'entre eux y sont encore habiles ; mais comme ils auraient peur de s'avilir aux yeux des étrangers, ils prennent rarement sur eux de montrer leur talent, semblables en cela aux belles du pays de Galles, qui daignent à peine parler anglais, affectant d'ignorer leur langue naturelle.

Dans d'autres pièces ouvertes à cette assemblée, nous vîmes des chanteurs en troupe de dix ou douze : chacun prend une partie séparée ; ils chantent tous à volonté, et conservent l'harmonie la plus parfaite, sans se douter du mérite de leur exécution. Les danseuses et les femmes qui assistaient à ce bal, étaient, pour la plupart, des prostituées; mais nous y rencontrâmes aussi mêlées avec elles, des femmes et des filles de petits marchands dans tout l'étalage de leur

costume national, et paraissant peu choquées d'une pareille compagnie.

Le bal des nobles demande une description bien différente : il a lieu tous les mardis ; et peut-être serait-il vrai de dire que l'Europe n'en a aucun à lui comparer. Je ne fus jamais plus vivement frappé d'une réunion de personnes assemblées pour la danse. Les lois de la société repoussent toute personne née plébéienne, et cette exclusion s'étend même aux étrangers ; cependant nous obtînmes la faveur d'être admis. Le prince *Viazemskoi*, qui avait épousé une Anglaise, eut la bonté de nous procurer des billets, quoiqu'on regardât alors comme dangereux de se montrer hospitalier envers les Anglais (1). Si son Altesse vit encore, je la prie de pardonner ce témoignage rendu à sa généreuse complaisance. Je suis persuadé qu'une analogie parfaite de sentimens rendra superflue toute apologie pour le sacrifice que j'ai fait dans la cause de la vérité.

Le coup d'œil de l'entrée du salon ne

---

(1) Je remarque particulièrement cette circonstance, presque tous les voyageurs ayant célébré l'hospitalité russe, et en particulier celle des habitans de Moscow. L'hospitalité russe, disent les auteurs du *Voyage de deux Français*, paraît ici dans tout son jour.

peut se décrire : durant les six années que j'ai eu l'habitude de spectacles de même genre, dans toutes les parties du continent, je ne vis jamais rien qu'on pût lui comparer. La réunion se composait de deux mille personnes, les nobles seuls étant admis. Les toilettes étaient magnifiques, et, ce qu'il y a de plus remarquable, conçues dans le meilleur goût et parfaitement assorties. Les camées paraissent être les ornemens favoris des dames; elles en portaient à leurs bras, en ceinture, et sur leur sein : nouveau moyen de parer la beauté, imaginé à Paris et introduit en Angleterre. Mais les dames de France et d'Angleterre peuvent aller à Moscow pour voir embellir leurs modes. Les draperies sur-tout étaient disposées d'après le costume grec : les dames russes portaient leurs cheveux attachés par des bandeaux autour de leur tête. En général, elles suivent avec fureur les modes d'habillement de Londres et de Paris : cependant elles prennent ce qui leur sied le plus; et c'est une justice à rendre à leurs charmes, que d'avouer qu'aucun pays au monde ne peut se glorifier de beautés plus parfaites. Lorsque, indépendamment de leurs attraits personnels, on songe que la plus excessive extravagance leur procure tout ce qui peut contribuer à leur pa-

rure (1) ; qu'une fortune toute entière se dissipe dans les préparatifs d'une seule toilette ; qu'elles sont réunies dans l'une des plus belles salles du monde, éclairée et décorée avec un éclat et une magnificence inouïs, on suppose facilement que l'effet n'en a jamais été surpassé.

Dans une pareille assemblée, nous pouvions croire que deux voyageurs anglais n'exciteraient pas l'attention : cependant des raisons particulières nous firent penser qu'il n'en serait pas ainsi. Pour obéir à un décret de l'empereur *Paul*, nous avions fait une queue de nos cheveux courts, qui paraissaient coupés le plus ridiculement possible, pour montrer seulement le genre de coiffure que nous voulions prendre ; elle devait contraster sur-tout avec les longues chevelures des Russes. Malheureusement il en fut autrement, et la curiosité de voir deux Anglais devenant générale, nous nous trouvâmes entourés, à notre grande confusion, d'une foule de personnes, dont quelques-unes ju-

(1) On racontait fort généralement dans les plus hauts cercles de la ville, qu'une princesse de Moscow, ayant acheté une perruque, fit mettre son coiffeur au secret ; qu'elle l'y nourrissait toujours elle-même, ne lui permettant de sortir que pour sa toilette, afin que l'aventure de ses faux cheveux ne pût pas se découvrir.

gèrent à propos de nous demander qui coupait nos cheveux. De telles questions n'ajoutèrent pas beaucoup, on le suppose bien, à l'amusement de la soirée; mais, le jour suivant, notre surprise fut complète en recevant les bénédictions et les remercîmens d'un pauvre barbier en lambeaux, qui nous avait poudrés à l'auberge, et qui nous assura que nous avions fait sa fortune. Tous les jeunes nobles l'avaient envoyé chercher, pour qu'il coupât et ajustât leurs cheveux dans ce goût ridicule.

Je n'aurais pas parlé d'un incident aussi frivole, s'il n'avait ensuite pris une couleur très-sérieuse ; car les officiers de police sachant que les jeunes gens qui s'étaient fait tondre, avaient paru de cette manière dans les promenades publiques, furent sévèrement réprimandés, et les jeunes gens contraints de prendre de faux cheveux. Nous-mêmes, nous fûmes réduits à user de la plus grande réserve, pour ne pas nous exposer aussi à des reproches, et peut-être à un traitement plus rigoureux.

On dansa des quadrilles, des polonaises et des anglaises: la valse, autrefois danse favorite des dames russes, avait été défendue. Mais quelques noms qu'on leur donne, toutes ces danses sont languissantes et tristes; ce sont seulement

différentes espèces de promenades : ni les hommes, ni les femmes, ne montrent en dansant la moindre vivacité ; on ne semble regarder la danse que comme un prétexte pour ne pas rester plus long-temps assis. Tout le monde était paré au bal que nous venons de décrire : les hommes portaient des uniformes ou des habits très-richement brodés.

CHAPITRE V.

MOSCOW.

*Singulier talent d'imitation chez les Russes. — Fraude remarquable exécutée par un artiste de ce pays. — Libraires. — Etat de la littérature. — Bibliothèques des nobles. — Equipages. — Costume de la bourgeoisie. — Amusemens du peuple. — Chapelle de Tverschaia. — Miracles qui y sont arrivés. — Nature de l'imposture. — Artifice d'un marchand. — Assassinat d'un archevêque. — Motifs particuliers de l'adoration des images. — Ressemblance entre les Napolitains et les Russes. — Femmes des nobles. — Genre de vie de leurs maris. — Enfans d'*Orlof. — *Princesse* Menzicof. — *Vengeance exercée par l'empereur Paul aux funérailles de sa mère.*

DANS quelque contrée que ce soit, nous cherchons le génie original.... Il faut aller en Russie pour voir le talent d'imitation ; c'est le sommet de l'intelligence russe, et le principe de toutes ses opérations. Les habitans de cet em-

pire ne produisent rien d'eux-mêmes : mais ce n'est pas leur faute s'ils n'ont pas dans leur pays tout ce que les autres inventent. L'instinct particulier du peuple russe pour l'imitation surpasse tout ce que l'on connaît : l'esclave le plus grossier y exécute les pièces de mécanique les plus délicates et les plus compliquées, copie, avec sa main seule, ce qui aura exigé les travaux réunis des meilleurs ouvriers de France ou d'Angleterre. Sans aucune instruction, les Russes sont les meilleurs acteurs du monde. Un gentilhomme russe qui jamais n'avait vu un théâtre, ayant pris un rôle pour une représentation donnée dans l'une des provinces orientales les plus reculées, y eut tant de succès, que des personnes en état d'apprécier son talent, et qui le virent par hasard, le jugèrent supérieur à nos meilleurs acteurs de l'Europe. Je suis disposé à croire ce fait, ayant moi-même été témoin de pareils prodiges de leur génie d'imitation. S'ils recevaient des leçons, je ne doute pas qu'ils ne devinssent les meilleurs peintres de portraits du monde. J'ai vu une preuve frappante de ce que j'avance ; c'est le portrait de l'empereur en miniature, exécuté par un pauvre esclave qui l'avait vu seulement une fois dans un voyage que ce prince fit à Mos-

cow. Dans tout ce qui avait rapport à la ressemblance et aux détails de l'exécution, c'était l'ouvrage le plus étonnant que l'on eût peut-être jamais vu ; elle produisait l'effet de la personne elle-même vue au travers d'une lentille qui diminue les objets. Les colifichets fabriqués à Birmingham, les imitations d'orfévrerie et de métaux précieux exécutées dans cette ville manufacturière à si bas prix, sont surpassés à Moscow, parce que le travail y est également bon, et que les matières premières y sont à meilleur marché. Mais le mode de leur exécution est encore plus étonnant. A Birmingham, ces objets sont l'ouvrage de plusieurs personnes; à Moscow, d'une seule : cependant la différence entre le travail divisé et non divisé, n'en apporte aucune dans le prix de ces articles. J'ai vu à Moscow des imitations des chaînes d'or de Venise et de Malte, qui auraient trompé tout autre qu'un orfévre. Il n'en est pas de même cependant pour la coutellerie, dans laquelle une multiplication de travail est si nécessaire. Ils échouent aussi dans la quincaillerie; non qu'ils ne puissent imiter les ouvrages qu'ils importent, mais ils ne peuvent parvenir à les livrer au même prix. Quand un privilége, comme celui des serrures de Bramah, par exemple, a

fait monter un article d'industrie anglaise au-delà du prix qu'il aurait eu sans cela, les Russes ont imité ces sortes d'ouvrages avec la plus grande perfection, et ils vendent la copie à un prix très-inférieur à celui de l'original, quoique également bonne. Ce talent extraordinaire pour l'imitation s'est aussi manifesté dans les beaux-arts. Un noble russe emprunta à l'un de ses amis un tableau de *Diétrich* dans le style de *Polemburg:* la personne qui confiait le tableau avait apposé son cachet au revers de la toile, et y avait écrit des vers de sa composition. Au moyen de ces remarques, elle croyait bien garantir l'originalité de son tableau; mais on imita si parfaitement et la peinture et la couleur de la toile, et le sceau et les vers inscrits, que cette copie, mise dans le cadre de l'original, fut rendue à son propriétaire sans qu'il s'aperçût de la fraude: elle ne fut connue, dans la suite, que par l'aveu du peintre copiste. Des artistes étrangers du plus grand talent et du plus estimable caractère, résidant à Pétersbourg et à Moscow, attestent la vérité du fait (1). L'un d'eux, M. *Camporesi*, m'assura que, se pro-

---

(1) *Gherenghi* de Pétersbourg, et *Camporesi* de Moscow, architectes italiens employés par la couronne.

menant dans les faubourgs de Moscow, et visitant la misérable hutte d'un savetier, il vit au fond, dans un coin destiné à faire la cuisine, un paysan en lambeaux; c'était un peintre en émail copiant de très-belles peintures placées devant lui : on aurait pu, nous dit-il, trouver le lendemain le même homme buvant dans une cave ou hurlant sous le bâton de son maître de tâche. Avec la forme actuelle du gouvernement russe, il n'est pas probable que les arts y fleurissent jamais. Ou un Russe est esclave, ou il a reçu sa liberté. Dans le premier cas, il ne se met à l'ouvrage que stimulé par le bâton de son maître, et il est fustigé toutes les fois que cela plaît à son propriétaire. Ce malheureux est-il employé à des ouvrages de peinture ou de sculpture, on l'en détourne souvent pour lui faire raccommoder une chaise ou une table, enfoncer des clous dans un lambris, ou barbouiller les murailles de la maison; et sur le soir, arrive sans faute la bastonnade sur ses épaules : sans doute on ne forme pas ainsi des artistes. Dans le second cas, s'il a reçu sa liberté, plus de bâton pour lui, plus d'aiguillon au travail : il n'y serait porté désormais que par le désir d'acheter de l'eau-de-vie et de s'enivrer; ce qu'il fait toutes les fois qu'il peut s'en procurer les moyens, et cette ha-

bitude met bientôt un terme au développement de ses talens. Ce n'est pas là non plus le moyen de former des artistes.

Les boutiques des libraires, à Moscow, sont beaucoup mieux assorties qu'à Pétersbourg; mais elles sont rarement de plain pied. L'agrément d'entrer dans une boutique de la rue, sans avoir à monter une suite de degrés, est presque particulier à l'Angleterre, quoique l'on doive pourtant admettre des exceptions, comme au Palais-Royal à Paris, et quelquefois à Vienne. Dans quelques boutiques, un catalogue d'auteurs russes remplit un in-8°. de deux cents pages. Les livres français, italiens, allemands et anglais seraient aussi nombreux ici qu'ailleurs, sans les ravages des censeurs russes qui prohibent la vente des livres, souvent parce qu'ils ne peuvent pas entendre ce qu'ils contiennent. Quelquefois un seul volume, quelquefois une seule page d'un livre est prohibée, et l'on permet de vendre le reste de l'ouvrage ainsi mutilé. A peine y a-t-il un seul livre moderne qui ne soit sujet à leurs ciseaux. Le nombre des livres prohibés est tel, qu'il a ruiné le commerce. On répand souvent des publications de contrebande : mais le péril est grand; et tous les libraires bien connus en laissent le débit à des personnes plus témé-

raires, ou qui, exerçant d'autres états, sont moins exposées au soupçon.

Cependant certaines circonstances résultant de l'état des affaires publiques dans les deux villes, donnent quelque supériorité aux libraires de Moscow. Dans cette ancienne capitale ou dans ses environs, demeure une grande partie de la noblesse russe. Un étranger pourrait y vivre plusieurs années sans même entendre prononcer les noms de quelques-uns d'entre eux; au lieu qu'à Pétersbourg, quelques nobles à la vérité ne paraissent pas à la cour, mais tous cependant sont connus. Plusieurs nobles de Moscow, qui autrefois vécurent sous les yeux du souverain, ont reçu l'ordre de se rendre dans cette ville, ou bien ils ont passé leur jeunesse dans les pays étrangers, et ont fixé leur séjour dans les environs de l'ancienne métropole de l'empire. Quelques-uns y possèdent des bibliothèques magnifiques; et comme elles sont formées moins pour le plaisir de lire des livres que pour celui de les rassembler, les libraires reçoivent assez souvent des commissions très-considérables (1).

(1) Ces ordres se donnent qnelquefois dans le style si connu de ce favori de la dernière impératrice, qui envoya chercher un libraire, et lui dit : Composez-moi

Quand un noble russe se met à lire, ce qui arrive très-rarement, quelque friperie française licencieuse, ou un roman anglais traduit en français, fixeront toujours son choix. Entre ces derniers, l'*Italien* de M[e]. *Radcliffe* a mieux réussi qu'un autre; ce roman peignant des coutumes qui ne sont pas absolument locales, il était en effet plus aisé de le faire passer dans toute autre langue d'Europe; mais qu'un littérateur russe entreprenne de traduire *Tom-Jones*, le *Ministre de Wakefield*, ou quelques autres de ces peintures originales et inimitables des mœurs anglaises, l'effet en est ridicule au-delà de toute expression : *Squire Western* est travesti en philosophe français, et la *Primrose* de *Goldsmisth* en Fleur-de-lis.

D'ailleurs, ni à Pétersbourg, ni à Moscow, l'on ne pourrait se procurer des ouvrages d'une réputation littéraire réelle; on ne parviendrait jamais à trouver les ouvrages anciens que leur mérite a rendus si rares. Des volumes frivoles très-coûteux et magnifiquement reliés, composent la partie précieuse d'une bibliothèque dans le goût russe. De brillantes éditions fran-

---

une bibliothèque, les *petits livres* en haut, et les *grands* en bas.

çaises de *Fontenelle*, de *Marmontel*, de sonnets italiens, avec des in-folio anglais de papillons, de coquillages et de fleurs; des éditions de *Baskerville*, de *Bensley* et de *Balmer* avec des papiers fins et cylindrés, enfin les colifichets plutôt que les instrumens de la science, attirent toute l'attention des amateurs russes. Une magnifique bibliothèque de ce pays, pour laquelle on aura dépensé des sommes énormes, ne contiendra que très-peu de chose d'une littérature utile. En vain, au milieu de ces superbes collections répandant l'odeur des cuirs du pays, cherchez-vous des auteurs classiques, des historiens, des législateurs et des poëtes : un exemplaire de l'Encyclopédie, placé plus pour l'ostentation que pour l'usage, pourra seul quelquefois attirer vos regards, comme l'unique ouvrage estimable placé sur ces tablettes brillantes de dorures.

Moscow, après Londres et Constantinople, est, sans contredit, la ville la plus remarquable de l'Europe. Un étranger qui la traverse rapidement, peut la prendre pour la plus sale, la plus insipide et la moins intéressante du monde; tandis qu'après quelque séjour un autre lui trouvera tout ce qui annonce la métropole commerçante et riche d'un vaste et puissant em-

pire. Si on peut juger de la grandeur et de la richesse des habitans par la multitude des équipages et le nombre des chevaux, Moscow surpasse en splendeur toutes les villes du globe. A peine y verra-t-on un individu au-dessus de la classe plébéienne qui n'ait quatre chevaux à sa voiture (1). Le reste de l'équipage contraste, il est vrai, d'une manière très-burlesque avec cette magnificence. Deux hommes en guenilles sont en postillons devant un cocher habillé de peaux de mouton pareilles à celles que les sauvages portent dans les bois; derrière la voiture montent deux laquais plus brillans, mais mis d'une manière non moins plaisante que leurs conducteurs. Les traits des harnois sont si longs, qu'il faut beaucoup d'adresse pour empêcher

(1) Le nombre de chevaux qu'on peut avoir à sa voiture est déterminé par le grade militaire qu'on a obtenu. Les hauts grades, jusqu'à celui de brigadier inclusivement, donnent le privilége d'aller à *six* chevaux; le colonel, jusqu'au major inclusivement, vont à *quatre*, et le capitaine à *deux*: et tout le monde sait qu'en Russie les grades militaires se donnent à des individus qui n'ont jamais porté les armes, à des magistrats, et même à des femmes. Est-ce pour cela que des ignorans ont si fort exagéré la puissance militaire des Russes? (*Note du Traducteur.*)

que les chevaux ne s'embarrassent, toutes les fois qu'ils tournent le coin d'une rue ou qu'ils s'arrêtent. Malgré tout cela, nul étranger, quelque absurde qu'il trouve cet usage, ne se hasardera à se présenter chez quelques nobles, s'il veut attirer leur attention, sans avoir quatre chevaux à sa voiture, un cocher et un postillon en haillons, et tout un équipage enfin qui lui attirera d'autant plus de considération, qu'il lui paraîtra plus risible.

A l'époque de leurs fêtes, on voit les femmes des négocians se promener en *droskis*, et étaler sur elles des richesses qui suffiraient pour acheter une pairie : leurs bonnets sont ornés de cordons de perles ; elles ont des schalls turcs et persans, et des boucles d'oreilles de diamant. Leur costume toujours national, quelque riche qu'il soit, a une grâce singulière avec ou sans schall ; les femmes se couvrent la tête de ces étoffes, qui ensuite tombent souvent en plis légers sur les épaules, descendant jusqu'aux pieds. Le célèbre *Pallas* m'a donné un dessin représentant la femme d'un négociant russe avec la vieille duègne ou nourrice que l'on trouve dans la plupart des familles ; il a été exécuté par son artiste *Giesler* : un motif auquel je n'ai pas résisté, m'a engagé à le faire graver.

Dans cette bonne humeur qui le caractérise toujours, le professeur voyant que les femmes refusaient obstinément de laisser prendre leurs traits, engagea madame *Pallas* à prendre les habits d'une jeune femme, se revêtit lui-même du costume d'une duègne, et fit ainsi dessiner une espèce de scène comique dans laquelle les personnages offrent, en caricature, les traits du savant voyageur et ceux de sa femme.

Les amusemens du peuple sont les jeux qui divertissent les enfans ; c'est-à-dire les enfans anglais ; car j'ai vu, à Paris et à Naples, de très-graves personnages montés sur des chevaux de bois, pêle-mêle avec le peuple de ces villes. Certainement dans aucun lieu de notre île, l'on ne verra des hommes de quarante ou cinquante ans monter sur des chevaux de bois ou dans l'escarpolette. Trois Russes se pressent à-la-fois, et quand on leur fait parcourir le grand cercle, ils poussent des cris de joie comme ceux des enfans entre les bras de leurs nourrices. Je me rappelle avoir vu le roi des Deux-Siciles (1) se livrer, avec ses principaux favoris, à ce divertissement.

En entrant par la porte de la Résurrection,

---

(1) Ferdinand IV.

qui forme l'extrémité orientale de la Tverschaia, l'une des principales rues de Moscow, l'on découvre une petite chapelle ou chambre ouverte sur la rue, devant laquelle, à toutes les heures du jour, l'on voit une foule de gens faisant des signes de croix et des prosternations. J'eus la curiosité de m'introduire dans cette troupe de dévots et de visiter le sanctuaire; j'y trouvai un vieillard à longue barbe, occupé à vendre des cierges aux nombreux pèlerins, qui les allumaient immédiatement après, et les plaçaient devant un tableau de la Vierge. Quoique la petite chapelle fût pleine d'un grand nombre d'images de saints et de martyrs, on remarquait sur-tout deux figures de Madone, plus grandes que les autres, et placées vis-à-vis la rue. L'une d'entre elles, disait-on, avait été apportée dans ce lieu par un ange, et c'est ce qui attirait ce concours de dévots, quoiqu'il y ait dans plusieurs autres parties de Moscow, d'autres images qui passent pour avoir aussi été miraculeusement transportées. Cette image avait un cadre d'argent, orné tout autour de pierres précieuses, vraies ou fausses, de diverses grandeurs : elle a une grande célébrité par le nombre infini de miracles qu'elle a opérés en guérissant les malades, rendant la vue aux

aveugles et répandant sur ses adorateurs des bienfaits de tous les genres. Supposons que quatre personnes se présentent devant cette image dans l'espace d'une minute (et quelquefois, durant le même intervalle, on peut en compter plus de cinquante), non moins de deux mille huit cent quatre-vingts personnes l'auront visitée dans l'espace de douze heures ; or on pourrait regarder comme un prodige que, dans le nombre, une ou deux personnes n'aient pas éprouvé par hasard quelque soulagement des maladies du corps, par un mouvement de joie, d'espérance, ou par quelque autre circonstance agréable et accidentelle ; et toutes les fois que cela arrive, à l'admettre seulement une fois en dix jours (ce qui ne serait qu'un seul exemple sur quatre-vingt-six mille quatre cents personnes, et en ne parlant pas des pèlerins de nuit), le bruit du prodige circule au loin, il s'augmente : l'histoire l'exagère, et le nombre des pèlerins se multiplie. Dans de telles circonstances, un imbécile peut donner lieu au plus vaste échafaudage de crédulité et d'ignorance dont jamais la Russie même ait été témoin. L'image d'un saint trouvée par hasard dans la rue, des ossemens humains déterrés dans une forêt, quelque représentation gros-

sière et accidentelle de croix en paille que l'on aura rencontrée au point de jonction de plusieurs routes, un *lusus naturæ*, l'empreinte d'un pied de cheval, des veines dans un morceau de cristal ou de roche, enfin tout ce qui représente ou est supposé représenter quelque objet dans la liste prodigieuse des superstitions populaires, peut donner lieu à un concours de dévots, à la fondation d'une église, et à l'établissement d'un marché pour la vente de cierges, de peintures, d'ouvrages d'orfévrerie, qui deviendra bientôt aussi fameux et aussi fréquenté que l'ancien temple d'Éphèse.

Ce qui est si probable arrive souvent. Un négociant de Moscow, plus célèbre par ses spéculations que par sa piété, fit déterrer un cercueil, il y a quelques années, dans l'intérieur de l'empire, à l'est de la ville : il renfermait le corps supposé d'un saint. La foule que cet événement attira de toutes parts, devint immense en peu de temps : les aveugles recouvraient la vue; les boiteux laissaient suspendues leurs béquilles comme les trophées de leur guérison miraculeuse; et bientôt la réputation du saint nouvellement découvert fit déserter toutes les autres églises. On disait cependant que cette nouvelle puissance était très-jalouse,

que tout ce tumulte ne pourrait que lui déplaire, et qu'il convenait de lui ériger un temple particulier ; l'église était déjà bâtie, quand le bruit de toute cette affaire parvint à l'impératrice *Catherine*, qui la fit fermer. Mais l'empereur *Paul*, fidèle à sa résolution d'abolir tout ce que sa mère avait établi, ordonna de rouvrir le temple, quoiqu'il fût bien connu que le marchand avait souvent avoué, en plaisantant, la fourberie qu'il avait commise. Ainsi durant la peste qui régna à Moscow, il y a environ trente ans, une autre image fut placée dans une rue de la ville, et on vit tout le peuple s'y porter à la première nouvelle qui s'en répandit. L'archevêque *Ambroise*, s'apercevant que le danger de la contagion s'augmentait par le concours que l'image attirait, la fit enlever et déposer dans une église : mais les portes en furent bientôt forcées par la populace ; et le vénérable prélat, ayant été arraché du couvent de Donskoi, fut massacré de la manière la plus barbare. L'impératrice *Catherine*, dans sa correspondance avec *Voltaire*, donne une relation de cet événement, et le lui recommande comme supplément à l'article *Fanatisme*, dans l'Encyclopédie française (1).

(1) *Lettres de l'impératrice de Russie*, etc. Lettre XCIV.

Tout ce que l'on a dit ou écrit sur la religion catholique dans de certains pays, donne à peine une faible idée des superstitions de l'Eglise grecque : on peut les regarder comme les plus grandes insultes faites à la raison de l'homme, comme le plus grossier scandale donné à la vraie piété, qui aient encore souillé les annales du genre humain. Le sauvage ignorant et farouche de l'Amérique méridionale, qui se prosterne devant le soleil, et qui offre l'hommage de son adoration à ce qu'il prend pour la source de la lumière et de la vie, montre une dévotion plus raisonnable que le russe passant toute la journée à faire des signes de croix devant son *bogh*, et brûlant des cierges devant l'image de *saint Alexandre Nevski.* Mais dans ce culte rendu à la Vierge et aux Saints, nous voyons l'empreinte fortement prononcée du caractère national. L'hommage que ce peuple offre à une cour parasite et à une image, dérive du même principe. Un Dieu par sa nature, un despote russe par sa politique, sont trop éloignés des regards du vulgaire pour recevoir quelque culte immédiat; toutes les demandes, au lieu de s'adresser au trône spirituel ou à celui des czars, parviennent à l'un et à l'autre par des intermédiaires qui tombent sous la perception des sens. Ainsi

nous regardons le *favoritisme* comme la clef de voûte du gouvernement des Russes, et l'adoration des saints comme le pilier de leur foi. Cependant le dévouement à des favoris avilit le souverain, et le culte rendu à ses ouvrages fait oublier le Créateur.

Comme nous vivions en quelque intimité avec plusieurs nobles russes, leurs mœurs et leurs opinions n'ont pu échapper à nos remarques. De tous les Européens, les nobles des Deux-Siciles sont ceux avec lesquels ils ont le plus de ressemblance. Les Napolitains et les grands de Palerme semblent exactement les mêmes que ceux de Moscow; et les paysans des deux contrées ont même entre eux quelque sorte de rapport. Cette similitude peut dériver d'une ressemblance de gouvernement vicieux et despotique, ignorant et superstitieux (1). Le même goût règne dans leurs danses nationales et dans leur manière de se vêtir. La *barina* diffère très-peu de la *tarantala;* et les femmes de l'heureuse Campanie ont à peu près l'habillement des paysannes habitant les provinces voisines

(1) Comme l'auteur nous a prévenus que la relation de son voyage n'était que le relevé de ses notes, il est clair qu'il n'a entendu parler ici que du gouvernement de *Ferdinand IV*.

de Moscow, avec les mêmes souliers, la même espèce de coiffure, les mêmes vêtemens brodés, le même assemblage de parure. Cela ne pourrait-il donc pas s'expliquer? Le costume de la Grande-Grèce vient de l'Archipel, et l'art des ajustemens s'est introduit de Constantinople en Russie. J'ai déjà remarqué que les Russes et les Napolitains se divertissaient des mêmes jeux. Dans la classe des nobles, les femmes paraissent de beaucoup supérieures aux hommes: elles sont douces, sensibles, souvent fort instruites, belles, accomplies; tandis que les hommes n'ont aucune de ces qualités qui pourraient les faire estimer et chérir de leurs compagnes. Il ne faut donc pas s'étonner que les femmes de qualité de Moscow passent pour tenir très-peu aux sévères engagemens du mariage, sur-tout quand elles avaient sous les yeux l'exemple de la vie intérieure de leur souveraine. Il est assurément difficile de concevoir comment les femmes de la plupart des nobles de Moscow pourraient avoir quelque affection pour leurs époux. Mariées sans inclination, par la politique et l'égoïsme de leurs parens, souvent à des hommes qu'elles n'ont jamais vus avant le jour de leurs noces; assujetties à des tyrans qui n'offrent ni bon exemple à leurs

enfans, ni aucun agrément de société à elles-mêmes, qui sont surannés avant trente ans, malades, malpropres et couverts de dettes, ces dames peuvent bien préférer l'état du mariage à la clôture d'un couvent, mais elles ne le regardent pas moins comme un état d'esclavage dont elles sont délivrées sans regret par la mort de leurs époux. Toute personne familiarisée avec l'histoire de *Catherine*, avec la manière dont cette princesse brisa les liens du mariage, y trouvera un exemple de l'existence sociale des femmes dans tout l'empire. Les femmes des nobles, il est vrai, ne font pas périr leurs époux; mais les liens du mariage ne sont nullement respectés. J'observerai toutefois, en traçant ce tableau, que je n'ai en vue que l'aspect général de la société; je ne veux ni offenser le lecteur, ni m'exposer à blesser les individus, en citant des anecdotes particulières à l'appui de ces considérations générales. Il n'est pas nécessaire non plus de recueillir les exceptions que peut admettre ce tableau; mais, quel que soit le degré de confiance qu'il obtienne en Angleterre, je suis sûr qu'il ne sera pas contredit en Russie.

Un noble russe vendrait tout ce qu'il possède, depuis sa femme jusqu'à son bichon, les meu-

bles de son hôtel comme les habits de sa personne. Il met tout en usage pour se procurer de l'argent et pour le dépenser. Un jour, je fus surpris d'apercevoir, chez un marchand d'objets de minéralogie, des caisses de glaces remplies d'habits de cour, et d'entendre dire que c'étaient des effets que les nobles envoyaient exposer en vente, toutes les fois qu'ils avaient besoin d'argent. Leur méthode est de ne jamais payer ce qu'ils peuvent avoir à crédit, et de vendre ce qu'ils se sont ainsi procuré, dès qu'ils ont les objets à leur disposition. En Angleterre, nous appellerions cela filouterie; à Moscow cela s'appelle magnificence russe.

Les enfans des meurtriers de *Pierre III* demeuraient encore à Moscow lorsque nous nous y trouvions; l'un d'eux avait épousé la fille du gouverneur. La princesse *Menzikof*, petite-fille du favori de *Pierre-le-Grand*, habitait aussi cette ville : nous la voyions souvent, et elle nous intéressa trop par sa gaîté pour rapporter ici le genre de conversation qu'elle se permettait. Ce qui est proverbe en Russie, pourrait bien passer pour une allusion en Angleterre.

A la mort de la dernière impératrice, *Paul I.er*, son fils et son successeur, fit exhumer le corps

de son père, et ordonna de le transporter dans le cercueil de sa mère, au palais à Pétersbourg. On dit ici qu'une seule personne, un archevêque, connaissait l'endroit où *Pierre III* avait été mis, ses restes ayant été déposés, sans inscription et sans monument, dans l'église du monastère de Saint-Alexandre-Nevski. *Orlof*, son meurtrier, était alors à Moscow : un ordre de l'empereur le fit venir à Pétersbourg; et lorsque les corps furent transportés de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul à la citadelle (1), cet homme plein d'orgueil fut contraint d'aller en procession du palais à la citadelle, en suivant les restes du monarque qu'il avait fait périr si long-temps auparavant. Tout le peuple de Pétersbourg vit cette scène intéressante, et je tiens le fait de l'un des témoins oculaires. Des chevaux traînaient les chars funéraires sur lesquels les corps étaient placés. Immédiatement après le cercueil de *Pierre III*, et près de lui, marchait, à pas lents et chancelans, *Orlof*, les yeux attachés à la terre, les mains jointes et la figure pâle comme la mort : à côté d'*Orlof* était l'empereur, faisant, par ce sublime et mystérieux sacrifice aux mânes de son père, une ac-

(1) Lieu où l'on garde les prisonniers d'État.

tion digne d'un très-grand caractère. La cérémonie achevée, *Orlof* reçut l'ordre de quitter l'empire; et dernièrement il voyageait en Allemagne et dans le midi de l'Europe (1).

---

(1) *Orlof* n'était pas le seul des meurtriers de *Pierre III*, présent à cette grande et exemplaire cérémonie : *Passik* y fut aussi appelé : on le relégua ensuite du côté d'Archangel. *Voyez*, quant à l'impression de cette scène imposante, la note de la page 10. (*Note du Traducteur*).

CHAPITRE VI.

MOSCOW.

Etat des exilés en Sibérie. — Généreuse conduite d'un particulier. — Prince russe devenu prêteur sur gages. — Marchands de tableaux. — Profession de médecin. — Mœurs du peuple. — Opinion répandue à l'égard des Anglais. — Condition relative des serfs et de leurs seigneurs. — Noble conduite des paysans du comte Golovkin. — *Domestiques de la noblesse. — Vol commis par une troupe de nobles. — Couvent de la Nouvelle - Jérusalem. — Prohibitions. — — Censeurs publics. — Couvent de la Trinité. — Eglise de Saint - Basile.* — Ivan Basilovich. — *Lettres de* Tuberville.

On regarde communément l'envoi en Sibérie comme une punition très-sévère, et on a des notions très-fausses, en général, sur l'état des exilés dans ce pays. Pour un noble russe, ce bannissement est une peine fort légère; l'effet de ce voyage est souvent une amélioration des qualités de l'esprit et du cœur. Les Russes n'ont

aucun attachement particulier pour le lieu de leur naissance : ils n'éprouvent pas cette maladie du pays qui s'empare du cœur d'un Anglais banni ; ils ne connaissent ni l'affection de famille, ni la chaîne d'une amitié solide. Tobolski, par le nombre et par le rang des exilés, est devenue une ville grande et peuplée, remplie de marchands et de sociétés, avec des théâtres et d'élégantes réunions de plaisirs ; ses habitans, à plus de deux mille versts de Moscow, ont des libraires, des mascarades, des hôtels français, des vins français, de la bière et du *porter* d'Angleterre. Ceux qui y ont résidé comme officiers par devoir, comme voyageurs, ou comme exilés, donnent l'idée la plus favorable de sa gaîté et de sa population. Un officier d'un rang supérieur, au service de Russie, m'assura qu'il aimerait mieux n'avoir que la moitié de sa solde et vivre à Tobolski, que de la recevoir toute entière pour habiter Pétersbourg. Plusieurs, après avoir reçu l'ordre de se rendre chez eux, ont souhaité d'y retourner, et en ont cherché les moyens. Il ne faut pas s'en étonner : Tobolski convient parfaitement aux inclinations russes ; suivant *Gmelin*, c'est le temple même de Bacchus et de la paresse. Les provisions y étaient à si bas prix, durant le séjour qu'y fit ce

voyageur au milieu du dernier siècle, qu'une personne pouvait y vivre pour dix roubles par an, moins de deux livres de notre monnaie. Sa description du carnaval et des fêtes de Pâques (1) annonce qu'il n'y avait pas grande différence alors entre l'état de la société à Tobolski et à Moscow; et il y en a bien moins à présent.

Durant mon séjour dans cette dernière ville, il se passa un événement qui donna lieu à un trait de générosité trop remarquable dans un Russe pour que je le laisse ignorer. Le mercredi 7 mai, le sous-gouverneur reçut l'arrêt de son exil en Sibérie; aucun motif du mécontentement de l'empereur n'était spécifié, aucune offense alléguée : la ville entière gémissait de le

---

(1) « Les gens les plus considérables se rendaient visite et se donnaient des divertissemens. Quant au peuple, il était comme fou : ce n'était jour et nuit que promenades, cris, tumultes, batteries. Il était difficile d'aller dans les rues, tant il y avait d'hommes, de femmes, de bêtes et de traîneaux.... On passe gaîment les fêtes de Pâques à recevoir et faire des visites. Le peuple s'amuse à sa manière : ce dont il s'occupe le plus, c'est le commerce des filles publiques qui ne sont pas rares à Tobolski. Je n'avais vu nulle part tant de gens sans nez que j'en vis ici..... » *Voyage en Sibérie*, traduit par *Keralio*, tom. I, pag. 53 et 57.

perdre; il était très-aimé, et quelque dangereux que pussent être des témoignages d'affection, cependant la foule était rassemblée devant sa maison, et on le regardait comme un homme sacrifié au caprice du souverain. Au milieu de la multitude se présenta un humble bourgeois qui demanda audience; elle lui fut accordée: « Vous allez nous quitter, dit-il au sous-gou-
» verneur, sans avoir le temps de mettre ordre
» à vos affaires. Manquez-vous d'argent? je de-
» viens votre banquier. — J'aurai en effet be-
» soin de quelque argent, répond le sous-gou-
» verneur, mais beaucoup au-delà de ce que
» vous pourriez me fournir. — De combien?
» — De vingt-cinq mille roubles. » L'honnête personne se retira, mais revint bientôt avec des billets montant à la somme déterminée, les mit sur la table, les compta soigneusement, puis fit un salut et se retira.

Des liaisons avec l'architecte *Camporesi* me procurèrent l'entrée de la maison du prince *Trubetzkoi*, marchand de minéraux, de peintures, de bas, de bonnets, de coutelleries, d'antiquités, enfin de tous les approvisionnemens des boutiques et des muséum. S'étant ruiné, il gagne sa vie à vendre tout ce qu'il trouve sur son chemin. Sa maison, comme la boutique

d'un prêteur sur gages, offrait un vaste magasin occupant plusieurs pièces. C'était un spectacle tout nouveau que de voir un prince qui tenait cet établissement et qui pratiquait tous les artifices des derniers brocanteurs. On pouvait tout acheter de son altesse, depuis un soufflet jusqu'à un tableau de *Claude Lorrain*. Dans la même pièce étaient étalés des mouchoirs de poche, des bas, des fleurs artificielles, des éventails, de l'eau de Cologne, du savon, de la pommade, des tableaux, des livres, des fusils, des pistolets, des minéraux, de la joaillerie, des harnois, des selles, des brides, des pipes, des vêtemens de seconde main, des sabres, des oiseaux empaillés, des bronzes, des boucles, des boutons, des tabatières, des perruques, des montres, des boîtes et des souliers. « Ma maison, nous dit-il en entrant, est » à votre service et à celui de tout autre qui » voudra l'acheter. Je vous la vendrais pour un » seul rouble, pourvu que vous veuilliez aussi » me donner un rouble de chacun des articles » de son mobilier. » Tandis que nous marchandions avec le prince, il reçut un billet et le lut tout haut : c'était le prince L.... qui lui empruntait de l'argent. « Voici un homme, dit alors » son altesse, qui a un salon d'un million de

» roubles, et qui m'en envoie chercher qua-
» rante-cinq pour payer ses dépenses dans le
» pays ; vous voyez comme nous allons, en
» Russie! »

Le nombre des tableaux existant à Moscow est réellement prodigieux; quatre ou cinq des principaux marchands ont dans cette ville de nombreuses collections; les palais des nobles en sont remplis, et il n'est aucun d'eux qui ne vendît avec plaisir tous ceux qu'il possède. On dirait que toute l'Europe s'est dépouillée pour former ces collections. Au premier aspect, une pièce ornée de ces peintures offre un coup d'œil pompeux et très-imposant; mais, à un examen plus attentif, le charme disparaît: on les reconnaît pour des copies dont la plupart sont venues de Vienne; comme je l'ai déjà fait observer, les Russes eux-mêmes sont doués d'une adresse si particulière pour les arts d'imitation, que l'on a vu un gentilhomme, avec des connaissances et même de l'habileté dans la peinture, acheter d'un marchand des copies faites peu de jours auparavant par un esclave de celui-ci, malheureux, qui passait du chevalet à son métier le plus habituel et le plus journalier, consistant à décrotter des souliers, et qui, avec le salaire de son talent, allait en-

suite s'enivrer. Comme les nobles ont rarement quelque argent à leur disposition, leurs achats, dans les beaux-arts ainsi que dans toutes les autres choses, se font par échange. Rien ne leur plaît autant que ces sortes de trocs. Ils achètent un tableau pour une voiture ou un habit complet, justement comme ils payent leur médecin avec une tabatière. Dans tout, ils montrent la même puérilité : comme les enfans, ils se dégoûtent de leurs joujoux dès qu'ils les ont acquis. Dans leurs goûts pour les tableaux, ils n'aiment que les couleurs tranchantes et vives, des compositions léchées et des bordures brillantes, *quelque chose d'éclatant* enfin, pour me servir d'une expression constamment dans leur bouche. Les ouvrages de *Vander Werf*, de *Wateau*, *Jordaens*, *Berghem* et de *Gérard Dow*, se vendent au plus haut prix : mais leur offre-t-on des productions des maîtres bolonais, ils les dédaignent. Aucune composition du genre sombre, quelque sublime qu'elle soit, n'a de mérite à leurs yeux. Les chefs-d'œuvre des *Carrache*, de *Zampieri* ou même de *Michel-Ange*, ne rencontreraient pas d'admirateurs. Une belle tête du *Corrège*, appartenant peu d'années auparavant à un artiste de Londres, par suite de ces accidens auxquels les

beaux tableaux sont exposés, tomba entre les mains d'un prêtre russe : il le garda quelque temps, parce qu'il avait appris que c'était un morceau précieux; mais il le donna enfin à un peintre en miniature, italien, pour quelques méchantes copies : « Il y avait beaucoup trop » d'ombre, disait-il, les traits en étaient trop » pâles ; il avait l'air d'une tête tranchée. »

L'usage dont j'ai parlé précédemment, de payer les médecins avec des colifichets, pourrait paraître un tort fait à la faculté ; mais il n'en est pas ainsi. Le docteur *Rogerson*, à Pétersbourg, recevait régulièrement sa tabatière; et aussi régulièrement, il la donnait à vendre à un joaillier. Le joaillier la vendait encore au premier noble qui désirait un honoraire pour son médecin, à qui elle retournait de nouveau; en sorte que cet échange s'établit si bien entre le médecin et le joaillier, que l'un et l'autre vinrent à regarder la tabatière comme une espèce de billet de banque, et qu'il ne fut plus nécessaire d'entrer en explication pour la vente de ce bijou.

Après avoir cité le nom d'un médecin respectable, il convient de dire quelque chose de l'état de l'art de guérir dans ce pays. Les fonctions d'accoucheur sont, je crois, toujours exer-

cés par des femmes. Peu de jours avant notre départ de Pétersbourg, l'empereur avait ordonné que toutes les sages-femmes subissent un examen devant un bureau de médecins. Le réglement touchant les pharmaciens, quoique généralement très-judicieux, n'offre pas toujours la même sagesse; c'est un reproche à faire au pays. Si un étranger arrive, et qu'il ait immédiatement besoin d'émétique (1) ou de quelque autre drogue commune, il ne pourra se la procurer sans l'ordre écrit d'un médecin. S'il en a besoin pendant la nuit, il pourra mourir avant le jour; car le médecin, quoique demandé, ne viendra certainement pas. A Pétersbourg, les visites d'un médecin distingué sont payées vingt-cinq roubles; à Moscow, seulement un ou deux. On trouve des personnes se qualifiant *médecins anglais* dans la plupart des villes du continent: ils ont quelquefois travaillé dans les boutiques de pharmacie de Londres ou d'Édimbourg; mais ce sont généralement des apothicaires écossais, hommes instruits dans

(1) Remède contre ces fièvres dangereuses qui sont produites par le passage de marais insalubres à des pays très-chauds; ce remède est presque infaillible, lorsqu'on l'administre dans les vingt-quatre heures.

leur profession et d'un mérite reconnu. Dans quelques lieux, on en rencontre qui sont vraiment originaires d'Angleterre ; mais toutes les fois que cela arrive, le voyageur fera bien de les éviter, tout célèbres qu'ils soient, s'il tient à son existence, et cela sans exception. De pareils hommes n'iraient assurément pas s'établir chez l'étranger, s'ils n'y étaient réduits par leur mauvaise conduite dans leur patrie (1). On trouve, après quelque examen, que ces Anglais qui, sur le continent, se donnent le titre de médecins, n'ont jamais exercé cette profession dans la Grande-Bretagne, mais qu'ils ont été employés comme domestiques dans les laboratoires des pharmaciens, des chimistes, des droguistes, ou qu'ils ont gagné leur vie comme

(1) Quoique M. *Ed. D. Clarke* veuille nous donner une idée si belle de l'état de la médecine en Angleterre, on sait que les charlatans anglais n'ont pas besoin de courir le monde pour faire fortune.... On ne voit nulle part plus qu'à Londres, d'effronterie dans les empiriques, et de crédulité dans leurs victimes. C'est là qu'on invente tant de *spécifiques universels*, le *mouvement musculaire*, les *bains miraculeux*, le *lit céleste*, les *colliers anodins*, la *panacée d'oxigène*, etc., etc.

(*Note du Traducteur.*)

chirurgiens vétérinaires, maréchaux ou barbiers vagabonds (1).

Les nobles russes aiment passionnément les voyages ; et sous le gouvernement de *Paul* I.er, ce goût s'accrut avec la difficulté de le satisfaire. Ils ont des idées extravagantes sur la richesse et la prospérité des Anglais ; et ce n'est pas sans de bonnes raisons, puisque tout ce qu'ils possèdent d'utile ou d'estimable leur vient de la Grande-Bretagne. Livres, cartes, peintures, meubles, vêtemens, quincailleries de tous les genres, chevaux, équipages, chapeaux, ouvrages de cuir, drogues de médecine, presque tous les articles d'agrément, de nécessité, doivent se tirer d'Angleterre : le total des importations des autres pays est peu considérable (2).

---

(1) Les Anglais qui se trouvaient à Naples en 1794, pourront se rappeler la nécessité de l'avertissement que l'on donne ici.

(2) Nous ne pouvons nous dispenser de faire ici des observations qu'on trouvera quelquefois occasion d'appliquer ailleurs.

Sans doute on n'a que trop souvent remarqué, dans la nation russe, une inclination décidée pour les productions anglaises, comme une préférence marquée pour le commerce anglais. A ce titre, l'aveuglement du souverain et du peuple méritait peut-être plus d'é-

La fortune de quelque nobles surpasse celle des pairs anglais les plus opulens; mais un grand nombre, comme on le croira facilement, sont très-pauvres. A cette indigence comme à

---

gards de la part d'une nation si favorisée. Cette inclination irréfléchie est peut-être la cause première du mauvais état des finances et du commerce de la Russie. Ceci semblera sans doute un paradoxe à des esprits superficiels, habitués à révérer les écrits inspirés ou payés par l'Angleterre. C'est presque un article de foi, dans la religion commerciale, que la Russie ne peut pas exister sans le commerce anglais.... Nous allons opposer à ce préjugé les résultats de l'expérience et la lumière des faits....

Nous n'ignorons pas que jusqu'à ces derniers temps (1810), dans les tableaux officiels du commerce russe, on a porté les exportations fort au-dessus des importations; que d'après ceux de la douane seule de Pétersbourg, l'état des exportations présente, en apparence, un excédant annuel de un à deux millions de roubles, au taux moyen des vingt dernières années. Nous avouerons même que, d'après un préjugé sans preuve, on a dit que la balance du commerce, entre l'Angleterre et la Russie, était, contre la première puissance, d'un million sterling : mais comme il est encore mieux connu que le gouvernement russe, par l'infidélité ou l'impéritie de ses agens, a toujours affecté du mystère sur l'état réel de ses finances et de son commerce; que des écrivains en statistique ont été

ces richesses sont attachées la bassesse la plus abjecte et la prodigalité la plus affreuse. Dans leur débauche, ils ne connaissent aucun frein de justice, de conscience ou d'honneur. Tou-

---

payés pour exagérer les ressources de cet empire; qu'il n'y a pas de pays au monde où la contrebande se fasse avec moins de scrupule et plus de succès par les frontières de terre, et même dans les ports de Pétersbourg et de Riga; comme enfin les Russes, encore si novices en commerce et en industrie, ont affaire au peuple le plus industrieux et le plus adroit, il nous est bien permis de chercher la vérité, indépendamment des états ou des préjugés évidemment contraires aux résultats de l'expérience.

Tant que les Russes barbares n'ont pas eu de communications régulières avec l'Europe, on n'a point entendu parler chez eux de déficit, de dettes, de papier-monnaie; le bas prix des matières premières et de la main-d'œuvre, presque toujours gratuite à raison de l'esclavage, réduisait les dépenses du gouvernement bien au-dessous de celles des autres puissances. Mais dès qu'il a ouvert, par le traité du 20 juin 1766 (*a*), des relations commerciales avec l'Angleterre, on le voit gémir sous le fardeau d'une dette énorme et d'un papier discrédité, sans que l'industrie ou la civilisation aient fait des progrès proportionnels..... Ce traité donnait un avantage décidé aux Anglais sur les négocians des

(*a*) Voyez le *Recueil de Wenck*, tom. III, p. 572, ou celui de *Martens*, tom. I, p. 141.

jours enfans dans leurs plaisirs, et femmes dans leur ressentiment, ils désirent particulièrement les colifichets des enfans et les babioles des *fats* français. Les nouveautés font le bonheur

---

autres nations. Le seul article 6, qui leur laissait la faculté de payer les droits en monnaie courante du pays, tandis que les autres étrangers les acquittaient en rixdalers de Hollande, offrait des gains énormes : après l'établissement de la banque d'assignation, créée en 1768, les négocians anglais furent réellement les régulateurs de la hausse et de la baisse des effets publics en Russie. Ils avaient en outre le bénéfice, pour ainsi dire exclusif, du fret des exportations et des importations. Les marchands étrangers, éloignés en proportion des avantages faits aux Anglais, vendaient leurs denrées à ceux-ci ; en sorte que les Russes recevaient les soieries et les vins de France, les laines d'Espagne, etc., de la seconde main. Quant aux exportations, les Anglais les bornant à leur gré, n'acceptant guère que des matières brutes, arrêtaient nécessairement l'essor de l'industrie russe.... ; et l'avantage prétendu égal d'admettre dans les ports anglais des bâtimens russes chargés des produits de leur territoire, était rendu nul par l'inexpérience des Russes dans la navigation et le commerce. *Pierre-le-Grand*, si jaloux d'avoir une marine militaire, n'avait pas assez bien conçu qu'une marine marchande est une pépinière de matelots : et d'ailleurs, il faut convenir que la situation des Russes, sur une mer fermée six mois de l'année, n'était pas favorable au dévelop-

du genre humain; mais jamais elles n'eurent autant d'attraits pour aucun peuple que pour les Russes : nouveauté dans leurs débauches, dans leurs cruautés, dans tout ce qu'ils pour-

---

pement de leur génie. Ainsi, le commerce russe fut dès-lors, pour les deux tiers, exploité par la nation la plus avide et la plus habile à profiter de ses avantages... Quel fut le résultat de ces relations exclusives? l'enchérissement des denrées étrangères et l'habitude insurmontable de se les procurer par la voie des Anglais; l'écoulement des produits bruts du pays et l'engourdissement de l'industrie.... Ce commerce semblait devoir enrichir une nation qui avait à donner des denrées essentielles pour ne recevoir que des objets d'agrément..... Quelques années d'expérience firent voir qu'on pouvait s'être trompé.

En admettant que les prodigalités et les expéditions gigantesques de *Catherine II* aient contribué à la dégradation des finances de l'empire, il est impossible de ne pas y voir aussi l'effet d'un système commercial mal dirigé..... On voulait réparer le déficit d'une année par des altérations de monnaie, par des emprunts en Hollande (de plus de quarante millions de florins), par la multiplication des billets ou assignations de banque; et le change, baissant au gré des spéculateurs anglais, augmentait le déficit et la défaveur de la balance du commerce pour l'année suivante : de sorte que, dans le cours du règne de *Catherine*, l'intérêt de la dette publique fut à huit pour cent, et le change du rouble

suivent. Il n'en est pas ainsi des classes inférieures, qui se transmettent leurs habitudes sans changement d'une génération à l'autre : mais on découvre des traits caractéristiques communs

(qui valait originairement, dans notre monnaie actuelle, quatre francs cinquante centimes à cinq francs) tomba à deux francs cinquante-cinq centimes. Alors cette princesse parut sentir, mais trop tard, l'inconvénient du privilége exclusif des Anglais, et signa le traité de commerce de 1787 (*b*) avec la France : cependant, par un reste de faveur pour les Anglais, l'avantage enfin accordé aux négocians français d'acquitter les droits en monnaie courante du pays, n'était pas étendu au port de Riga.... Toutefois les deux parties contractantes jouissaient à peine des bienfaits du traité, quand la révolution française fit prendre à *Catherine* des mesures si rigoureuses contre le commerce français, que le cabinet de Saint-James n'eût pu en dicter de plus favorables pour lui-même (*c*). Cet esprit de haine aveugle facilita encore, après la mort de *Catherine*, le nouveau traité de commerce avec l'Angleterre, du 21 février 1797 (*d*)... Depuis cette époque, quelques lueurs de sagesse dans le cabinet russe n'ont pu surmonter cette domination de l'habitude ; elle a survécu à toutes les précautions. Aussi la masse des importations anglaises a successivement augmenté ; celle des

(*b*) *Recueil de Martens*, tom. III, p. 1.re

(*c*) *Voyez* les ukases des 8 février, 25 mars, 9 avril 1793.

(*d*) *Ibid.* tom. VI, p. 722.

aux paysans et aux princes russes. Ils sont également sauvages. Qu'on aille voir un Russe à la campagne, quel que soit son rang, on le verra croupissant dans la paresse ; ni peigné,

---

assignations de banque s'est accrue en proportion : le change a baissé, et la balance du commerce est devenue plus défavorable. Les subsides énormes fournis dans la guerre de 1806, 1807, n'ont pu en compenser les pertes.... Dans cet état de choses, il semblait qu'une rupture absolue avec l'Angleterre, qu'un changement total de système dût être le remède le plus certain au mal qui dévorait la Russie.... Cependant il augmenta encore de 1808 à 1811 ; et malgré les efforts de M. *de Gorieff*, nouveau ministre des finances, il menace toujours de s'accroître : on a vu le rouble tomber à soixante-cinq centimes : on ne peut prévoir le terme de la dépréciation des assignations de banque, tandis que la perception du revenu public paraît impossible sans papier-monnaie.... A quoi peut-on attribuer cette chute du crédit avec l'augmentation progressive des impôts ? Sans doute la guerre obstinée que la Russie fait sur le Danube y entre pour quelque chose. Mais la rareté du numéraire et le discrédit tiennent sur-tout à l'engourdissement du peuple russe dans ses anciens préjugés. C'est le contre-coup d'un système essentiellement vicieux.... ; car le mal n'a fait que suivre la progression des années précédentes.

Le manifeste impérial du 2 février 1810 a enfin révélé le mauvais état des finances russes. Il a doublé la

ni lavé, ni la barbe faite, moitié nu, mangeant des turneps crus et buvant du *kouass*. Dans les premières maisons, le turneps cru, coupé en tranches, se sert dans une soucoupe avec de

---

capitation ; il a augmenté toutes les taxes sur les serfs, sur les étrangers, etc. L'ukase du 19 décembre 1810 a exposé la situation difficile du commerce : le gouvernement russe a déclaré expressément, pour la première fois, que les importations surpassaient de beaucoup les exportations ; et dans la vue de faire valoir les produits industriels du territoire, mesure salutaire si elle eût été bien combinée, il a exclu des ports de la Russie, des denrées dont il est difficile qu'elle se passe tout à coup. Par exemple, on sait que, comme les manufactures n'y fabriquent guère que des draps grossiers pour ses troupes, elle tirait, dans ces dernières années, tous ses draps de Saxe, de Silésie et de France... Sans doute elle ne pourra subitement élever assez de manufactures pour remplacer immédiatement ces immenses produits. N'est-ce pas engager ses sujets à les tirer d'Angleterre, et trahir le dessein secret de renoncer au système du continent....? D'ailleurs, peut-être qu'en poussant l'examen plus loin, on trouverait que l'ancien préjugé n'a jamais perdu faveur....; que l'incurable aveuglement du cabinet russe a laissé subsister clandestinement, et à son grand préjudice, des liaisons qui ont empêché une révolution nécessaire ; et comme, après plus de quarante ans d'expérience, on a droit de juger des causes par les effets, nous demandons aux

l'eau-de-vie, comme pour exciter l'appétit avant le dîner. Généralement leur chevelure se trouve dans un état à ne pouvoir se décrire; et la vermine n'abandonne leur corps que lorsqu'ils fréquentent le bain. Ils déposent alors leurs pelisses et leurs chemises sur un poële allumé, et la chaleur en fait tomber la vermine. C'est un fait trop notoirement connu pour être contesté, que des princes aux derniers esclaves, dans le vaste empire de toutes les Russies, en y comprenant les nobles, les prêtres et les paysans, il n'y a pas un seul individu sur mille, dont le corps ne soit rongé de ces sales insectes. Un Anglais résidant à Moscow comme banquier,

---

Russes éclairés, à tous les hommes de bonne foi, si, dans un pays riche en mines, plus riche en matières premières de toute espèce, et où la main-d'œuvre est à si bas prix, la disparition du numéraire, et sur-tout de l'argent, l'altération des espèces, le discrédit du papier-monnaie, la baisse du change et l'engourdissement de l'industrie, ne sont pas depuis long-temps les signes évidens d'un mauvais système de commerce....? Nous le demandons à M. *Ed. D. Clarke* lui-même; nous lui demandons si, sans sa qualité d'Anglais, il n'aurait pas, dans sa franchise un peu rude, appelé l'engouement des Russes pour les objets de fabrique anglaise, de la stupidité? (*Note du Traducteur.*)

m'assurait que, traversant à cheval les rues de cette ville, il avait souvent vu des femmes très-distinguées, assises aux fenêtres de leurs palais, se débarrassant réciproquement de cette horrible malpropreté.

On ne peut pas observer les véritables mœurs de la nation à Pétersbourg, ni même à Moscow, si l'on se contente d'entrer dans les habitations des nobles. Quelques-uns, et généralement ceux pour qui l'on a des lettres de recommandation, ont voyagé, et ont introduit des améliorations que leurs amis et leurs sociétés s'empressent d'adopter. Le véritable Russe se lève de très-bonne heure, déjeune avec un peu de pain noir; son dîner, à midi, se compose des viandes les plus indigestes et les plus grasses, dont les concombres salés, les choux aigris, le jus de son *vaccinium* et le *kouass*, son nectar, tempèrent les effets scorbutiques : il s'abandonne volontiers au sommeil, qui lui fait oublier et son abjecte servitude et sa barbarie, s'endort toujours après avoir mangé, et va au lit de bonne heure. Les principaux articles du régime russe sont par-tout les mêmes, de la graisse et de l'eau-de-vie. Un étranger dînant à la table du prince le plus magnifique et le plus recherché, espère en vain voir changer son couteau et sa four-

chette; s'il les rend, on les lui rapporte sans avoir été lavés : jette-t-il les yeux derrière lui, il verra le domestique cracher dans l'assiette qu'il a pour servir, et l'essuyer ensuite avec une serviette sale pour enlever la poussière. S'il s'aventure (ce qu'il doit éviter de faire, au cas qu'il ait bien faim) de regarder la soupe sur son assiette d'un œil trop scrupuleux, il distinguera des victimes en détresse, qu'un Russe, lors même qu'il les voit, avale avec indifférence. Tout le monde sait que *Potemkin* avait l'habitude de retirer la vermine de sa tête, et de l'écraser à table, sur le fond de son assiette. Les belles princesses de Moscow ne se faisaient pas de scrupule d'imiter son exemple. Mais une certaine vermine, inconnue aux Anglais, et qu'il n'est pas même permis de nommer, attaque incontinent l'étranger qui approche les Russes de trop près, et sort en foule des sofas et des fauteuils. Si on regarde son voisin à table, on le voit se nettoyer les dents avec sa fourchette, la plonger ensuite dans le plat qui est présenté à tous les convives. Les horreurs de la cuisine moscovite sont inconcevables; et dans tout l'empire, l'on ne trouverait pas un lit dont un voyageur prudent osât approcher.

Dans le seul hôtel du jeune comte *Orlof*, il

n'y a pas moins de cinq cents domestiques, plusieurs d'entre eux somptueusement vêtus, d'autres en guenilles. Ce n'est pas un spectacle extraordinaire que de voir, derrière un siége, une sorte de valet de pied en gala comme un *volante* napolitain, couvert d'or et de plumes, et plus loin, un autre mis comme un mendiant. A peine s'est-il écoulé une génération depuis le temps que, suivant le bon plaisir du czar, on fouettait les Russes de même que les chiens. La liberté dont ils ont joui sous le règne de *Catherine* n'a pas suffi pour arracher leurs esprits à l'état dépravé, toujours inséparable de l'esclavage. Le gouvernement de *Paul I.er* leur a rendu les indignités éprouvées par leurs ancêtres. *Potemkin*, l'un des hommes les plus bas et les plus corrompus, les avertissait souvent de se souvenir de ce qu'ils avaient été autrefois, en châtiant, de sa propre main, le prince ou le noble à qui il était arrivé de l'offenser. L'empereur *Paul* exerçait aussi sa canne sur les nobles à son service. Avec un tel gouvernement, si nous les trouvons serviles, oppresseurs, bas et tyranniques, c'est tout ce que l'on doit attendre de leur éducation et des traitemens qu'ils endurent; ils abaisseront leur tête dans la poussière devant l'empereur ou son fa-

vori, et fouleront aux pieds leurs inférieurs.

Ils regardent les Anglais comme une nation mercenaire; ils les haïssent généralement, parce qu'ils les craignent, et leur font la cour dès qu'ils en désirent l'appui. Un de leurs princes disait tout haut, à sa table même, à laquelle il nous avait invités pour dîner, et où nous devions par conséquent attendre les égards de l'hospitalité, qu'il n'y avait pas en Angleterre un seul individu, patriote ou homme en place, qui ne fût à vendre au plus haut enchérisseur; il citait *Wilkes*, *Gibbon* et *Burke* avec plusieurs autres, ajoutant que l'esclavage anglais était moins excusable que le russe : « L'un est » affaire d'intérêt, disait-il; l'autre, de soumis» sion aux lois. »

Il est bien vrai que le système d'esclavage en Russie, peut, comme d'autres maux, produire quelquefois du bien. Si le noble a de la libéralité, ses esclaves sont heureux ; il les nourrit, les loge et les habille : lors de leurs maladies, ils sont traités; dans leur vieillesse, ils ont un asile. En cas d'accidens causés par le feu, si un village est brûlé, le noble doit fournir les bois nécessaires pour le rebâtir; mais aussi, quand le propriétaire est un homme sans principes ni sentiment, comme c'est pres-

que toujours, leur situation est en effet très-malheureuse. Dans de telles occasions, les paysans ne prenant conseil que d'eux-mêmes, assassinent leurs maîtres. Pour prévenir ces dangers, ceux-ci vivent dans les villes, éloignés de leurs vassaux, perdant de vue tout ce qui les intéresse, hors le pesant tribut qu'ils en doivent recevoir : plusieurs nobles russes craignent même de se hasarder près de leurs villages; ils redoutent la vengeance que leurs exactions peuvent leur attirer. Dans ce triste tableau, il est doux d'apercevoir des objets sur lesquels l'attention, fatiguée par tant de dépravation, puisse un peu se reposer avec plaisir : on a vu quelquefois de beaux traits, même chez les esclaves.

Quand, par suite de dettes contractées au service de la couronne, le père du comte *Golovkin* se vit réduit à la nécessité de vendre une partie de ses paysans, une députation d'entre eux se rendit à Moscow, et demanda une audience au seigneur russe. Un vieillard vénérable, le plus âgé de ceux qui devaient être vendus, pria le comte de leur faire connaître le motif qui le déterminait à cette résolution. « Parce que, répondit celui-ci, je manque d'argent, et que je dois absolument payer les dettes que j'ai con-

tractées. » Combien faut-il ? s'écrièrent à la fois tous les députés. « Environ trente mille roubles », continua le comte. — « Dieu nous garde ! dirent-ils ; ne nous vendez pas ; nous apporterons l'argent. »

Pierre III se montra plus ami des nobles moscovites, durant les trois mois de son règne, que tous les czars ensemble ; et dans leur reconnaissance, ils l'ont tué. *Pierre* les affranchit de l'esclavage et des châtimens personnels. Ils eurent la permission de vendre leurs biens, et de s'établir dans d'autres pays, pour servir, s'ils voulaient, des princes étrangers. Enfin, il leur donna tout ce qu'ils désiraient le plus ; et ils ont fait périr leur bienfaiteur.

J'ai déjà parlé de la foule des domestiques qui peuplent les palais. Un étranger ne sait comment on peut les entretenir. Le fait est que, si un noble a cinquante ou cinq cents domestiques, ils ne lui coûtent pas un seul shelling. Leurs vêtemens, et tous les articles de leur subsistance, sont fournis par les pauvres paysans opprimés. Les gages, si on peut nommer ainsi ce qu'on promet à ces malheureux, excèdent à peine un copeck et demi par jour. La nourriture de toute l'année monte environ à cinq roubles quarante-sept copecks et demi ; ce qui,

d'après l'état du change au moment où nous nous trouvions en Russie, représenterait douze shellings et neuf pences (1). Toute faible qu'est cette somme, on aurait pu la passer sous silence ; car elle ne s'acquitte jamais, et peu de nobles attachent quelque désagrément à ne pas payer ce léger salaire à leurs domestiques : au fait, il n'y a pas de bassesse où ne descende un Russe. Rapporter tout ce dont nous avons été témoins oculaires, ce serait vouloir rebuter et fatiguer le lecteur ; nous terminerons donc par un seul fait.

On avait volé un chapeau dans nos chambres : les domestiques assurèrent positivement que quelques jeunes nobles, plus prodigues de leur société et de leur amitié que nous ne l'eussions voulu, étant parvenus à avoir l'accès de notre logement durant notre absence, y avaient enlevé ce chapeau avec d'autres objets transportables, même de peu de valeur. Le fait paraissait inconcevable, et nous n'y ajoutâmes

(1) Environ quinze francs trente centimes. Ainsi, dans ce moment où les relations avec l'Angleterre étaient franchement et sévèrement défendues, le change était plus haut qu'il n'avait été auparavant et qu'il n'a été depuis ; le rouble valait alors environ trois francs.

(*Note du Traducteur.*)

pas foi. Peu de jours après, étant allés faire une course au couvent de la Nouvelle-Jérusalem, à quarante-cinq versts au nord de Moscow, une troupe de nobles, à qui nous avions fait connaître notre dessein le soir précédent au club de la noblesse, nous atteignit à cheval. L'un d'eux, monté sur une bête de race anglaise, et habillé comme un jockey de New-Market, courait à côté de la voiture; mais son cheval étant un peu mutin, il perdit selle, et une bouffée de vent enleva sa casquette; mon compagnon descendit immédiatement, et s'empressa de la rendre au cavalier : mais que l'on juge de la surprise où il dut être, en apercevant sur la doublure son nom et celui de son chapelier! c'était en effet le même chapeau qu'une personne de la compagnie avait volé dans notre logement peu de jours auparavant, dont on avait fait une casquette, et qui, à l'abri de cette nouvelle forme, n'eût jamais été reconnu, sans l'accident qu'on vient de raconter.

L'amour des singeries, déjà cité comme trait caractéristique de la nation, a été porté à un excès énorme dans le couvent de la Nouvelle-Jérusalem, qui non-seulement est une imitation de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, mais qui, comme je l'ai dit au commence-

ment de ce voyage, contient la représentation de tous les objets renfermés dans l'édifice de la Terre-Sainte. On l'a bâti exactement sur le même modèle : on y montre le tombeau de Jésus-Christ, la pierre couvrant le sépulcre et qui en est tombée, les trous dans lesquels étaient enfoncées la croix du Sauveur et celles des deux larrons crucifiés avec lui ; la prison où l'on raconte qu'il fut mis ; on y raconte aussi aux voyageurs les autres aventures attribuées à l'impératrice *Hélène*. Remarquant cependant quelques différences entre la description qu'on fait du bâtiment de Jérusalem, et sa représentation exécutée ici, je demandai aux moines le motif des changemens. Ils me répondirent : « Notre » édifice est bâti avec plus de goût, parce qu'il » est plus orné, et plusieurs bons juges pré- » fèrent le nôtre à l'original. » Réponse d'une ignorance grossière, et d'où l'on aurait pu inférer que l'église de Jérusalem, si long-temps un objet d'adoration, avait mérité ce culte plutôt par sa beauté que par les objets vénérés qu'elle contient. Mais rien ne peut mieux prouver à quel degré d'abjection et d'obscurité mentale l'esprit humain peut descendre, que cette imposture. Cependant un prêtre, gros et sale, montre un trou, au milieu de la Russie, et

s'écrie : « Ici se trouve la vraie croix; » et des dévots ignorans viennent y répandre des larmes de piété, avec autant de ferveur que les pèlerins qui mouillent les tabernacles de Jérusalem. Dans une cellule, à laquelle ils ont donné le nom de *prison de Jésus-Christ ;* on voit une figure de bois ridiculement habillée ; elle est de grandeur naturelle, et représente le Messie dans les chaînes, avec un voile de crêpe noir autour de la tête, de la figure et des épaules.

La Vierge à trois mains est également ici ; on en montre une ancienne peinture que l'on dit venir de Jérusalem : elle est exactement semblable à ces images modernes exécutées encore aujourd'hui en Russie, pour les églises et pour servir de *boghs*, et fut probablement l'un des premiers modèles de l'art dans ce pays.

Le dôme du temple peut être mis au nombre des plus beaux ouvrages d'architecture de l'empire. Il est éclairé d'une manière très-agréable : on porte la dépense de sa construction à trente-huit mille roubles ; mais je la soupçonnerais beaucoup plus considérable encore. Il n'y a rien de remarquable dans la bibliothèque du couvent, hors trente pièces de plomb, montrées comme l'argent donné à *Judas Isca-*

riot pour trahir Jésus-Christ; copie commune d'une prétendue relique de Jérusalem. On nous fit voir aussi les habits des prêtres : ils sont couverts de pierres précieuses ; on estimait une seule mitre ou bonnet, vingt-quatre mille roubles. On remarque quelques bibles manuscrites, en idiome russe, offertes par la dernière impératrice : ces volumes sont couverts d'or, embellis de peintures d'émail entourées de brillans, des plus belles émeraudes de Sibérie, et d'autres pierres précieuses.

On approche de ce couvent par une montée douce, sur une belle plaine verdoyante : il est situé dans un pays agréable ; et la route qui y conduit fait parcourir au voyageur les environs les plus agréables de Moscow. Jadis ce monastère était fortifié; près de la porte, sous quelques arbres, on aperçoit encore diverses pièces de vieille artillerie hors de service.

Nous fûmes présentés au supérieur, le moine le plus gros que j'aie jamais vu : il nous parla en latin, et nous raconta l'histoire du grand patriarche *Nicon*, dont nous venions de voir le portrait dans l'église, et qui du dernier rang s'était élevé à la place distinguée qu'il a remplie. Après la dissolution de son mariage, opérée du consentement mutuel des époux, *Nicon* de-

vint chef d'un monastère, et sa femme, supérieure d'un couvent.

A notre retour à Moscow, nous trouvâmes les habitans de cette ville très-mécontens des nouvelles prohibitions : il venait de paraître un ukase qui défendait l'importation de toute espèce de littérature étrangère ; et cette dénomination comprenait les cartes, la musique et tout ce qui pouvait paraître un moyen d'instruction : il faut une génération toute entière pour réparer les atteintes que les dispositions naissantes peuvent en avoir reçues. Une visite domiciliaire que les libraires eurent à souffrir des censeurs publics, durant notre séjour à Moscow, donnera quelque idée de leur administration. On soumit à un examen tous les magasins de livres, sous le prétexte de se procurer les dessins ou des plans de Riga : on visita tout ce que possédaient les libraires ; les choses qui avaient avec cette ville le rapport le plus éloigné, quelles que fussent leurs destinations, furent immédiatement proscrites : il suffisait que le mot *Riga* vînt à paraître à l'ouverture d'un ouvrage, précieux ou non, quoique ce ne fût que sur une seule page, pour que l'on arrachât immédiatement le feuillet ; de cette manière les censeurs détruisirent, en un seul jour, les ouvrages

de géographie, d'histoire, d'arts, les atlas, les dictionnaires, les voyages, ravageant, déchirant et abîmant par-tout où ils allaient.

Que les Russes aient des talens, personne ne voudra le nier; mais ils n'osent les faire paraître. Depuis la mort de *Catherine*, leur gouvernement a opposé toutes sortes d'obstacles aux progrès de l'intelligence. Le génie est fatal à celui qu'il anime, et l'esprit un passe-port pour la Sibérie. L'apathie, la stupidité, l'ignorance, sont des avantages; la vérité et la science, des titres pour le *knout*. L'auteur de *mon voyage à Moscow* expiait dans les déserts de Tobolski l'éclat brillant de son esprit. On craint qu'un bon mot, une épigramme, les lueurs et des saillies d'une vive imagination, de même que les traits subits de lumière au milieu de l'obscurité d'une tempête nocturne, rendent plus sensible l'impression des horreurs environnantes. La splendeur du long jour qui a éclairé le règne de *Catherine* contrastait avec la sombre période de l'administration de *Paul*, et pouvait être justement comparée avec un phénomène particulier à cet empire, tantôt éclairé par un soleil continuel, tantôt obscurci par une nuit non interrompue. L'état des prohibitions devint si nombreux, et plusieurs d'entre elles

étaient si vétilleuses, qu'il serait nécessaire d'avoir avec soi des manuels *d'obédience* ou des catalogues des objets défendus. Certains articles de l'*Index* du gouvernement russe inspiraient plus le rire que la crainte. D'après la ressemblance d'une espèce de petits chiens avec la figure de l'empereur, on défendit de leur donner tout autre nom que celui de *grimace* (1). On ne permit plus de porter des cannes à manche d'ivoire; elles furent exclusivement réservées pour l'usage des militaires. Ces ordres, et plusieurs autres réglemens absurdes, exposaient journellement les étrangers à l'insolence de la police. On arrêta mon compagnon, sous prétexte d'une veste qui ne tombait pas assez bas; et je n'échappai qu'avec peine à un châtiment, pour avoir négligé de mettre des cordons à mes souliers.

Le couvent de la Trinité, à quarante milles de Moscow, mérite d'être vu à cause de ses

---

(1) *Mops*, en russe comme en polonais, veut dire *carlin;* et souvent, par métaphore, on donne cette épithète aux figures qui ont le nez retroussé, comme était celui de *Paul I.er*

Voyez, au reste, comme correctif nécessaire à ces déclamations outrées, la note de la page 10.

(*Note du Traducteur.*)

immenses richesses. A un peu plus de deux milles au-delà est un autre monastère moins connu, mais plus remarquable : son enceinte renferme une église gothique, bâtie sur une hauteur que l'on suppose représenter la montagne de l'Ascension de Jésus-Christ. Au pied de cette élévation, et dans son intérieur, on remarque une petite chapelle contenant des figures exécutées en cire, formant la scène de la résurrection du Lazare. *Platon*, archevêque de Moscow, qui réside ici, a donné le plan de cet ouvrage singulier; et c'est sous son inspection qu'on en a terminé les travaux. Le lieu porte le nom de Vifani.

Mais l'édifice le plus remarquable, puisqu'il offre un exemple frappant des mœurs nationales, est l'église de Saint-Basile près le Kremlin; c'est un modèle complet du goût tartare en bâtimens. Il fut érigé par *Ivan Basilovich II*, en 1538; et ce qui ajoute encore infiniment à la singularité de son histoire, c'est que ce bâtiment a eu pour constructeurs deux architectes italiens. Ses nombreuses et lourdes coupoles, surmontées de croix dorées, offrent un contraste bizarre de couleurs et d'ornemens. De pieux individus font, en mourant, des legs pour dorer ou pour peindre à perpétuité tel

ou tel dôme, suivant leurs différens caprices; de sorte que ces divers travaux en font, pendant plusieurs générations, des morceaux de rapiécetage. Pour rendre compte de l'origine de ce bâtiment et du style oriental suivi dans sa construction, il faut reporter nos regards vers la période de l'histoire russe dans laquelle il fut érigé. Les contes répandus jusqu'ici sur *Ivan Basilovich II*, imaginés par une fausse piété ou par l'ostentation, sont tellement contradictoires, que le sujet lui-même mérite quelque éclaircissement. Plus nous pénétrerons dans l'histoire réelle de la Russie et dans celle de ses czars, plus nous aurons raison de croire que la contrée et ses habitans ont éprouvé très-peu de changement depuis la fondation de l'empire. *Pierre-le-Grand* pouvait bien couper les barbes de ses nobles, substituer des habits européens aux robes asiatiques; mais le caractère et les mœurs sont restés les mêmes (1). Un Russe

---

(1) Ceux qui ont connu *Potemkin*, ou qui se rappelleront seulement ce que l'on a dit de la propreté des Russes, trouveront que le tableau suivant de leurs habitudes, composé au XVII.e siècle, convient aussi aux habitudes de leurs princes au XVIII.e « Pendant le re-
» pas, les rots qui leur sortent de la bouche avec l'odeur
» de l'ail, de l'ognon et des raves, joints aux vents du

du XIX.e siècle a tous les penchans serviles, la barbarie de manières, la cruauté, l'hypocrisie et la débauche qui caractérisaient ses ancêtres au IXe.

On a regardé généralement *Ivan Basilo-*

» bas-ventre, dont ils ne sont pas scrupuleux, exhalent
» une corruption capable de faire crever ceux qui sont
» auprès d'eux : ils ne portent point leurs mouchoirs
» dans leurs poches, mais dans leurs bonnets ; et comme
» ils ont toujours la tête nue lorsqu'ils sont à table, s'ils
» ont besoin de se moucher, ils se servent de leurs
» doigts, qu'ils essuient ensuite, et leur nez, à la nappe. »
Voyage en Moscovie, par *Augustin*, baron *de Mayerburg*, Leyd. 1688, pag. 62.

Olearius, secrétaire de l'ambassadeur de Danemarck, donne un portrait semblable de leurs mœurs au milieu du XVII.e siècle ; les passages que l'on va rapporter sont extraits de la meilleure édition de son ouvrage, traduit par *Wicquefort*, et publié à Paris en 1666 :

« Il est vrai que les Moscovites ne manquent point d'esprit ; mais ils l'emploient si mal, qu'il n'y a pas une de leurs actions qui ait pour but la vertu et la gloire qui en est inséparable.... Leur industrie et la subtilité de leur esprit paraissent principalement en leur trafic, où il n'y a point de finesse ni de tromperie dont ils ne se servent pour fourber les autres plutôt que pour se défendre de l'être. *Voyage d'Olear.* tom. I, p. 145.

» Et d'autant que la tromperie ne s'exerce point sans

vich I.er comme l'un des fondateurs de l'empire russe; mais son élévation n'eut lieu qu'au milieu du xve. siècle. Il parut à une époque de terreur nationale, de confusion et de malheurs; et quoiqu'il ait été représenté comme un homme

---

fausseté, sans menterie et sans défiance, qui en sont inséparables, ils savent merveilleusement bien s'aider de ces belles qualités, aussi-bien que de la calomnie. *Ibid.* p. 146.

» De cette façon d'agir des Moscovites, et du peu de fidélité qu'ils ont entre eux, l'on peut juger de ce que les étrangers en peuvent espérer, et jusqu'à quel point l'on s'y peut fier : ils n'offrent jamais leur amitié, et n'en contractent jamais que pour leur intérêt particulier, et à dessein d'en profiter. La mauvaise nourriture qu'on leur donne en leur jeunesse, en laquelle ils n'apprennent au plus qu'à lire et écrire, et quelques petites prières vulgaires, fait qu'ils suivent aveuglément ce que l'on appelle aux bêtes l'instinct ; de sorte que la nature étant en elle-même dépravée et corrompue, leur vie ne peut être qu'un débordement et un déréglement continuels : c'est pourquoi l'on n'y voit rien que de brutal, et des effets de leurs passions et appétits désordonnés, à qui ils laissent la bride sans aucune retenue. *Ibid.* pag. 148.

» Le naturel pervers des Moscovites et la bassesse en laquelle ils sont nourris, joints à la servitude pour laquelle ils semblent être nés, font que l'on est contraint

rempli de vices impétueux et de passions violentes, intrépide, artificieux, et ayant toute la férocité d'un sauvage, il mérita de passer pour le libérateur de son pays, et obtint même le nom de grand. Jusqu'à lui, les Tartares étaient

---

de les traiter en bêtes plutôt qu'en personnes raisonnables ; et ils y sont si bien accoutumés, qu'il est comme impossible de les porter au travail, si l'on n'y emploie le fouet et le bâton. » *Ibid.* pag. 155.

Il est d'autant plus nécessaire de rapporter ces observations, que des auteurs célèbres, tels, par exemple, que *Puffendorff*, offrent des notions très-faibles aux personnes qui étudient l'histoire moderne. On se tromperait beaucoup, dit-il, si, pour connaître les Russes d'aujourd'hui, on s'arrêtait aux portraits qui ont été faits de cette nation avant le commencement de ce siècle. *Introd. à l'Hist. mod.*, etc., t. IV, p. 284, édit. Paris, 1756 (*a*).

(*a*) Un moine russe chargé, sous le règne de Pierre III, d'enrichir la littérature moscovite de l'histoire de *Puffendorff*, crut devoir supprimer, dans sa traduction, la peinture que cet auteur fait des mœurs et des usages du peuple russe ; mais l'empereur s'en étant aperçu, désapprouva hautement la délicatesse du moine, et lui ordonna de rétablir littéralement les articles omis. Catherine a montré depuis, à cet égard, d'autres sentimens, et les passages qui avaient blessé le pope moscovite, ne reparurent jamais dans les éditions des ouvrages de *Puffendorff*, publiées en Russie pendant la vie de cette princesse. (*Voyez* Mémoires Secrets sur la Russie. (*Note du Traducteur.*)

maîtres de Moscow : le czar lui-même était forcé de se tenir debout devant leurs envoyés, et de remplir les plus humiliantes fonctions lorsqu'ils étaient à table. *Basilovich* brisa le joug tartare : ce fut, à la vérité, long-temps avant que les Russes, toujours enfans pour l'imitation, eussent cessé de singer un peuple qui les avait conquis. Ils n'avaient encore à eux ni arts, ni opinions : tout était tartare à Moscow, habillemens, mœurs, bâtimens, équipages, tout enfin, hors la religion et le langage. A la conquête de Cazan, *Basilovich* fut solennellement couronné avec le diadème de ce royaume; et c'est encore le même, dit-on, qui sert, dans la cérémonie de leur couronnement, aux souverains russes. Sous le successeur de *Basilovich*, les Tartares reprirent Moscow, et le czar fut assujetti à un ignominieux tribut. Douze ans après, le fils aîné de ce prince, *Ivan Basilovich II*, alors enfant, mais depuis tyran implacable et féroce, parvint au trône (1).

---

(1) Plusieurs écrivains se sont efforcés de faire l'apologie de la conduite et du caractère de *Ivan Basilovich II*: les éditeurs de l'*Histoire universelle moderne* en parlent avec éloge, vol. XXXV, p. 259. M. *Coxe* pense même que son caractère a été dénaturé (Trav., vol. I, p. 302); il accorde toutefois que ce serait s'opposer à l'évidence,

C'est un fait curieux de voir, dès les commencemens de ce règne, non moins de trois cents artistes de la ville de Lubeck appelés en Russie. Quel fut alors le grand ouvrage entrepris à Moscow? On ne peut le dire maintenant; mais cette mesure indique évidemment dans le souverain l'intention de substituer les arts des nations occidentales, aux usages orientaux si long-temps admis par ce peuple. Sous ce

---

que de nier plusieurs des barbaries qu'il a commises. Si les horribles cruautés que le docteur *Crull* attribue à ce monarque (Voy. *État de Moscovie*, vol. I, Londres, 1698) sont fausses, que doit-on dire du récit de ceux qui furent les témoins d'un grand nombre de ces crimes? *Crull* prétend que sa sainteté affectée, a porté *Jovius* à l'appeler, par erreur, un bon chrétien. Mais s'il goûte quelque plaisir à lire les faits horribles et sanglans de *Ivan Basilovich*, il peut se rassasier, et se rassasier dans le sang, avec cette histoire que *Paul Oderbone* a écrite sur sa vie; cet écrit et d'autres mettront sous ses yeux le tableau de nombreux actes d'injustice. Je n'attesterai pas leur véracité, quoique je ne puisse pas les contredire; des ennemis peut-être l'ont peint plus affreux: car je ne prétends pas recueillir des calomnies contre lui; et je ne consentirais pas non plus à parler à sa décharge, si je ne me trouvais pas accablé par un concert universel de toutes les histoires et de tous les témoignages. *Purchas his pilgrimes*, lib. IV, ch. IX, § 1.

règne fut construite l'église dont on a parlé. Les artistes engagés à Lubeck étaient allemands : mais les architectes de l'église de *Saint-Basile* furent des Italiens, venus en Russie probablement à cause des liaisons qui existaient entre les czars de Moscovie et les empereurs de Constantinople (1). Cependant, de quelque pays qu'ils soient originaires, le style suivi dans la construction de cet édifice est évidemment tartare : en recourant aux curieuses et intéressantes observations conservées dans la collection des voyages d'*Hactluyt*, on pourra voir combien peu les mœurs du peuple russe différaient de celles de ses vainqueurs. Ce fut sous l'administration sanglante du tyran qui gouvernait alors la Russie, que l'Angleterre envoya ses premiers ambassadeurs : par les détails qu'ils firent parvenir chez eux, on voit que les Anglais en Russie y éprouvaient précisément les persécutions qu'ils eurent à y souffrir deux cent trente ans après, sous la tyrannie de *Paul*;

(1) Quelques années après, A. D. 1557, le czar adressa de nouveau à la cour de Vienne une demande d'artistes qui fut infructueuse, annonçant « qu'il pourrait facilement s'en procurer de France et d'Italie, mais qu'il préférait les Allemands, les connaissant pour être un peuple droit, vertueux et honnête. »

la même race abjecte autour d'eux, la même crainte pour s'exprimer avec franchise dans leurs lettres; le même désir d'abandonner ce théâtre de barbarie et de débauche. Le secrétaire de *Randoph*, envoyé avec le titre d'ambassadeur de la reine *Elizabeth*, se nommait *Georges Tuberville* : il a adressé certaines lettres en vers à *Dancie*, *Spencer* et *Parker*; il y décrit les usages du pays et les mœurs du peuple. Il paraît avoir été dans le temps un jeune homme à la mode. Le volume de ces lettres est extrêmement rare, et se vend un prix énorme; elles sont fort peu connues, et méritent pourtant de l'être davantage, non-seulement parce qu'elles prouvent que la Russie est aujourd'hui précisément ce qu'elle était à l'époque où ces lettres furent écrites, mais aussi parce qu'elles offrent un modèle curieux de l'ancienne poésie anglaise (1).

---

(1) HACKLUYT'S *Voyages*, p. 384, 389. L'auteur cite, dans ses notes, quelques fragmens de ces lettres qui perdraient beaucoup, dans une traduction, de la grace naïve de l'ancienne poésie anglaise.

(*Note du Traducteur.*)

CHAPITRE VII.

MOSCOW.

Marché du dimanche. — Promenades durant le temps de Pâques. — Kremlin. — Porte sainte. — Grande cloche. — Pièce d'artillerie énorme. — Ancien palais des Czars. — Trésor impérial. — Modèle superbe. — Aspect général du Kremlin. — Églises chrétiennes les plus anciennement bâties. — Solennité de l'Ascension.

Le marché du dimanche à Moscow, offre un spectacle aussi nouveau qu'intéressant: depuis cinq heures du matin jusqu'à huit, la spacieuse place de *Gallitzin*, près le Kremlin, encombrée d'une foule de paysans et de peuple de toutes les classes qui viennent vendre ou acheter des paons blancs, des pigeons à queue d'éventail, ou d'autres espèces curieuses; des chiens de toutes les sortes, pour la chambre ou pour la chasse; des oiseaux chantans, des volailles, des fusils, des pistolets, enfin tout ce dont le hasard ou l'habitude peuvent faire des objets de commerce. Les marchands, hors dans le local

destiné à la vente des oiseaux chantans, qui est un marché fixe et très-grand, n'ont pas de boutiques, mais restent avec leurs marchandises exposées sur des tréteaux, ou les colportent à la main. Les chiens et les oiseaux forment les principaux articles de vente. Au milieu de la foule, on distingue les nourrisseurs de pigeons à de longues verges blanches qu'ils portent pour diriger ces oiseaux dans leur vol. Les nobles moscovites prennent grand plaisir à ces oiseaux, et une paire favorite se vendra au marché, de cinq à six roubles. Je vis, avec surprise, ces marchands, pour montrer leurs oiseaux, les laisser s'envoler et les rattraper ensuite à leur gré. Le principal talent des pigeons consiste à s'élever à une grande hauteur, en ligne spirale; ils volent tous de la même manière, et se suivent les uns les autres. Quand un oiseau est lassé et qu'il ne tient pas la ligne de courbure prise par les autres, le marchand siffle, en tournant sa baguette, et d'ordinaire il change sa direction. Pendant ces exercices, les Russes jouent leur argent en paris, disputant sur la hauteur à laquelle parviendra un pigeon, et sur le nombre de courbures qu'il décrira pour y parvenir. Parmi les chiens de chasse, nous remarquâmes une belle espèce, avec une longue queue, sem-

blable à ceux de Terre-Neuve, mais d'une grosseur et d'une taille surprenantes; on s'en sert, en Russie, pour courir les loups. Les petits chiens allemands, si chèrement vendus à Londres, n'ont ici aucune valeur. On m'en offrit un très-beau pour le prix d'un schelling anglais. Nous remarquâmes aussi des lévriers anglais et des chiens pour la chasse du renard; mais le terrier d'Angleterre est à Moscow l'espèce favorite : on le voit très-rarement en Russie; il s'y vend dix-huit roubles, et même au-delà, suivant le caprice de l'acheteur et du vendeur. On offre aussi aux curieux des chats persans d'un bleu gris ou couleur d'ardoise; ils sont admirés. Apercevant plusieurs étaux qui paraissaient couverts de blé, j'en approchai pour examiner sa qualité; mais quelle fut ma surprise de voir que ce que j'avais pris pour du grain, n'était autre chose que des monceaux d'œufs de fourmis, entassés pour la vente! Près de ces mêmes étaux, se trouvaient des cuves remplies de fourmis s'amoncelant au milieu de ces œufs et sur les personnes qui les vendent. On transporte à Moscow les fourmis et leurs œufs pour servir de nourriture aux rossignols : ces oiseaux favoris, et communs dans des maisons russes, chantent tout aussi-bien dans les cages que

dans les bois. Nous les avons souvent entendus, dans les boutiques d'oiseleurs, gazouillant avec toute l'abondance et toute la variété de tons qui distinguent le rossignol des forêts (1). Le prix de l'un de ces oiseaux, lorsqu'il chante bien, est de quinze roubles environ : les Russes, en remuant des grains sur une table, font chanter à volonté ces oiseaux durant le jour; et, toute la nuit, les rues de la ville retentissent du concert mélodieux des forêts.

Les promenades sont, au printemps, le plus intéressant spectacle que Moscow puisse offrir à la curiosité d'un étranger. La principale a lieu le 1.er mai (style russe) dans une forêt près de la ville : elle présente un coup d'œil curieux, en ce qu'elle est fréquentée par la bourgeoisie aussi-bien que par les nobles, et que le costume national peut alors y paraître dans son plus grand éclat. La file des voitures et des personnes à cheval est immense : on voit, sous les arbres et sur le gazon, des paysans russes livrés aux danses les plus gaies, et exprimant leur joie par des chants animés. La musique de la balalaika, les sons aigus des pipeaux rustiques, les

(1) J'ai appris depuis que la mode de garder et de nourrir des rossignols s'est répandue en Angleterre.

battemens de mains, les danses sauvages des Égyptiens, tout est mêlé dans ces réjouissances tumultueuses. Les femmes des marchands, soit en *droskis*, soit à pied, étalent leurs coiffures tressées et leurs plus magnifiques ajustemens. Dans la somptuosité de cette mise, on n'aperçoit aucune différence entre une princesse et la femme d'un marchand de Moscow, si ce n'est que l'une copie les modes de Londres et de Paris, tandis que l'autre conserve l'habit de ses ancêtres. Durant le temps de Pâques, les promenades ont lieu tous les soirs; le but de la cavalcade varie accidentellement; ces courses se font en voitures et à cheval: le nombre des équipages est beaucoup plus grand qu'aucune circonstance n'en peut réunir dans toute autre ville de l'Europe. Le motif de pareils rassemblemens est, comme par-tout ailleurs, de voir et d'être vu. Les équipages continuent à défiler dans le même ordre, sur deux lignes qui se meuvent parallèlement; spectacle quelquefois au-dessus de toute description. De belles femmes, parées des ajustemens les plus somptueux et les plus élégans, remplissent les balcons et les fenêtres des édifices, entre lesquels la cavalcade arrive à sa destination: des hussards et des officiers de police sont placés sur

divers points pour maintenir l'ordre. Arrivé au lieu particulièrement destiné au déployement du cortége, l'étranger sera surpris de voir ce qui ne pourrait convenir qu'aux plus pauvres terres de Saint-Giles (1). De misérables chaumières et des huttes de bois se distinguent à peine entre des nuages de poussière. Le vendredi de la semaine de Pâques, le lieu de la promenade est mieux choisi : on va dans une plaine nommée *la Vallée,* et long-temps avant de parvenir à cette plaine, la file des voitures est si nombreuse, que l'on peut à peine se mouvoir (2). La grande scène s'ouvre enfin, et la

(1) En anglais *purlieus :* certaines terres démembrées des forêts royales, et sur lesquelles le propriétaire a droit de chasse. (*Note du Traducteur.*)

(2) Il peut être convenable d'insérer ici un extrait du *Journal de M. Heber*, touchant la population de cette ville remarquable : il a pris, à cet égard, des informations très-particulières, et sa scrupuleuse attention pour l'exactitude se montre parfaitement ici.

« Nous avons entendu diversement évaluer le circuit de Moscow : il peut être d'environ trente-six versts (vingt-six milles), mais il renferme plusieurs espaces vides. Comme à l'ordinaire, on exagère la population, décidément elle est beaucoup plus grande que celle de Pétersbourg ; je la croirais trois ou quatre fois aussi

vue qui frappe de tous côtés le spectateur est réellement surprenante : une procession d'une longueur dont l'œil ne peut atteindre l'extrémité, passe et repasse dans cette belle et spacieuse vallée terminée par un couvent. Il n'y a pas moins de deux mille voitures, la plupart à six chevaux, mais jamais au-dessous de quatre. Cet assemblage contribue beaucoup à l'effet général ; mais le détail des équipages, des laquais, des cochers, est une excellente caricature de la magnificence. Presque toujours les postillons sont des vieillards d'une mine pitoyable, couverts de livrées hideuses, avec des galons de laine filée, portant des chapeaux retroussés, et tenant les fouets et les rênes comme si jamais ils n'avaient monté à cheval. Les harnois sont de vieilles cordes en lambeaux, fort différens de ces traits blancs dont on se sert

---

considérable, à en juger par la foule circulant dans les rues. L'étendue de la ville, proportionnément avec Pétersbourg, est à peu près, comme on peut le voir par le plan, de douze à un : cependant l'intendant de police, probablement sous ce rapport très-bien informé, la porte à deux cent cinquante mille habitans résidant. Les serviteurs et la nombreuse domesticité des nobles pourraient être évalués à près de trente mille ; mais ils n'y sont que durant l'hiver. » *Heber's. M. S. Journal.*

en Pologne, et qui sont élégans, sinon magnifiques. Les carrosses même, sans être cependant en aussi pitoyable état que les voitures de nuit de Londres, sont mal construits, lourds, et d'une forme surannée. Le nombre infini des équipages présente seul quelques idées de grandeur et de somptuosité. La file des voitures va jusqu'au couvent dont on a parlé, et en revient dans l'ordre qu'elle a suivi pour s'y rendre. Entre les voitures, on a réservé une place pour les cavaliers; ils y paraissent sur les plus beaux chevaux anglais ou turcs, montant à l'anglaise, à ce qu'ils croient, mais sans aucun rapport avec la manière des écuyers anglais. Leurs chevaux sont dressés au manége, à piétiner et à ronger le frein, sans avancer d'un pas; quelquefois piaffant comme ceux qui paraissent sur les amphithéâtres, tandis que leurs cavaliers, en casaques lacées et en manchettes, avec des chapeaux retroussés et des selles magnifiquement brodées, croient déployer toutes les merveilles de l'équitation. Plusieurs familles russes font conserver à leurs domestiques l'ancien costume national; d'autres les habillent comme les coureurs d'Italie, en sorte que la variété résultant de cette bigarrure est très-amusante.

Les innombrables cloches de Moscow con-

tinuent à se faire entendre toute la semaine de Pâques, carillonnant et tintant sans ordre et sans harmonie. On ne met en mouvement la grande cloche près de la cathédrale, que pour des occasions importantes; et elle rend le son le plus beau et le plus solennel que j'aie jamais entendu. Quand elle sonne, un murmure sourd et profond retentit dans tout Moscow, comme le ton le plus grave et le plus élevé d'un grand orgue, ou comme le roulement d'un tonnerre éloigné. Cette cloche est suspendue dans une tour appelée *le Beffroy de Saint-Ivan*, et au-dessous d'autres qui, d'un plus petit volume, sont cependant énormes: elle a quarante pieds neuf pouces anglais de circonférence, seize pouces et demi d'épaisseur, et son poids est de trois mille cinq cent cinquante-un pouds (1).

Le Kremlin est, plus que toutes les autres parties de la ville, digne de l'attention d'un étranger : nous le chosissions pour promenade toutes les fois que nous pouvions éviter les engagemens de société; et la vue que l'on peut découvrir de ce point, et particulièrement de la tour de St.-Ivan, est, de tous les aspects de la ville, le plus

---

(1) Cent seize mille cent quatre-vingts livres, poids de marc.

remarquable par sa singularité et sa magnificence. De tous côtés, un rempart, des tours, des murailles environnent cette forteresse couronnée de dômes et de clochers : le coup d'œil varie à tout moment par l'étrange irrégularité des édifices que contient cette enceinte. On entre au Kremlin par un portail en voûte peint en rouge, et nommé la *Porte-Sainte* : on oblige les personnes de tous rangs à marcher tête nue l'espace de cent pas. Cette porte existe sur le côté méridional vis-à-vis le quartier des boutiques : on en approche au moyen d'un pont jeté sur le fossé qui entoure les murailles. Au-dessus de l'entrée, on voit une image, avec une lampe qui brûle continuellement (1). Des sen-

---

(1) Vous arrivez à la Porte-Sainte par un pont étroit et long, construit sur le fossé. A main gauche, est une belle vue du bas de la rivière : tout le coup d'œil ressemble infiniment à Seringapatam, tel qu'il est représenté au Panorama de Porter. En passant sous la Porte-Sainte, on ôte tous les chapeaux par respect pour un saint placé au-dessus d'elle, et qui délivra la citadelle, comme l'assure la tradition, en jetant une terreur panique dans le camp des Polonais, qui déjà étaient en possession de la ville, et avaient presque réussi à s'emparer de cette porte du Kremlin. *Heber's M. S. Journal.*

tinelles sont ici placées ainsi qu'à toutes les entrées du Kremlin, et personne ne s'aventurerait sans ôter son chapeau. Je voulus m'assurer si la règle s'observait avec sévérité, et feignant une ignorance complète de l'usage, j'entrai sous la porte, mon chapeau sur la tête. La sentinelle m'appela. Sans prendre garde à elle, je marchai plus en avant; mais je vins à rencontrer un paysan, tête nue, qui, me voyant la tête couverte, en avertit le peuple et la sentinelle, qui, me prenant par le bras avec de très-vives expressions de colère, m'eut bientôt appris de quelle manière il fallait traverser la Porte-Sainte à l'avenir.

La grosse cloche de Moscow, qui passe pour la plus grande que l'on ait jamais coulée, gît dans un fossé profond, au milieu du Kremlin. L'histoire de sa chute est fabuleuse, et comme les écrivains se copient ordinairement l'un l'autre, cette histoire continue à se propager. Le fait est que la cloche se trouve encore dans le lieu où elle fut primitivement coulée : elle n'a jamais été montée. Les Russes parviendraient aussi aisément à hisser un vaisseau de guerre de première ligne, avec toute son artillerie et son chargement. Le feu ayant pris au Kremlin, les flammes atteignirent le bâtiment construit

au-dessus du fossé dans lequel la cloche se trouvait encore ; le métal s'échauffa, et l'eau jetée pour éteindre le feu étant tombée sur la cloche, produisit la fracture que l'on voit aujourd'hui. Un double rang de degrés conduit au fond du fossé où elle est restée ; elle remplit l'espace du plancher au toit : on pénètre dans ce fossé par une trappe placée à la surface même de la terre. Nous trouvâmes les marches très-dangereuses : plusieurs manquaient, d'autres étaient brisées, ce qui me fit faire la chute très-périlleuse de la hauteur d'une rampe ; je fús sur le point de perdre la vie en tombant froissé sur la cloche. Cet accident fit placer un soldat près de la trappe, pour empêcher le peuple de devenir victime de sa curiosité. Cet homme serait cependant beaucoup mieux employé à raccommoder les marches qu'à passer toute la journée à dire qu'elles sont rompues. La cloche paraît réellement une montagne de métal. On assure qu'elle renferme une très-grande proportion d'or et d'argent, et qu'au moment de sa fusion, les nobles et le peuple y jetèrent leurs vaisselles et leur argent. Il est permis de suspecter ces fabuleuses traditions, sur-tout en Russie, où l'on est très-disposé à redire ce que l'on a entendu une première fois,

sans réfléchir sur la probabilité des récits. Je cherchai vainement à faire en petit l'essai du métal. Les naturels regardent cette cloche avec une vénération superstitieuse, et ils ne consentiraient pas même à en laisser détacher un grain. Cependant on peut dire que la matière a un aspect très-éclatant, blanchâtre, brillant, semblable à la couleur de cloche en général; et peut-être son éclat argentin a fortifié, sinon produit la conjecture touchant la richesse de sa matière.

Les jours de fête, les paysans visitent la cloche comme ils feraient une église; c'est pour eux un acte de dévotion; ils font des signes de croix en montant et en descendant les escaliers. Le fond du fossé est rempli d'eau, de boue, de grandes pièces de charpente, embarras qui, ajoutés à l'obscurité du lieu, le rendent désagréable et malsain, sans compter le péril résultant du mauvais état de l'escalier. J'y suis descendu pour déterminer avec exactitude les dimensions de la cloche. Dans l'une de ces visites, une demi-douzaine d'officiers russes voulurent bien m'aider à en prendre la mesure; elle se rapporte si bien avec le relevé publié par *Jones Hanway*, que la différence n'est pas digne de remarque; rencontre singulière, si l'on considère

la difficulté de reconnaître exactement ce qui se trouve en partie enfoui dans la terre et fracturé. Personne, je crois, n'a jusqu'ici donné les dimensions de la plus grande circonférence, qui surpasserait en grandeur celle que nous publions aujourd'hui, parce que le rebord de la cloche sur lequel on pourrait les prendre est entièrement enfoncé dans la terre. Dix personnes environ étaient présentes quand je mesurai la partie découverte. Nous étendîmes une forte corde sur le métal dans toutes les parties de la circonférence et autour de l'extrémité qui touchait la terre, ayant soin en même temps de ne pas roidir la corde. Par l'examen du morceau de cloche brisé, je m'assurai que nous avions pris les dimensions de la cloche à deux pieds du point de son dernier rebord. La circonférence reconnue était de soixante-sept pieds quatres pouces, ce qui donne un diamètre de vingt-deux pieds quatre pouces et un tiers de pouce (1). Quand nous prîmes la hauteur perpendiculaire du sommet, nous la trouvâmes correspondant exactement avec l'état donné par *Hanway;* savoir, vingt-un pieds quatre pouces et demi. Dans la partie plus forte, à

(1) Mesure anglaise.

l'endroit où le battant devait frapper, son épaisseur est de vingt-trois pouces. Nous parvînmes à la déterminer en mettant nos mains sous l'eau, à l'endroit où la fracture avait eu lieu, c'est-à-dire, à sept pieds au-dessus du bord de la cloche. Le poids de cette énorme masse de métal est estimé être de quatre cent quarante-trois mille sept cent soixante-douze livres, qui, sur le pied de trois schellings la livre, monte à soixante-six mille cinq cent soixante-cinq livres sterling seize sous, somme restant sans emploi, et qui n'est d'aucun usage pour personne (1).

(1) La grande cloche de Moscow fut long-temps un objet merveilleux, et elle est citée par la plupart des voyageurs. Ce sujet n'est d'aucune importance ; mais il est peut-être à propos d'ajouter que les descriptions que l'on en a données ne s'appliquent pas au même objet. *Olearius* décrit une cloche qu'il a vue en 1636 ; c'est celle dont on a parlé il y a quelque temps, et qui fut faite par *Boris Gudenof*. (Voyez *Olear.*, tom. I, p. 107.) *Augustin*, ambassadeur allemand en 1661, cite la cloche décrite ici. Elle fut fondue, suivant *Augustin*, en 1653, durant le règne d'*Alexis* (Voy. *Voyage de Moscow*, p. 117.) Les Russes et le peuple de Moscow assurent qu'on la jeta en moule sous l'impératrice *Anne*, probablement d'après la figure de femme en relief sur la cloche ; mais cette figure peut avoir été faite pour

J'eus plus de peine à mesurer le grand canon que l'on met au nombre des merveilles du Kremlin. Les sentinelles m'interrompaient toujours ; l'une d'elles tourna sur moi sa baïonnette et me menaça de m'éventrer si je persistais dans ma résolution : cependant, en marchant dans sa longueur, je la trouvai de dix-huit pieds et demi, et l'on se representera son diamètre, quand on saura qu'un homme peut se tenir debout dans son ouverture ; de plus, son épaisseur est de dix pieds. On garde cette pièce uniquement pour l'ostentation, elle ne sert jamais (1). Malgré le peu de soin qu'on

---

représenter la Vierge. La supputation du poids donnée par *Augustin*, et la mesure qu'il donne de la cloche, approchent trop près de la vérité, pour croire qu'il ait voulu en décrire quelque autre. On employa, dit-il, à son coulage, quatre cent quarante milliers pesant de métal : il dit, de plus, que son épaisseur est de deux pieds, même mesure, à un pouce près, que celle qui a été donnée ici ; il prouve par-là qu'elle est plus grande que la fameuse cloche d'Erford, et même que celle de Pékin.

(1) D'après le *Voyage de deux Français*, tom. III, p. 296, son poids est de deux mille quatre cents pouds (79,200 livres), et ses dimensions de seize pieds français en longueur, quatre pieds trois pouces de dia-

en a eu, elle est restée en bon état et sans aucun dommage : elle fut coulée en 1694. Près de là sont placées quelques pièces d'artillerie d'un moindre calibre, mais d'une longueur très-extraordinaire (1).

Rien n'est défendu sous des peines plus sévères, que de lever des plans ou de prendre des dessins dans cette forteresse; c'est ce qui m'a empêché de prendre la vue de Moscow de ce point; mais comme les objets que renferme le Kremlin sont toujours intéressans pour des étrangers, des artistes habiles en procurent la représentation. Je parvins, toutefois avec la plus grande peine, à avoir une vue de l'intérieur du

---

mètre, dont il faut ôter seize pouces pour l'épaisseur de la pièce.

(1) Une histoire très-curieuse du canon de cuivre du Kremlin se trouve dans l'ouvrage d'*Eden*, intitulé *History of Travels*, tel qu'il est augmenté par *Willes*, et imprimé par *Jugge*, en lettres noires, à Londres, en 1577. Cette histoire est tirée de *Paul Jove*, et annoncerait qu'on avait l'usage de l'artillerie à Moscow dès le règne de *Basile Ivanovich. Basile* institua une troupe d'arquebusiers à cheval, et employa l'adresse de certains ouvriers italiens à exécuter plusieurs grandes pièces de cuivre munies de leurs roues et de leurs assortimens : elles furent placées dans le château de Mosca. *Eden's. Hist.*, p. 301.

Kremlin, renfermant l'ancien palais des czars. A la façade de ce bâtiment, qui est un édifice gothique irrégulier, on voit une fenêtre distinguée par deux colonnes gothiques; c'est, dit-on, celle par où, durant la conspiration de *Zuski*, *Démétrius* cherchant à s'échapper, sauta et se brisa la cuisse avant d'être massacré. Il parvint à descendre, à l'aide d'une corde, à une distance considérable, sans parvenir cependant à pouvoir se dérober aux mains de ses ennemis; il n'y avait que le désespoir qui pût le pousser à cette tentative hasardeuse. Les souverains russes étaient aussi dans l'usage de se tenir à cette fenêtre et d'y recevoir les suppliques de leurs sujets; on remettait la pétition sur une pierre, en bas dans la cour, et si le czar le jugeait à propos, il l'envoyait chercher.

Des caisses, placées dans les appartemens inférieurs du palais, renferment aujourd'hui le trésor impérial. L'escalier de pierre qui y conduit est fameux par les massacres que les Strelitz y commirent durant la révolte que la sœur de *Pierre-le-Grand* suscita. C'est une remarque pénible que celle faite par plusieurs écrivains, que, dans des temps d'anarchie et de des-

potisme, les plus grandes atrocités ont été commises par des femmes. L'histoire, assurent-ils, ne rappelle point, et la plume même de *Tacite* n'a point signalé de monstres tels que *Catherine de Médicis*, la sanguinaire *Marie* et les femmes de France durant la dernière révolution. Dans la révolte des Strelitz, on accuse la princesse *Sophie* de les avoir portés aux excès les plus horribles; des écrivains modernes ont entrepris sa défense, et M. *Coxe*, entre autres, a recueilli plusieurs argumens ingénieux pour affaiblir les inculpations de *Voltaire*. Réduits, comme nous le sommes souvent, à ne connaître les caractères de certains personnages que par les tableaux que leurs ennemis en ont faits, au milieu des haines et des cabales des partis, nous pouvons suspecter la justice du reproche ainsi jeté sur tout un sexe. Les détractions déraisonnables que se permirent les écrivains du règne d'*Henri VII* contre *Richard III*, ne sont guère admises de nos jours. Le préjugé qui a duré long-temps, se déracine avec peine. Ainsi, dans l'histoire des croisades, les Sarrasins n'ont-ils pas toujours été flétris du titre de barbares, tandis que leurs ennemis ont emprunté de ce peuple les premiers traits de

leur perfectionnement et de leur civilisation!

L'on pourrait difficilement se figurer pour un sujet de peinture historique une composition plus remarquable que la scène qui eut lieu sur cet escalier, au moment où le vénérable patriarche, portant d'une main l'image de la Vierge *Marie*, et de l'autre conduisant le jeune *Jean Narishkin*, suivi de sa sœur en larmes et des princesses, descendait suppliant la populace furieuse d'épargner la vie de cet enfant. Les barbares venaient de le chercher deux jours entiers, et avaient menacé d'incendier le palais si on ne le leur livrait pas pour le mettre à mort. Ils n'eûrent pas plus tôt saisi leur victime, qu'ils coupèrent son corps en pièces et attachèrent sa tête, ses pieds et ses mains aux piques de fer de la balustrade.

Nous montâmes, par ce mémorable escalier, au trésor impérial : il renferme très-peu de choses dignes d'attention. Le vieux général qui en avait la garde, nous obligea d'attendre que la permission de le visiter eût été obtenue. Il parut se trouver mal à son aise tout le temps que nous y restâmes ; il était placé sur un fauteuil à bras dans l'une des pièces, et il ne cessa de témoigner de l'humeur et de l'impatience. Les différens articles du trésor ont été décrits

dans le *Voyage de deux Français* (1), qui se plaignent d'avoir été emmenés de force, ainsi que nous le fûmes nous-mêmes. Les habits de cérémonie portés par les souverains russes à leur couronnement, et d'autres brodés à grands frais et lourdement garnis de pierres précieuses et de perles, remplissaient les premiers cabinets, et sont les principaux ornemens du trésor. Au nombre de ces habillemens était une robe longue de douze verges (yards), que *Catherine II* avait à son couronnement, et qui fut portée à cette solennité par douze chambellans. L'usage d'amasser et de montrer des ajustemens magnifiques distinguait les Russes dès les temps de leurs plus anciens monarques. Dans les relations des ambassadeurs de ce pays, remontant même à l'époque de *Philippe* et *Marie,* nous voyons que l'usage était, à Moscow, de revêtir de riches habillemens les marchands et les anciens de la ville, et de les placer dans l'antichambre du souverain, les jours d'audience : la cérémonie finie, on remettait dans

(1) *Voyage de deux Français dans le nord de l'Europe;* ouvrage d'un très-grand mérite, prohibé lorsque nous nous trouvions en Russie. On l'a cité plusieurs fois dans ce volume. Paris, *Desenne*, 1796.

le trésor ces somptueuses parures. *Henri Lane*, dans une lettre écrite à *Sanderson* (1), rapporte particulièrement cette circonstance de sa présentation et de celle du chancelier, au czar, en l'année 1555 : « Ils parcoururent plusieurs pièces garnies, pour la décoration, de plusieurs personnages graves et âgés, tous en vêtemens longs de diverses couleurs, tissus d'or, en violet, à peu près comme nos chapes, et portant des bonnets, des joyaux et des chaînes. Ces personnes n'étaient pas des courtisans, mais des vieillards moscovites, bourgeois ou marchands distingués. L'usage est de fournir ces habillemens du trésor et de la garde-robe de la cour : après les avoir portés et montrés, on les y resserre. » Deux ans après, le capitaine *Jenkinson* eut la commission de reconduire, d'Angleterre à Moscow, l'ambassadeur russe : lui et ses compagnons se disposaient à quitter cette ville, quand ils reçurent l'invitation de voir la garde-robe et le trésor de l'empereur. Après qu'ils eurent vu ces belles robes, « dont deux sont représentées comme si lourdes qu'un homme pouvait à peine les porter, toutes garnies de perles les unes sur les autres, et or-

(1) Hackluyt, vol. I, p. 465.

nées sur le bord d'une multitude de saphirs ou de pierres précieuses », on les invita particulièrement à en faire venir de semblables, ou même de plus riches, d'Angleterre (1), attendu que l'empereur employait volontiers son argent à l'acquisition de ces objets.

On montre au trésor les couronnes des royaumes conquis. Nous vîmes celles de Cazan, de Sibérie, d'Astracan et de la Crimée. Cette dernière, par sa simplicité et les souvenirs attachés à son histoire, excite le plus d'intérêt; elle est unie, et offre un contraste frappant avec le nombre infini d'ornemens prodigués à tous les objets qui l'entourent : c'est comme un emblème de la simplicité et de la vertu du peuple sur lequel elle fut ravie (2). Sa forme est très-ancienne; elle rappelle le diadème que les peintres donnent ordinairement à notre monarque *Alfred*. Les couronnes des czars sont déposées dans la partie du trésor renfermant les objets les plus précieux. On dit que l'on a ôté les rubis

---

(1) HACKLUYT, vol. I, p. 319.

(2) Les rédacteurs du *Voyage de deux Français* parlent d'une très-ancienne couronne d'or, qui peut être celle dont il est ici question. « Une autre couronne d'or, plus simple que toutes les autres, qui paraît fort ancienne, mais dont on n'a pu nous dire l'origine. »

des couronnes de l'impératrice-reine, de celle de *Pierre II*, pour y substituer des pierres moins précieuses (1).

On nous montra des objets qui passaient autrefois pour avoir une grande valeur, mais qui aujourd'hui ne peuvent être remarquables que par leur antiquité : tels, par exemple, qu'un grand peigne d'ivoire dont se servaient les czars pour arranger leurs longues barbes. Des buffets, au-dessous des armoires en glaces qui couvrent les murailles, sont remplis d'une grande quantité de gobelets, de vases, de plats, de coupes de toutes les sortes, de bassins, de chandeliers d'or et d'argent, et d'autres meubles précieux, présens des princes étrangers et des Etats tributaires. Une caisse de vermeil contient un rouleau sur lequel est tracé le code des lois des diverses provinces de l'empire, recueillies par *Alexis*, père de *Pierre-le-Grand*, et l'un des princes les plus sages et les meilleurs qui aient jamais paru sur le trône de Russie; des pièces de mécanique, qui par-tout ailleurs seraient peu estimées; une toilette dont la garniture est toute entière d'ambre; des vases de serpentine auxquels on suppose la propriété de neutra-

---

(1) *Voyage de deux Français*, tom. III, p. 291.

liser les funestes effets du poison; des habillemens de masques, portés par des souverains; quelques curiosités naturelles, entre autres la corne d'une espèce de baleine appelée *narval*, de plus de huit pieds de longueur. On trouve cette baleine près de l'embouchure des rivières qui tombent dans la mer Blanche, ou sur les bords des lacs, à la même latitude. Les cornes et les défenses des animaux en état de fossiles, composent un article considérable du commerce intérieur de la Russie. Peut-être l'ivoire manufacturé à Archangel aura-t-il été déterré dans le nord de l'empire. Le professeur *Pallas* m'assura que l'on a découvert un amas tellement prodigieux de défenses d'éléphant, dans une île située au nord de la terre des Samoïedes, que des caravanes viennent tous les ans y faire des chargemens pour Pétersbourg. La circonstance la plus remarquable est, qu'au lieu de les rencontrer minéralisées, de même que les défenses d'éléphant trouvées dans le midi de l'Europe, on peut les travailler avec la même facilité que l'ivoire le plus parfait; mais cela n'arrive que si on vient à les découvrir à une latitude où la terre est perpétuellement gelée. Elles ont été conservées de même que des poissons et d'autres substances alimentaires que

'on transporte annuellement aux marchés d'hiver de Pétersbourg; les ossemens découverts dans les parties septentrionales de la Sibérie sont ou mous et gâtés, ou minéralisés par des infiltrations siliceuses et des composés métalliques. A quelles étranges réflexions ne donnent pas lieu de pareils fossiles! Si le froid seul les a conservés, ces espèces vivantes doivent avoir été saisies et gelées, au moment même de leur dépôt. Ces faits ne permettent pas de douter qu'un animal particulier aux contrées les plus brûlantes de la terre a pu, à quelque époque très-reculée, vivre long-temps dans une température qu'il ne supporterait pas de nos jours un seul moment. L'impératrice *Catherine*, dans sa correspondance avec *Voltaire*, fait hommage de ces énormes dépouilles à l'incrédulité du vieillard de Ferney (1); et il est difficile de décider lequel paraîtra plus condamnable aux

(1) « Mais une chose qui démontre, je pense, que le monde est un peu plus vieux que nos nourrices ne nous le disent, c'est qu'on trouve dans le nord de la Sibérie, à plusieurs toises sous terre, des ossemens d'éléphans qui, depuis fort long-temps, n'habitent plus ces contrées. » *Lettres de l'Impératrice à M. de Voltaire*, dans les *Œuvres de Voltaire*, tom. LXVII, p. 201, édit. de 1785.

yeux de la postérité, ou de *Catherine* caressant le scepticisme de *Voltaire*, ou de cet archi-impie qui, arrivé à sa grande année climatérique, sollicitait quelquefois par une simple insinuation, souvent par une demande directe, une invitation d'aller à Pétersbourg (1).

Dans une très-ancienne partie du palais, autrefois habitée par les patriarches, et voisine de la chapelle, on conserve les vêtemens que portaient ces prélats; on les montre dans des armoires vitrées : mais on nous invita à remarquer sur-tout les habits de *saint Nicon* et de *saint Nicolas*, les tiares envoyées à ces métro-

---

(1) « J'aurai à la vérité soixante-dix-sept ans, et je n'ai pas la vigueur d'un Turc ; mais je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher d'aller, dans les beaux jours, saluer l'étoile du nord et maudire le croissant. Notre M.me *Geoffrin* a bien fait le voyage de Varsovie : pourquoi n'entreprendrais-je pas celui de Pétersbourg au mois d'avril ! » (*Lettres de Voltaire à l'Impératrice*, ibid., p. 49.) A quoi l'impératrice répondait qu'elle admirait son courage, mais que connaissant la délicatesse de sa santé, elle ne consentirait pas à l'exposer aux dangers d'un si long voyage. « Néanmoins, ajoutait-elle, si les choses continuent à aller comme elles vont, il peut arriver que la prospérité de mes affaires demande ma présence dans les provinces méridionales de mon empire. » *Ibid.*, p. 50.

politains par les empereurs de Constantinople, les crucifix portés dans leurs processions solennelles, les bâtons des patriarches et les reliques. On avait mis plusieurs de ces dernières dans des cavités pratiquées sur un crucifix de bois : entre autres choses qui ajoutaient à sa prodigieuse sainteté et à sa puissance miraculeuse, l'on nous fit remarquer une portion de l'un des os de *sainte Marie-Madeleine*. Les vêtemens étaient très-anciens, mais tout aussi magnifiques que ceux que nous avions vus à la cérémonie de la Résurrection. L'or et l'argent nous parurent les ornemens les moins précieux; plusieurs étaient entièrement couverts de perles, et d'autres ornés d'émeraudes, de rubis, de diamans, de saphirs et de pierres précieuses de Sibérie. Dans de très-petits cabinets, nous vîmes des pierres onyx travaillées en camée et offrant les images de Jésus et de la Vierge; elles n'avaient pas moins de trois pouces et demi de long et deux de large. On nous montra de plus des vases d'argent massif destinés à contenir l'huile bénite qui, de Moscow, s'envoie dans toute la Russie pour le service des églises grecques. Seize de ces vases, d'une dimension très-considérable, chacun pouvant contenir de trois à quatre galons, furent donnés par l'empereur *Paul*.

Il y a, dans la chapelle qui touche aux chambres où l'on garde ces trésors, une collection de manuscrits grecs et sclavons, et plusieurs ossemens de *sainte Marie-Madeleine*. Le très-grand nombre des manuscrits est en idiome sclavon. Le prêtre qui en avait la garde, s'entretint avec moi, et m'assura que, parmi les manuscrits sclavons ou runiques, comme il les appelait, existait une copie des œuvres de *Virgile* et une autre de *Tite-Live* : il ne parvint cependant à découvrir ni l'une ni l'autre; et j'attribuai toute l'histoire à son ignorance autant qu'à sa vanité. Dans la suite, je causai avec l'archevêque *Platon* sur le même objet, et il me dit qu'il n'y avait rien d'intéressant parmi ces manuscrits (1). Le prêtre traduisit ou prétendit traduire quelques-uns de leurs titres de l'idiome sclavon en latin : si l'on peut ajouter foi à sa version, la collection renfermerait des voyages de pèlerins à Jérusalem, à une époque très-éloignée. Sur un ancien papier vélin, est une copie des Évangiles *in-folio*, parfaitement bien écrite, en caractères russes, par *Anne*, fille de *Michael Feodorovich*. On nous montra aussi, comme à Pétersbourg, diverses sculp-

(1) *Voyez* chap. IX.

tures en bois, exécutées par *Pierre-le-Grand;* c'était une petite caisse qui contenait une lettre datée de 1697, envoyée par ce prince, de Sardam en Hollande, au patriarche à Moscow. Le prêtre me permit de prendre le *fac simile* de l'écriture de ce prince : je copiai avec une grande attention le seing de cette lettre; c'était simplement son nom de baptême, *Piter.*

Ayant obtenu les clefs du secrétariat, nous eûmes la facilité de voir le fameux modèle du Kremlin, d'après le plan adopté pour son érection, sous les auspices de la dernière impératrice. C'est l'une des choses les plus curieuses de Moscow; et si l'entreprise eût été achevée, ce serait assurément la merveille du monde. L'architecte qui a construit le plan était russe, et avait étudié à Paris (1). Le modèle a coûté cinquante mille roubles. L'architecte *Camporesi* avait fait l'évaluation de la somme nécessaire pour l'achèvement de l'entreprise, et en portait les frais à cinquante millions de roubles; le calcul fait devant l'impératrice, ne les éva-

---

(1) D'après le *Voyage de deux Français*, le modèle fut exécuté par un menuisier allemand, nommé *André Wetman*, d'après un dessin de l'architecte *Bajanof*, élève de *Wailly*. Voyez tom. III, pag. 297.

ſua d'abord qu'à vingt millions. L'ouvrage était commencé ; mais on assure que l'écroulement d'une partie des fondations porta l'impératrice à faire suspendre tous les travaux. D'après l'état du toit qui couvre le bâtiment où se conserve le modèle, on peut juger que toutes les traces d'une entreprise aussi magnifique seront bientôt effacées. Déjà des symptômes de dépérissement s'annoncent ; et l'architecte nous dit que l'on pouvait s'attendre à voir bientôt tomber les bâtimens. Quand il remit son rapport sur l'état périlleux de l'édifice, les Russes haussaient les épaules en disant : *S'enfoncer ! ! et qu'est-ce que cela fait ?*

Le plan était de former de tout le Kremlin, dans une circonférence de deux milles, un magnifique palais. Sa forme triangulaire, le nombre d'églises qu'il renferme, offraient quelques difficultés ; mais le modèle les avait surmontées toutes. Les façades sont ornées de plusieurs rangs de belles colonnes d'après les différens ordres d'architecture. Chaque partie de cet édifice est exécutée de la manière la plus somptueuse ; on a même employé la peinture à fresque pour le plafond des chambres, et pour imiter les couleurs des colonnes des divers marbres qui devaient servir à orner l'intérieur : il renferme un

théâtre et des appartemens magnifiques. Si l'ouvrage eût été achevé, on n'eût jamais pu lui comparer aucun autre édifice ; il aurait surpassé le temple de *Salomon*, le propylée d'*Amasis*, la *villa* d'*Adrien* et le forum de *Trajan*. *Camporesi* lui donnait des éloges de ce genre ; mais il m'avoua que son compatriote *Guarenghi*, architecte fort connu par ses ouvrages dans cette ville, avait, à cet égard, des sentimens différens. *Guarenghi* avouait qu'à la vérité l'édifice était grand, et qu'il fallait bien qu'il le fût d'après ce plan gigantesque ; mais il le croyait beaucoup trop orné, et le trouvait trop lourd dans plusieurs de ses parties.

On ne voit rien en Europe de pareil à l'architecture de plusieurs parties du Kremlin, de ses palais, de ses églises ; il est difficile de déterminer dans leur ensemble à quel pays elle appartient. Les architectes étaient presque tous Italiens ; mais le style est tantôt tartare, indien, chinois et gothique. Ici une pagode, là une arcade : de la richesse et même de l'élégance dans quelques parties ; ailleurs, de la barbarie et un goût corrompu. Pris en masse, c'est une réunion de magnificence et de ruines, de vieilles constructions réparées et de bâtimens modernes non entretenus : ce sont des voûtes à

moitié couvertes, et des murailles en ruines. des excavations vides parmi des édifices en briques blanchies, des tours, des églises avec des dômes peints, dorés, éclatans. Ici l'on aperçoit quelques fidèles entrant dans un petit édifice de misérable apparence, qui ressemble plus à une étable qu'à une église : ce fut là, vous dira-t-on, le premier asile que la religion chrétienne eut à Moscow pour la célébration de son culte. Ce temple fut construit d'abord avec les troncs des arbres croissant sur le lieu même, lors de la fondation de la ville : aujourd'hui il est bâti en briques, à l'imitation de l'église primitive érigée en bois. Au reste, on ne peut lui reconnaître des titres bien certains à l'antiquité, puisque nous voyons, par les relations publiées en Angleterre (1), que les Tartares de Crimée brûlèrent toute la ville de Moscow le 24 mai 1571. L'église de bois dont on a parlé, fut probablement détruite à cette époque. Nous entrâmes dans ce bâtiment durant la célébration du service divin; un prêtre à voix de *Stentor*, lisait au peuple un extrait des Evangiles. Rien n'est digne de remarque dans la structure de cet édifice.

---

(1) *Lettres de Richard Uscombe à Henry Lane.* Hackluyt, vol. I, pag. 402.

De la terrasse du Kremlin, près du magasin de l'artillerie, la vue de Moscow offrirait un beau sujet de panorama. Le nombre des bâtimens magnifiques, des dômes, des tours et des aiguilles qui remplissent tout l'espace, le rendent peut-être le coup d'œil le plus intéressant et le plus nouveau de l'Europe. Toutes les pauvres chaumières et les misérables bâtimens de bois qui fatiguent les regards en traversant les rues, se perdent dans ce vaste assemblage d'édifices magnifiques, parmi lesquels l'hôpital des enfans-trouvés est sur-tout remarquable. Sous les murs du Kremlin, on voit couler, vers le Volga, les eaux de la Moscwa, devenue déjà une rivière importante. La nouvelle promenade construite sur ses bords, immédiatement au bas de la forteresse, est un ouvrage superbe, et promet de rivaliser avec le fameux quai de Pétersbourg. Elle est tapissée de grands joncs, et se prolonge du pont de pierre à un autre particulièrement nommé le pont de la Moscwa. Cette promenade est défendue par une petite, mais forte palissade de fer, et par des colonnes de pierre d'un très-bon goût d'exécution. Une suite de degrés conduit de cette promenade à la rivière, où la bénédiction de l'eau a lieu, dans la saison la plus riante de l'année; un autre escalier de bois conduit, à travers

les murailles du Kremlin, à une place dans la forteresse.

En montant un jour par cet escalier, nous trouvâmes toutes les églises du Kremlin ouvertes, et un concours prodigieux de peuple réuni pour la célébration de la grande fête de l'Ascension. On décrirait difficilement les scènes qui se passent alors dans ces édifices. J'y fus porté par la foule qui se précipitait comme un torrent; et j'aperçus en entrant une multitude de dévots, au milieu desquels on n'eût pu pénétrer sans exposer sa vie. Tous étaient en mouvement, occupés à faire des signes de croix, à baisser leurs têtes, et à se disputer pour avoir le bonheur de baiser avant les autres les peintures sacrées. On exposa les corps des saints; et les prêtres officians nous montrèrent quelques morceaux du bois de la vraie croix. Des femmes, les yeux inondés de larmes, soulevaient leurs enfans, et leur montraient à embrasser les pieds et les mains des images. Voyant la foule particulièrement empressée à toucher de ses lèvres le crâne d'un saint incorruptible, je demandai en latin au prêtre, quel corps renfermait le sépulcre. « D'où êtes-vous donc? répondit-il; ne » connaissez-vous pas le tombeau de *saint* » *Démétrius?* »

CHAPITRE VIII.

MOSCOW.

Croix de l'ordre de Malte. — Minéraux du comte Golovkin. — *Tableaux. — Antiquités. — Coquillages. — Galerie de* Galitzin. — *Bibliothèque de* Botterline. — *Jardin botanique. — Machines. — Autres collections. — Objets curieux d'histoire naturelle. — Marchands de chevaux anglais. — Bains russes. — Manière de se baigner. — Importance des bains publics. — Hôpital des enfans-trouvés.*

DEPUIS que l'empereur *Paul* s'est fait grand-maître de Malte, la croix de cet ordre est devenue l'une des décorations les plus à la mode en Russie. On n'entre pas dans une société sans voir plusieurs personnes portant le signe distinctif des chevaliers. Le prix de cet ordre, quand on l'achetait de la couronne, était de trois cents paysans (1). Dans les révolutions

(1) D'après ce que l'on nous dit, M. *Heber* le porte à douze cents roubles.

A présent, à la vérité, c'est une nouvelle manière

auxquelles les ordres sont exposés comme les gouvernemens, le sort des chevaliers de Malte est sur-tout digne d'attention. Autrefois le serment exigé, lors de l'admission dans cette confraternité, imposait et faisait professer la pauvreté, la chasteté et l'obéissance. Je ne dirai pas ce qui compose aujourd'hui la formule des engagemens sacrés; mais les candidats pour la croix manifestent des dispositions bien opposées, l'amour des richesses, la débauche et le penchant à la sédition. Le dernier de ces vices se cache au fond du cœur : les deux autres se montrent ouvertement. L'extravagance des Russes n'a pas d'exemple; ils donnent vingt, trente mille roubles, quand d'autres personnes se contenteraient de dépenser quelques pièces de monnaie. Ces sommes, il est vrai, se payent rarement en argent comptant : on les acquitte en meubles, chevaux, voitures, montres, tabatières, bagues et hardes.

Un marchand de minéraux, avec lequel je

---

d'acquérir un rang : des personnes qui n'ont rempli aucune place ni civile ni militaire, peuvent, pour douze cents roubles, acheter une croix de Malte; mais cela n'est regardé que comme la prétention d'une très-grande vanité.

visitais un jour le cabinet de minéralogie du comte *Golovkin*, prétendait me prouver que les arts et les sciences ne trouvent de véritable protection qu'à Moscow. « En Angleterre, disait-il, on a peine à vendre les plus beaux échantillons d'histoire naturelle; nous retirons plus d'argent même des minéraux de Sibérie à Moscow qu'à Londres. » J'eus l'éclaircissement de cette remarque, en voyant une petite cassette qui ne renfermait que quarante-trois échantillons, et qui avait coûté au comte deux mille livres sterling. Assurément les substances en étaient peu communes, mais leur rareté n'était pas en proportion de cet énorme prix. Quelques-unes avaient été achetées à Londres, à la vente du cabinet de M. *de Calonne*. Il en est d'un beau minéral comme d'un tableau précieux : souvent il fait le tour de l'Europe; on peut le voir à Londres, à Paris et à Pétersbourg dans le cours de la même année.

Au nombre des objets les plus précieux du cabinet de M. le comte *Golovkin*, on remarque un échantillon de mine d'argent noir, cristallisé en cubes, dont il a donné cinq cents roubles; de l'argent natif aurifére; la plus grande pièce de tourmaline rouge de Sibérie qui existe,

je crois (1); la galène, presque malléable, substance décrite par *le Sage;* de beaux échantillons d'or natif du Pérou, de muriate d'argent; des cristaux d'oxide d'étain aussi grands que des noix; une singulière cristallisation de chaux carbonatée qui a pris la forme d'un cœur, appelée aussi *le cœur de spath*; d'énormes cristaux octaèdres, ayant la forme primitive de la fusion; l'éméraude de Sibérie traversant des prismes de cristal de roche; l'émeraude du Pérou dans sa gangue; la chrysoprase; le fer natif de *Pallas*; de beaux cristaux de chromate et de phosphate de plomb; de l'antimoine natif; un échantillon de cristal de roche si rempli d'eau que, dès qu'on le remue dans la main, l'on voit mouvoir les gouttes dans toutes les directions; la pierre appelée *cheveux de Vénus* ou *Titanium* dans le cristal de roche, et le précieux minéral, l'argent rouge, en beaux prismes distincts sur du spath calcaire.

---

(1) Peut-être que c'est la même que l'on montre maintenant dans les galeries d'histoire naturelle à Paris. Depuis que ceci est écrit, j'ai vu un échantillon plus grand dans la collection magnifique de M. *Greville* : c'est un présent fait au capitaine *Symes* par le roi d'Ava. Cette pièce est aussi grosse que la tête d'un homme.

La collection de ce seigneur contient d'autres objets curieux ; indépendamment des cabinets d'histoire naturelle, elle est riche en bons tableaux, et en morceaux antiques intéressans, particulièrement en vases grecs. Sa bibliothèque offre des livres de la plus grande valeur. Le comte *Golovkin* est du petit nombre des Russes instruits; il l'a prouvé dans tous les achats de livres, d'antiquités, de tableaux, de minéraux ou d'ouvrages d'arts modernes : tout ce qu'il s'est procuré est bien choisi. On peut déplorer le caprice qui le porte à changer si fréquemment ce qu'il a rassemblé avec tant de soin, et même à laisser dépérir les objets qu'il pourrait conserver comme un monument de l'étendue de son esprit, pour l'usage et l'instruction de la postérité : autrement, ce muséum apprendrait un jour au monde que, dans une ville éloignée du centre de la civilisation, il existait du moins, entre les nobles russes, un seigneur qui joignait à l'amour de la littérature les talens nécessaires pour jouir de ses charmes.

Au nombre des tableaux, je remarquai une très-célèbre composition de *Vander-Verf*, que j'avais autrefois achetée à la vente de la collection de M. *de Calonne* pour un seigneur anglais. C'était le tableau, si parfaitement fini,

qui représente les filles de *Loth* versant du vin à leur père : il est possible que d'autres voyageurs le trouvent maintenant à Madrid. On voyait encore dans la collection du comte, cet incomparable tableau où *Gérard Dow* s'est représenté en artiste peignant à la lueur d'une chandelle : il avait coûté au comte deux mille quatre cents roubles. Le reste se composait des productions de *Léonard de Vinci*, de *Sasso Ferrato*, de *Lanfranc*, de *Teniers*, de *Vandick* et d'autres maîtres distingués.

Dans le cabinet des antiques, on voyait une ancienne lyre en bronze, complète dans toutes ses parties, et la seule peut-être que l'on ait jamais découverte : *Camporesi* l'a modelée en bois. On me montra un vase de *lapis lazuli* qu'on prétend avoir été tiré des ruines d'Herculanum ; ce qui est très-douteux. Il est assez ordinaire que, dans les collections de ce genre, on attribue à Herculanum des antiquités d'autres villes de la grande Grèce, et jusqu'à des vases modernes d'albâtre, quoique tout ce que l'on déterre dans les fouilles de cette ville fameuse, soit exclusivement réservé pour le muséum de sa majesté napolitaine. On appelle très-communément *herculanéens* des vases grecs provenant des tombeaux d'Italie ; il est fort douteux

cependant qu'on en ait jamais trouvé à Herculanum. Quelquefois, mais très-rarement, l'on a découvert, avec ces vases, les vaisseaux de terre des anciens : il est encore moins commun de trouver des vases de verre grecs de quelque grandeur.

Dans la collection du comte *Golovkin*, on en voyait plusieurs de forme sphérique, de douze pouces de diamètre au moins : l'un d'eux, placé auprès d'une fenêtre, rempli de terre où l'on avait mis une tulipe hollandaise, était exposé à être mis en pièces à tout moment. Comme tant d'autres possesseurs d'antiquités également intéressantes pour l'historien et pour l'artiste, il avait abandonné une chose pour s'en procurer une autre. On voyait jetés sur le plancher, comme des joujoux négligés par les enfans, des vases sur lesquels étaient représentés divers sujets propres à éclaircir les premières époques de l'histoire de la Grèce. Personne n'est plus libéral que le comte *Golovkin*, lorsqu'il s'agit d'enrichir sa collection; personne aussi ne se lasse plus vîte de ce qu'il possède. Comme c'étaient plutôt des objets de caprice que d'étude, ils auront probablement, depuis notre visite, pris la route de quelques autres villes de l'Europe. Ce seigneur avait dépensé des sommes

énormes pour se procurer de la porcelaine noire du Japon ; mais quand nous arrivâmes, ces vases, remplis de terre, servaient à mettre des fleurs. Plusieurs beaux bustes provenant du célèbre cabinet du comte *de Caylus*, ornaient les appartemens ; on y voyait aussi un vase qui avait appartenu au fameux *Mengs*, et que le grand chambellan *Schuwaloff* avait apporté de Rome à Moscow. Comme je ne prétends pas avoir la plus légère teinture de conchyliologie, il m'est permis, plus qu'à certains de mes lecteurs, de m'étonner que, pour une seule coquille nommée le *grand marteau*, qui n'avait d'autre mérite que de ressembler à l'outil de ce nom, le comte eût pu donner mille roubles à feu M. *Forster* de Londres.

Après cette description particulière de la collection du comte *Golovkin*, il serait superflu de parler de mille autres qui existent à Moscow. Je m'arrêterai toutefois un moment aux principales. Celle du grand chambellan *Galitzin* est la plus considérable. Le palais lui-même est magnifique ; on y voit un nombre infini de tableaux dans une suite d'appartemens superbes et dans la vaste galerie qui la termine. Sans doute on rencontrera, dans une aussi prodigieuse collection, quelques productions mé-

diocres; mais l'on y remarque des morceaux du plus grand mérite, entre autres le Saint-Sébastien de *Salvator-Rosa*, chef-d'œuvre où brille éminemment l'énergie de ce grand maître. Le reste de la galerie se compose en grande partie d'ouvrages des maîtres flamands.

La bibliothèque, le jardin botanique et le muséum du comte *Botterline*, sont peut-être les choses les plus curieuses à voir en Europe. Ce seigneur possède non-seulement les exemplaires les plus rares des classiques ; mais il a ; de quelques auteurs, et particulièrement de *Virgile*, un si grand nombre d'éditions que d'elles seules on pourrait former une bibliothèque. Ces livres n'occupent pas un appartement particulier, mais remplissent une multitude de pièces : ils sont reliés dans le palais, et cet emploi occupe plusieurs ouvriers qui y sont entretenus pour cela. Le comte possède presque toutes les éditions *princeps ;* et sa collection des ouvrages imprimés durant le XV.e siècle monte à près de six mille volumes, suivant *Orlandi* (1). J'ai autrefois parcouru la

---

(1) *Origine e progressi della stampa da Peregrin. Anton. Orlandi. Bononiæ*, 1722. J'ai trouvé son écriture et la signature de son nom dans une édition curieuse de

liste que cet écrivain donne des auteurs imprimés entre 1457 et 1500; leur nombre s'élève à mille trois cent trois: il paraît très-probable que la collection du comte *Botterline* les renferme tous. Le catalogue de cette partie de sa bibliothèque remplit deux volumes *in-folio*. Il avait fait venir de Paris le fameux ouvrage de *Théodore de Bry*, célèbre collection de voyages ornée de belles gravures en bois. Il avait mis beaucoup de soins à rassembler, de tous les pays, des suites complètes d'annales ecclésiastiques, qui montaient déjà à quarante volumes *in-folio*. Cette immense bibliothèque se divise en six classes distinctes. Les tableaux peu nombreux sont bien choisis.

Le jardin botanique (cette étude est le goût favori du comte) renferme une serre qui n'a certainement pas sa pareille dans le monde. A l'une des extrémités, une petite bibliothèque de livres botaniques est placée; elle lui offre l'avantage de se livrer à l'étude, ayant devant lui les espèces vivantes; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que nous y vîmes les

---

Suétone, de la bibliothèque Mostyn. *Northwales*. Voyez sa description dans l'*Histoire de Witeford et Holywall*, de Pennaut, p. 83.

plantes de la zone glacée, et celles des pays les plus chauds, fleurir avec un éclat et une vigueur que je ne leur avais jamais remarqués dans l'état de nature. Je demandai au propriétaire comment une multitude si variée de plantes exigeant une culture, une exposition et une température si différentes, pouvait croître sous le même abri : il me répondit que, dans son opinion, le plus grand défaut des jardiniers était leur méthode d'arrosement; que, pour lui, il cultivait presque tout de ses propres mains; et il avoua que, quoique les botanistes fussent très-frappés de la beauté de ses plantes, il devait toute l'instruction qu'il avait acquise à notre compatriote *Miller*, dont les ouvrages étaient toujours auprès de lui. Les plantes de Sibérie fleurissaient en plein air dans son jardin : je remarquai entre autres la plante *spiræa crenata*, la *rosa austriaca* ou *pæstum rose*, pleinement épanouies le 25 mai : presque tous les arbres fruitiers de Moscow avaient péri durant l'hiver précédent. Le comte souriait quand nous lui parlâmes de la facilité qu'il avait à se procurer les plantes de la Sibérie : « Je les reçois toutes d'Angleterre, dit-il; personne ne voudrait ici se donner la peine de recueillir ou des plantes ou des graines, et je suis réduit à recourir à

votre pays pour des choses qui croissent naturellement dans le mien. »

Par supplément à la collection remarquable déjà décrite et appartenant à ce seigneur, il nous montra une autre suite d'appartemens remplis de toutes sortes d'appareils et d'instrumens; ces objets seuls eussent paru suffisans pour employer la fortune et le temps d'une même personne. On y voyait une machine électrique, des télescopes, tout l'assortiment d'un laboratoire de chimie, des modèles, des pièces de mécanique, les balances les plus singulières et les plus coûteuses, et la plupart des instrumens des arts utiles.

Des voyageurs ont regardé la collection des minéraux, des coquilles, des oiseaux, des animaux et des médailles de *Paul Gregorovitz Demidof*, comme plus digne de curiosité qu'aucune autre de Moscow (1); mais nous ne pûmes obtenir d'y être admis. Sa bibliothèque contenait cinq mille volumes, principalement sur l'histoire naturelle. Les minéraux des princes *Urusof Paul Galitzin* sont d'une rare magnificence : le premier de ces princes a donné cinq mille roubles pour un seul échantillon;

(1) *Voyage de deux Français*, tom. III, p. 327.

mais de tous les merveilleux objets d'histoire naturelle que j'ai vus à Moscow, les plus dignes de remarque sont deux échantillons, l'un de malachite et l'autre d'émeraude de Sibérie, placés dans la salle d'audience du prince *Galitzin* : on les avait mis séparément sur deux piédestaux, vis-à-vis un dais sous lequel s'asseyaient le prince et la princesse les jours de cérémonie. Son altesse voulut bien me les montrer : ils sont au-dessus de toute évaluation, parce que la valeur de tels objets dépend entièrement de la puissance et de la richesse qui peuvent mettre un prince ou un souverain à portée de se les procurer. Le premier, ou la masse de cuivre vert carbonaté, ordinairement appelée *malachite*, n'était pas le plus grand échantillon de cette substance que l'on eût vu ; mais il pouvait passer pour le plus beau : on l'a trouvé dans les mines de Sibérie. Il était parfait dans tous les accidens de forme et de couleur qui peuvent intéresser un naturaliste, ou combler les souhaits d'un lapidaire. Sa surface délicate, du plus bel éclat soyeux, offrait cette ondulation mamillaire et ces nœuds coniques qui prouvent l'origine stalactite du minéral. Son intérieur, quoique très-bien zoné, était entier et compacte ; et n'eût-il été destiné

qu'à être coupé en plaques, il eût été, entre les mains des orfévres, d'un prix inestimable. Le poids de cette énorme masse peut être au moins d'un tonneau. Pendant notre séjour dans cette ville, un marchand en offrit à son altesse six mille roubles qu'elle refusa. Le pendant de cette production extraordinaire du règne minéral est du même volume, mais moins merveilleux : c'est une masse d'une infinité d'émeraudes de Sibérie, dans leur gangue, qu'elles traversent dans toutes les directions, offrant d'ailleurs la plus belle cristallisation et toute la diversité possible de taille, de forme et de couleur.

Il y a chez le prince *Viazemskoi* une collection de toutes les monnaies courantes du monde : quand il permet de la voir (et c'est une faveur qu'il n'accorde pas souvent) ; on ne peut pas la passer sous silence. Le prince *Alexandre Scherbatof* possède aussi un magnifique cabinet d'histoire naturelle.

Le nombre des maquignons et des palefreniers anglais est très-considérable à Moscow ; ils sont en grande faveur auprès des nobles : le gouverneur de la ville a particulièrement la réputation d'être connaisseur en chevaux. On entend très-souvent des nobles raconter la généalogie de leurs chevaux favoris, comme dans

nos courses. Celui-ci, disent-ils, est le fils de l'*Éclipse ;* sa mère était une telle ; sa grand'-mère, une autre ; et ainsi de suite, répétant une kyrielle de noms que les palefreniers leur ont appris, mais qui n'ont pas plus de rapports véritables avec leurs bêtes qu'avec la lune. Les selles et les brides anglaises se vendent à très-haut prix.

En traversant les rues de la ville, on voit souvent une multitude d'hommes et de femmes nus, accroupis devant les bains publics, et causant ensemble sans avoir le moindre sentiment de honte sur l'indécence de leur état. Dans la plus grande partie de la Russie, de même qu'en Laponie, si ce n'est dans les capitales, les hommes et les femmes se baignent ensemble : on sait qu'*Acerbi* se trouvant à Kiemi, dans le golfe de Bothnie, la fille d'un ecclésiastique lui fit les honneurs du bain avec une simplicité non suspecte (1). Aussitôt que les habitans de ces contrées septentrionales sortent de la température de ces bains, et qui est telle, qu'un Anglais a peine à concevoir qn'on y puisse respirer un moment, ils vont nus, baignés d'une transpiration abondante, se rafraîchir en plein air. Durant l'été,

---

(1) Voyez le *Voyage d'Acerbi*.

ils se plongent dans l'eau froide : pendant l'hiver, ils se roulent sur la neige sans en éprouver de suites fâcheuses, pas même de rhume. Quand les Russes quittent un bain de cette espèce, ils boivent à grands traits l'hydromel, aussi froid que possible. Ces usages, réputés si dangereux dans tout autre pays, semblent ajouter au contraire à la force de leur constitution.

Comme je souffrais d'un rhumatisme produit par le changement subit qu'éprouva la température de Moscow (le thermomètre tomba, en un seul jour, de 84 degrés de *Fahrenheit*), on me persuada d'essayer d'un bain russe. Rien ne peut être ni plus sale, ni plus dégoûtant que ces établissemens ; ordinairement ils sont remplis de vermine. On m'avait recommandé de choisir ce que l'on appelle le bain *Géorgien*, situé dans le *Sloboda* ou faubourg, et qui passe pour le meilleur de Moscow. Il me fallut plus de courage pour y pénétrer, que n'en eussent montré plusieurs de mes compatriotes dans une occasion si peu importante. Qu'on se figure une petite hutte de bois ; à l'une des extrémités, un antre obscur et affreux comme l'entrée du Tartare. Deux hommes à longues barbes, tout-à-fait nus, me conduisirent ; et me montrant une planche couverte d'un simple drap avec un oreiller, ils me dirent de déposer là mes habits,

et de me reposer, si je le souhaitais : cependant nombre d'insectes et de grillons usurpaient la seule partie du drap sur laquelle je pouvais m'asseoir. Aussitôt que j'eus ôté mes habits, on me conduisit par un passage noir à l'endroit appelé le *bain*, dont je décrirai très en détail toutes les circonstances.

A main gauche étaient des citernes d'eau, et sur le bord de ces citernes, je vis une ligne de vaisseaux d'airain polis; à gauche une étuve, et dans le milieu de la pièce une marche pour arriver à une plate-forme élevée au-dessus du plancher. La vapeur chaude étant ainsi réunie près du toit, plus une personne monte, plus est grand le degré de chaleur auquel elle s'expose. On dispose la température au degré qui convient à la personne qui prend le bain. De chaque côté de la plate-forme est une étuve de forme exactement semblable aux pierres funéraires de nos cimetières. Des roseaux couvrent leur surface extérieure; et au-dessus du lit de roseaux, on étend un linge. On m'engagea à monter sur l'une de ces étuves et à m'étendre sur le drap. Je me trouvais alors élevé presque au toit du bain, et la chaleur de la vapeur aspirante provoqua immédiatement dans tout mon corps la plus abondante transpira-

tion ; sensation précisément pareille à celle que j'avais éprouvée dans la caverne souterraine nommée les *bains de Néron*, sur la côte de Baies, près de Naples. Je négligeai de prendre, dans cette occasion, mon thermomètre ; mais la température du bain russe est bien connue : suivant *Storch* (1), elle varie de cent quatre à cent vingt-deux degrés de *Fahrenheit;* et quelquefois aux dernières marches, près du toit, elle est de vingt degrés au-dessus de la chaleur de la fièvre (2). Ainsi placé, un homme commença à me frotter par-tout avec une étoffe de laine coupée en sac couvrant l'une de ses mains, jusqu'à ce que la surface extérieure de la peau eût pelé ; cette opération terminée, il me fit descendre, et jeta plusieurs vases d'eau chaude sur ma tête, d'où elle coula par tout mon corps. Il me mit ensuite sur le plancher, lava mes cheveux avec ses mains, égratignant ma tête dans toutes les parties avec ses ongles ; ce genre de service plaît beaucoup aux Russes, et pour des raisons qu'il est inutile d'expliquer ici : après

---

(1) *Tableau de l'Empire de Russie*, tome I, p. 380. Les degrés de température y sont estimés d'après l'échelle de *Réaumur*.

(2) Égale à cent trente-deux degrés de *Fahrenheit*.

cela, il me fit de nouveau monter sur l'étuve, où il m'étendit encore une fois; il prépara une abondante écume de savon, où, trempant une étoffe de laine, il frotta de nouveau tout mon corps. Au moment de descendre une seconde fois, je fus encore arrosé de flots d'eau; on me fit ensuite étendre sur l'étuve pour la troisième fois, et l'homme qui me servait m'annonça que j'allais éprouver le plus haut degré de chaleur. Pour m'y préparer, on me dit de me coucher sur le visage, et de baisser la tête: puis on apporta des branches de bouleau avec leurs feuilles; on les trempa dans l'eau chaude et l'écume, et l'on s'en servit pour commencer à me frotter de nouveau. En même temps, comme on jetait des flots d'eau chaude sur des boulets de canon rougis et sur la principale étuve, la vapeur devint si brûlante autour de moi, que je crus sentir passer un torrent de feu sur tous mes membres. Si je hasardais à lever un instant la tête, je croyais respirer des flammes; il m'était impossible de supporter cet état plus longtemps: mais, dans l'impuissance de jeter des cris, je m'efforçai de descendre de l'étuve, et je parvins à la partie la plus basse de la pièce, où, assis enfin sur le plancher, et les portes étant ouvertes, j'eus bientôt recouvré

assez de forces pour pouvoir sortir du bain.

Des médecins distingués ont fait leurs efforts pour appeler l'attention du gouvernement anglais sur l'importance des bains publics, et sur les moyens d'encouragement à donner à ces établissemens (1). Ne devons-nous pas en effet

(1) L'on a beaucoup écrit sur les bains froids et chauds d'eau simple et d'eaux minérales, mais très-peu sur les bains de vapeur dont l'efficacité est, sans contredit, bien plus grande. Aussi ces bains sont-ils presque inconnus parmi nous; cependant les Russes, les Turcs, et d'autres nations modernes les emploient avec succès comme préservatifs et comme un des meilleurs conseils d'hygiène. Nous négligeons ce puissant moyen de l'art de guérir, et nous avons tort. Les bains des Russes et des Turcs, il est vrai, sont vicieux en plusieurs points; on y est presque suffoqué par la chaleur brûlante des pierres, des cailloux et des autres corps embrasés pour mettre l'eau en évaporation, et par celle de la vapeur même. Il faut y être accoutumé pour ne pas en souffrir, et les personnes délicates, les femmes sur-tout, y éprouvent souvent des accidens graves, et y contractent des maladies. Le docteur Clarke se plaint lui-même de l'excessive chaleur et du malaise qu'il ressentit dans les bains russes; on voit qu'il fut obligé de venir au bas de l'étuve, respirer à son aise l'air frais qui entrait par la porte. Mais en adoptant en France ce qu'il y a de bon dans ces bains, il serait très-facile d'en éviter les inconvéniens. (*Note du Traducteur.*)

gémir de voir négliger ici cet usage salutaire, si répandu chez les nations du nord et de l'orient? Peut-être aurons-nous raison de croire que l'érysipèle, le dégoût, le rhumatisme, les fraîcheurs et cent autres infirmités, particulièrement tous les genres de maladies cutanées et nerveuses, seraient adoucis, sinon prévenus, par une attention convenable donnée à la pratique des bains. Les habitans des régions où l'on se baigne continuellement, y ont toujours recours, dans la persuasion sincère que cet usage les délivrera de toutes sortes de maux; et ils sont rarement trompés. Je puis ajouter mon témoignage aux leurs, non-seulement dans la circonstance qui donne lieu à ces remarques, mais encore dans des cas de transpiration rentrée. Dans mes voyages, j'en ai constamment ressenti l'effet salutaire. J'imaginerais difficilement un acte de bienfaisance plus avantageux au bien-être de la société, que d'établir, par secours public, l'usage des bains pour le pauvre dans toutes les villes et dans toutes les cités manufacturières; ils pourraient conserver la vie à un grand nombre de personnes. On regarde les bains, en Angleterre, seulement comme une recherche de luxe, quoique dans tout le vaste empire de Russie, en

Finlande, en Laponie, en Suède, il n'y ait pas de chaumière si pauvre, de hutte si misérable, qui ne possède son bain de vapeur, où tous les samedis au moins, et tous les jours en cas de maladie, ses habitans viennent puiser le soulagement et la santé. Lady *Marie Wortley Montague* introduisit l'inoculation, de Turquie en Angleterre, malgré tous les préjugés qui régnaient alors chez nous contre ce préservatif. Qu'une autre personne, jouissant de la même influence, s'efforce d'établir dans la Grande-Bretagne l'usage des bains chauds et à vapeur, et notre climat sera moins insalubre. Peut-être un jour cet usage deviendra-t-il général; alors on bénira la mémoire du patriote, de l'homme d'État, ou du souverain, qui auront procuré un si grand bienfait à leur pays. Mais quand nous voyons l'illustre *Bacon* gémir en vain sur le discrédit où l'usage des bains était tombé parmi les Européens, nous avons peu de raisons pour espérer l'accomplissement de notre vœu : toutefois un nouveau témoignage donné à leurs effets salutaires à l'égard d'un peuple exposé d'ailleurs aux maladies mortelles résultant d'un climat rigoureux et d'un régime malsain, peut contribuer à la création de ces établissemens.

Chez les anciens, les lieux de bain étaient des édifices publics existant sous la surveillance immédiate du gouvernement; on les considérait comme des fondations non moins nécessaires à la santé qu'utiles par la décence et la propreté. Sous le gouvernement des empereurs, Rome contenait près de mille bâtimens de ce genre, qui, indépendamment de leur utilité, passaient pour des chefs-d'œuvre d'architecture, et que l'on regardait comme une décoration magnifique de la capitale du monde. En Russie, les bains de vapeur se prennent toujours dans de misérables cabanes : le bois manque-t-il, on les construit en boue, ou on les creuse aux bords des rivières et des lacs. Dans les palais des nobles, on peut varier le choix et l'éclat des matériaux; mais le plan de construction est invariable.

On pourrait citer cet usage des bains, si général en Russie, comme un trait de ressemblance des Moscovites avec plusieurs autres nations orientales, et il serait facile d'en offrir encore plusieurs autres; tels que la coutume de hurler et de s'arracher les cheveux à la mort de ses parens, l'habitude que les nobles ont, pour les disposer à dormir, de se faire gratter la plante des pieds par un esclave, ou de se faire

faire des contes extravagans par un bouffon dont c'est l'unique emploi.

Nous ajouterons, en finissant ce chapitre, quelques mots sur l'état de l'hôpital des enfans-trouvés. L'institution du même nom excite à Pétersbourg l'intérêt et l'attention de tous les étrangers, quoique cette maison ne soit qu'une branche du plus magnifique établissement du même genre existant à l'angle oriental du Khitai-Gorod à Moscow. Les auteurs venus avant moi ont suffisamment fait connaître l'un et l'autre (1). Quant au dernier, j'ajouterai seulement que, dans l'espace de vingt années, antérieurement à 1786, on n'y avait pas reçu moins de trente-sept mille six cent sept enfans ; de ce nombre mille vingt avaient quitté l'asile, et six mille dix-huit s'y trouvaient à cette époque (2).

---

(1) Depuis la fondation de ces deux établissemens, de semblables institutions ont eu lieu dans plusieurs autres villes de Russie, à Tula, Kaluga, Jaroslof, Casan, etc.

(2) *Storch* fait la judicieuse remarque suivante sur la grande mortalité qu'offre cet état. « Si cette note, adoptée d'après un écrivain très-véridique sur d'autres points, est exacte, la perte que cet établissement a essuyée par la mortalité des enfans est sans doute très-considérable ; mais elle le paraîtrait beaucoup moins,

En 1792, le nombre des enfans, dans cette maison, montait à deux mille : environ trois mille appartenant à l'établissement, étaient en nourrice à la campagne; tout paysan qui se chargeait d'un enfant, recevait une rétribution d'un rouble et demi par mois. Tous les mois, les enfans vaccinés sont envoyés à la campagne, où ils restent jusqu'à cinq ans. Avant l'introduction de la vaccine, la mortalité était beaucoup plus grande qu'aujourd'hui, quoiqu'on eût d'ailleurs le soin de leur inoculer la petite vérole.

---

si l'on examinait le nombre de ceux qui sont morts au moment d'y être reçus, aussi-bien que le nombre de ceux qui y ont porté le germe de leur destruction. Pour déterminer l'état exact de la mortalité de cette maison, il faudrait savoir la quantité d'enfans parfaitement sains qui y sont entrés; car ceux que l'on porte à l'hôpital, aussitôt qu'ils ont été baptisés, ne peuvent être regardés que comme des victimes dévouées à la mort. Il y aurait donc la plus grande injustice à attribuer leur perte à un établissement où tout respire l'humanité, qui enrichit annuellement l'État d'un nombre toujours plus considérable de citoyens sains, actifs et industrieux. *Tableau de la Russie*, tom. I, p. 32.

CHAPITRE IX.

MOSCOW.

Visite à l'Archevêque de Moscow. — Entretien avec ce Prélat. — Couvent de Nicollna Perrera. — Funérailles du Prince Galitzin. — Marchés. — Montagne des Moineaux. — Mœurs publiques. — Banquets des nobles. — Probité des négocians. — Aventuriers et escrocs. — Fortune énorme des nobles. — Condition des paysans.

DANS une visite que nous fîmes à *Platon*, archevêque de Moscow, alors au couvent de Nicollna Perrera, séminaire assez près de la ville, nous fûmes frappés du contraste que sa manière d'être offrait, avec l'éclat dont nous l'avions vu entouré. Depuis long-temps je cherchais l'occasion de m'entretenir avec cet homme remarquable; il avait été précepteur de *Paul*, et sa correspondance avec M. *Dutens* l'a fait connaître depuis long-temps.

A notre arrivée au couvent, on nous prévint qu'il se promenait dans un petit jardin dont la culture est son principal amusement; ce qui

nous parut annoncer l'innocence et la simplicité de ses goûts. Entrés dans ce jardin, nous le trouvâmes assis sur un banc de gazon placé au-dessous des fenêtres du réfectoire, avec un vieil évêque, son vicaire, l'abbé du monastère et quelques autres moines. A peine pouvais-je en croire mes yeux, quand on me dit que c'était là *Platon;* car, quoique je l'eusse vu très-souvent dans ses habits archiépiscopaux, il m'était impossible de le reconnaître sous le vêtement rustique qui le changeait totalement. Il était enveloppé dans une robe de chambre de soie rayée, et avait autour de sa tête un bonnet de nuit, dans le genre des réseaux de soie que portent ordinairement les postillons italiens; aux jambes, des bas de laine avec des chaussons grossièrement travaillés: il était alors sans souliers; mais à quelque distance nous découvrîmes des pantoufles jaunes, et à côté du prélat, sur le banc même, un chapeau à large bord, semblable à celui des bergères des Alpes; et, pour compléter la ressemblance, un bouquet de fleurs flétries tenait au cordon du chapeau. Sa barbe blanche, la douceur et la vivacité qui le distinguaient, donnaient à ses traits l'expression la plus agréable. Il désira savoir qui nous étions; et apprenant que nous étions An-

glais : « Quoi ! dit-il, tous Anglais ? Je suis surpris que vos compatriotes puissent trouver quelque chose d'assez intéressant en Russie, pour s'éloigner autant de leur patrie. » Comme il avait fait cette réflexion en français, il regarda bien autour de lui ; et s'adressant aux moines, il leur demanda avec quelque inquiétude s'ils entendaient le français : mais, après s'être assuré que cette langue leur était tout-à-fait inconnue, il me fit asseoir près de lui ; le reste de l'assemblée se forma en cercle ; et il entama avec nous une conversation dans laquelle il montra de la science, de l'esprit et de la liberté, de manière à étonner tout voyageur dans un tel pays et à une pareille époque. C'est à peine si ma mémoire a retenu même la partie de cette conversation qui avait trait aux mœurs de ses compatriotes.

« Vous me regardez peut-être comme un objet de curiosité, et vous me trouvez dans ce moment, me dit-il en me montrant ses bas de laine et son étrange accoutrement, disposé à souhait pour vos observations. Vous voyez un vieillard courbé sous le poids des années et des infirmités. » Je lui répondis que j'avais eu l'honneur de le voir entouré de la plus grande pompe, la nuit de la cérémonie de la résurrection, dans

la cathédrale de Kremlin. « Et que pensez-vous de cette cérémonie ? dit-il.—Je la regarde, repartis-je, comme la plus pompeuse dont j'aie jamais été témoin, sans excepter même celle de la bénédiction à Rome. — Et intéressante ? ajouta sa Grâce. — Infiniment, continuai-je. » A cela il laissa échapper un sourire, haussa les épaules, et me dit : « Vous avez passé une nuit à voir les cérémonies d'une religion que vous ne professez pas, et vous appelez cette solennité intéressante ! »

Nous le suivîmes dans son jardin, admirant la beauté de la situation et la sérénité de la température. « Mais, quoi! dit-il, préférez-vous notre climat au vôtre? » Je lui répondis qu'à la vérité j'avais trouvé le climat russe rigoureux : mais j'ajoutai que le froid de l'hiver n'était pas humide comme en Angleterre ; que l'atmosphère était claire et sèche. « Oh ! oui, dit-il, très-sèche ; et c'est pour cela que tous nos arbres à fruit sont desséchés. »

Il me demanda ensuite où j'allais ; et apprenant que c'était en Tartarie et à Constantinople : « Dieu me garde, s'écria-t-il, quel voyage ! Mais rien n'est difficile aux Anglais ; ils parcourent toutes les régions de la terre. Mon frère était voyageur, continua-t-il ; il avait reçu son

éducation dans votre pays, à Oxford; mais moi, je n'ai jamais été qu'à Pétersbourg et à Moscow : il m'aurait cependant été agréable de voyager, si l'occasion s'en était présentée. Les relations de voyage sont ma lecture favorite. J'ai lu dernièrement » (et le sourire expressif dont il accompagna ces mots, devait être facilement compris) « le Voyage de lord *Macartney.* » Puis revenant à l'éducation de son frère : « Les Anglais, dit-il, lui apprirent à déclamer à leur manière. Il venait nous prêcher, à nous autres Russes, ces sermons si beaux, si fleuris; jolis sermons en effet! ils étaient tous traduits de l'anglais. Quelques-uns de vos théologiens écrivent très-bien, mais avec une liberté inconcevable. Il a été discuté une fois, dans un sermon anglais, si le peuple avait le pouvoir de déposer son roi. — Votre Grâce, repris-je alors, peut dire encore plus. Nous avons eu un prélat qui, prêchant un jour devant son souverain, eut la hardiesse de censurer sa conduite en sa présence. » — Je voudrais bien, dit l'archevêque, que nous eussions ici un prédicateur comme cela.... » Mais bientôt, inquiet de l'interprétation qu'on pouvait donner à ces paroles, il ajouta, après un moment de silence : « Nous l'enverrions jouir d'une en-

tière liberté de prêcher en plein air dans la Sibérie. » Ce prélat prenait beaucoup de plaisir à rapporter la réponse d'un ecclésiastique anglais, auquel il demandait un jour s'il avait envie de se marier. « Si je suis assez heureux, lui avait répondu celui-ci, pour devenir évêque, j'épouserai la fille de quelque riche bourgeois, et je vivrai à mon aise (1). »

L'archevêque se plaignit beaucoup de *Dutens*, pour avoir publié sa correspondance sans sa permission : il avouait qu'il avait cherché à y prouver que le pape était l'Antechrist, ce dont il était pleinement persuadé ; mais qu'il craignait de s'exposer au ressentiment de la cour de Rome. Nous lui assurâmes que nous ne pensions pas qu'il dût conserver plus long-temps cette crainte; que cette cour n'était plus redoutable à personne. « Ah! dit-il, vous ne connaissez pas ses intrigues et ses artifices; sa politique est celle de l'ancienne Rome; patiente à cacher ses desseins dangereux, prompte à les exécuter quand l'occasion se présente, et à la fin parvenant toujours à son but. » Il parla ensuite de *Voltaire* et de sa correspondance avec l'impératrice *Ca-*

(1) Dans l'Église grecque, les prêtres peuvent bien se marier, mais non pas les évêques.

therine. « Il n'y avait rien, dit-il, dont elle fût aussi vaine que de cette correspondance. Je ne la vis jamais si gaie et dans une disposition d'esprit si aimable, que lorsqu'elle pouvait m'annoncer l'arrivée d'une lettre de *Voltaire.* »

Il nous montra les appartemens de l'ancien patriarche qui avait fondé le couvent et bâti l'église; il avait cherché à les faire conserver dans leur premier état. Ces appartemens étaient composés de quelques petites chambres voûtées et gothiques, où l'on n'apercevait même pas de bibliothèque. Je saisis cette occasion pour m'assurer s'il existait dans quelques bibliothèques des traductions d'auteurs classiques en langue sclavone; il m'assura que non, et il ajouta qu'il ne connaissait rien qui fût digne d'attention, jusqu'au temps du patriarche *Nicon.* Comme je le savais très-familiarisé avec la langue sclavone, je le questionnai sur le rapport qu'elle avait avec l'idiome russe. Il m'assura que c'était presque le même, que la seule différence se réduisait à une distinction de dialecte, et que ni l'un ni l'autre n'avaient la plus légère ressemblance avec la langue finnoise.

Dans le couvent, on enseigne à cent cinquante élèves le latin, le grec et la rhétorique : après un temps déterminé, on les envoie achever

leurs études à Moscow, dans quelques autres séminaires. L'église est haute et spacieuse; la table pour le sacrement est, de même que dans les autres églises russes et grecques, placée dans le sanctuaire, derrière l'autel : on ne permet pas aux femmes d'y entrer. Le prélat avait visité notre église anglaise à Pétersbourg : il y avait observé que notre table était toujours découverte, à la réserve du moment où l'on administre le sacrement; genre d'économie qu'il nous assura ne pouvoir ni comprendre, ni concilier avec la piété et la libéralité de la nation anglaise. Qu'eût-il dit, s'il avait vu l'état des tables de communion dans certaines églises de nos provinces! En Russie, on couvre les tables des plus riches tapis que l'on peut se procurer, et presque toujours de velours et de brocarts.

Le 28 mai, nous le revîmes dans la plus grande pompe, aux obsèques du prince *Galitzin*, à Moscow. Elles se célébraient dans une chapelle près le pont Maréchal; le corps était placé dans un riche cercueil orné de plaques d'argent, et on le voyait élevé sous le dôme de l'église. Sur un trône, à la tête du cercueil, était assis l'archevêque, qui lisait le service, et de chaque côté on voyait rangé le clergé inférieur, revêtu, comme à l'ordinaire, des robes les plus

riches. La plupart de ces ecclésiastiques avaient en main des flambeaux de cire et de l'encens allumé. La cérémonie commença à dix heures du matin : ayant obtenu la permission d'y assister, nous nous plaçâmes parmi les spectateurs, immédiatement derrière sa Grâce. Le chant était solennel et sublime; on eût cru, et cela pouvait bien être, que les musiciens avaient été placés à l'extrémité supérieure du dôme : toutes les paroles se réduisaient à la répétition continuelle de cette prière : *Seigneur, ayez pitié de nous!* ou en russe, *Ghospodi pomilas* (1). Au moment où l'archevêque se retourna pour donner sa bénédiction au peuple, il nous aperçut, et ajouta en latin, *pax vobiscum*, au grand étonnement des Russes, qui, ne comprenant pas les nouvelles expressions introduites dans le service, murmuraient en eux-mêmes. On encensa d'abord les saintes images, ensuite les assistans; et la cérémonie achevée, l'archevêque lut à haute voix une déclaration annonçant que le défunt était mort dans la vraie foi, qu'il

---

(1) Dans les livres qui font autorité, ces mots russes sont écrits *Ghospodi pomiloi.* Voyez *Lord Whitworth's Account of Russia*, pag. 43 ; le même, *Univers. Hist.* XXXV, p. 134. Mais on paraît les prononcer généralement, *Rospodi pomila.*

s'était repenti de ses fautes, et que ses cendres étaient absoutes. Se tournant ensuite vers nous, au moment où on plaçait dans le cercueil le papier portant cette déclaration, il nous dit encore en latin : « C'est ce que vous autres étrangers appelez *passe-port :* vous avez lu dans vos livres de voyages que nous sommes persuadés que l'on ne peut aller en paradis sans cela; maintenant je veux vous expliquer ce qu'est réellement cette cérémonie, afin que vous puissiez, d'après moi, assurer vos compatriotes que ceci n'est qu'un certificat qui constate le décès du mort. » Ensuite il ajouta, moins sérieusement : « Je suppose que vous allez mettre tout cela par écrit, et sans doute qu'un jour je verrai une gravure représentant cette cérémonie, et le vieil archevêque donnant un passe-port pour saint Pierre (1). »

---

(1) Le Journal de M. *Heber* contient un passage qui paraît bien caractériser cet homme extraordinaire. M. *Heber*, accompagné de son ami M. *Thornton*, lui fit une visite au couvent de Belania; et dans la description du monastère, je trouve les particularités suivantes sur cet archevêque. « Une petite chapelle est creusée sous le roc : il y a un poêle pour l'hiver, et à main droite on découvre une petite cellule étroite, où l'on aperçoit deux cercueils, dont l'un est vide et destiné à l'arche-

Le couvercle du cercueil ayant alors été enlevé, le corps du prince *Galitzin* parut exposé à tous les regards, et les parens, les domestiques, les esclaves, tous ceux qui conservaient

---

vêque actuel ; l'autre renferme les ossemens du fondateur du monastère, regardé comme un saint : ce cercueil, de chêne, avait presque été mis en morceaux par un grand nombre de personnes tourmentées de maux de dents, et qui regardaient comme un spécifique une parcelle de ce bois. » *Platon* en souriait comme nous ; mais il ajouta : « Puisqu'ils le font de bon cœur, je ne voudrais pas les détromper. »

L'archevêque *Platon* est, depuis long-temps, connu en Russie comme un homme de talent. On a suspecté sa piété ; mais ses entretiens n'ont pu nous en donner qu'une idée très-favorable. Certaines de ses expressions eussent peut-être fait froncer le sourcil à un homme bien orthodoxe ; mais la franchise, la candeur de ses manières et la libéralité de ses sentimens, nous charmèrent. Sa franchise est sur-tout remarquable dans les matières politiques : dans toute la Russie, je crois, le clergé est ennemi du gouvernement ; cet ordre est plutôt lié avec les paysans qu'avec toute autre classe ; il s'intéresse vivement à leurs souffrances, à l'oppression sous laquelle ils gémissent, et dont il éprouve également le poids douloureux. Les prêtres épousent presque toujours les filles ou les sœurs de leurs confrères, et forment ainsi comme une classe distincte. Je pense que le nom de *Bonaparte* est très-populaire parmi eux.

quelque affection pour la mémoire du prince, commencèrent à faire entendre des lamentations, à la mode du pays. Chaque personne, en faisant le tour du cercueil, se prosterna devant le corps, et vint baiser les lèvres du défunt. La figure vénérable d'un vieil esclave offrit le spectacle le plus affligeant : il se jeta sur le pavé, avec une violence qui pouvait lui coûter la vie; ensuite, égaré par la douleur, il fut quelques secondes sans aucun mouvement : mais bientôt il fit entendre des gémissemens profonds, et nous le vîmes sanglotant et arrachant ses che-

---

Platon paraissait regarder ses succès comme un événement inévitable, et non pas bien alarmant : aussi refusa-t-il de rédiger une formule de prières pour le succès des armes des Russes. « S'ils sont réellement affligés et pénitens, disait-il, qu'ils ferment pour un mois leurs lieux de réjouissances publiques, et alors je célébrerai des prières générales. » Les apostrophes de mépris qu'il adressait aux classes des nobles et des riches, étaient vives et originales ; il était aussi hardi dans sa manière de peindre le pouvoir d'un empereur de Russie, les dangers qui l'entourent, et l'improbabilité de quelque rapide amélioration. « Il vaudrait bien mieux pour nous, disait-il, avoir une constitution comme celle d'Angleterre. » Encore, soupçonnai-je que ses vœux particuliers ne sont pas en notre faveur, dans la guerre que nous avons avec la France. *Heber's M. S. Journal.*

veux blancs. A la mort du prince, il avait, suivant un pieux usage, reçu sa liberté; mais préférant passer le reste de ses jours dans un couvent, il y entra, disant que son vieux maître étant mort, personne ne pouvait prendre soin de lui.

On mit entre les mains du défunt, un plat contenant du riz bouilli et des raisins; cérémonie que je ne suis pas en état d'expliquer. Un linge fut étendu sur son visage; et l'archevêque, après avoir versé de l'huile consacrée, jeta, à plusieurs reprises, une poussière blanche, probablement de la chaux, en prononçant quelques mots en langue russe; et comme il crut peut-être que nous ne les comprendrions pas, il répéta à haute voix, en latin : « Vous étiez poussière, et vous êtes rentré en poussière. » Le couvercle du cercueil fut alors replacé, et après un *Requiem* chanté par des voix célestes, la procession se mit en marche pour le monastère, situé dans le voisinage de la ville, et où le corps devait être enterré. Cette partie de la cérémonie n'offrit rien de remarquable. D'abord parurent les esclaves du prince, marchant à pied, tous en habits de deuil; ensuite les prêtres, portant des cierges; puis le corps du défunt sur un *droski* ordinaire : le fouet du co-

cher était attaché avec un crêpe : à la suite, une ligne de carrosses de la plus misérable apparence ; mais, au lieu de ce mouvement si lent qui caractérise ordinairement les processions funéraires, on voyait les prêtres et le peuple courir de toutes leurs forces ; le corps paraissait cahoté de la manière la plus rude ; et bien loin derrière la dernière voiture de ce cortége, on apercevait quelques personnes qui couraient, tout hors d'haleine, après leurs camarades qu'elles n'avaient pas pu suivre.

L'usage d'étaler des fruits et d'autres comestibles dans les rues de Moscow, est très-utile à la santé du peuple, et sur-tout à celle des enfans, pour la plupart très-mal nourris dans leurs familles. Là, pour quelques copecks qu'ils s'efforcent de ramasser, ils se procurent un dîner salubre. J'y ai vu distribuer une portion de riz bouilli, avec un peu de miel dessus, pour un *penny* (1). Au printemps, les marchands de pommes (qui ont, pour conserver ces fruits pendant l'hiver, une recette particulière que je n'ai pu me procurer) vendent aussi des pois séchés, de la salade, des concombres salés (légumes antiscorbutiques et regardés comme

---

(1) Deux sous de France.

délicieux par les Russes de toutes les classes) ; des graines sauvages, du riz bouilli, des courges, du miel et de l'hydromel. Comme tous ces comestibles doivent être bénis par un prêtre, on voit devant chaque étal une place qui paraît destinée à cette cérémonie, et aucun Russe ne toucherait aux objets à vendre, avant qu'elle eût eu lieu. Près du pont Maréchal, il y a une église particulièrement destinée à la bénédiction des pommes, et cette bénédiction ne se donne que quand la première pomme vient à tomber de l'arbre; c'est alors qu'on porte ce fruit au prêtre en grande cérémonie.

Il est évident qu'on ne peut guère imaginer de pratique plus judicieuse; le peuple se trouve ainsi préservé de plusieurs maladies. J'ai vu toute une armée souffrir d'un défaut de précaution à cet égard. Un Mahométan mangerait plutôt du porc, qu'un Russe ne toucherait à un fruit qui n'aurait pas été consacré. A Pétersbourg, la bénédiction de l'eau se fait sur la glace de la Néva ; à Moscow, sur un radeau flottant au milieu de la rivière, au-dessous du Kremlin.

Ayant observé une plante très-rare de Sibérie, *hyoscyamus physaloides* ou *jusquiame pourpre fleurie*, qui croissait spontanément

dans le jardin de M. *Doughty*, notre ami et notre banquier, nous jugeâmes la saison assez avancée (le 29 mai) pour tenter une excursion botanique à la montagne des *Moineaux*, voisine de la ville et très-renommée, parce qu'on y jouit bien de la vue de Moscow et de ses environs; le point de vue n'est pourtant pas aussi agréable que celui qu'on a du Kremlin. Il est trop à vol d'oiseau; et quoiqu'il comprenne l'étendue entière de la ville, avec la rivière et tous les vastes faubourgs de cette ancienne capitale, la magnificence des édifices est perdue, par la distance qui en sépare le spectateur. L'un des anciens souverains avait commencé à bâtir un palais sur cette hauteur; ses fondations, ses voûtes et ses murailles construites en briques, n'offrent plus maintenant que des ruines.

De cette élévation, tout le terroir, aux environs de Moscow, nous parut bas et marécageux, rempli d'eaux stagnantes naturellement insalubres; le climat en est dangereux par les variations subites de l'atmosphère. La rapidité de la végétation était très-frappante: déjà le *ranunculus ficaria*, le *pilewort* anglais (la scrofulaire), avait perdu sa fleur; plusieurs autres fleurs tardives nous annoncèrent, par leur état avancé, qu'il était temps de dire adieu

aux villes et aux lieux habités par les hommes, si nous voulions aller sous des latitudes plus méridionales, contempler la nature, avant l'époque où elle se dépouille de sa riante parure (1).

La chaussure des paysans, dans toute la Russie, annonce, par sa forme et par sa matière même, une haute antiquité : on retrouve le même usage chez les habitans de la Laponie et des autres parties septentrionales de la Suède et de la Norvége. Leurs souliers sont faits d'écorces d'arbre nattées; leurs jambes sont enveloppées par des bandes d'étoffe de laine, assujetties par des liens de la même matière que leurs souliers, auxquels ils se rattachent.

J'ai déjà eu occasion de parler du sale établissement honoré du titre d'*Hôtel de Constantinople*, où nous logions. Le maître de cette auberge n'avait pas moins de cinq cents personnes employées comme domestiques ou pour diverses autres fonctions; et l'on peut prendre une idée des mœurs de cette ville d'après un fait

---

(1) Voici les noms des plantes que nous observâmes sur cette hauteur et dans les environs : *orobus tuberosus*, *viola canina*, *oxalis acetosella*, *primus padus*, *lonicera xylosteum*, *gladroma hederacea*.

certain, lorsqu'on saura que dans le nombre des personnes employées pour le service de l'hôtel, on comprend plusieurs prostituées destinées aux hôtes nombreux de l'auberge, et logées dans quelques chambres voisines dont l'entrée était publique. Nous épargnons au lecteur tout ce qu'il y aurait à dire sur ces appartemens.

Une nuée d'esclaves, de serviteurs, de mercenaires et de parasites, est le trait constitutif d'un établissement domestique à Moscow. Les nobles croient l'honneur de leur famille si spécialement attaché à l'entretien d'une table nombreuse, que s'ils s'aperçoivent que quelqu'un de leurs parasites les a quittés pour augmenter le nombre des convives d'un autre, ils pardonnent rarement cette offense : ils poursuivront le déserteur par tous les moyens qui sont en leur pouvoir; et comme ils ne sont pas retenus par des scrupules de conscience, ils trouvent presque toujours l'occasion de satisfaire leur ressentiment. J'ai connu des personnes victimes de leur bon naturel, pour avoir accepté des invitations étrangères. Tels sont les motifs de cette hospitalité prodigieuse, si vantée par les voyageurs. Avant le règne de *Paul*, un étranger n'arrivait pas plus tôt à Moscow, qu'il recevait

les instances les plus pressantes pour se présenter régulièrement à la table de quelque seigneur..... Partageait-il ses visites, la jalousie et des querelles en étaient les conséquences inévitables. Depuis l'avénement de *Paul I.*er, quoiqu'un Anglais fût un convive dangereux, cependant c'est une justice de reconnaître que les nobles se croyaient tellement honorés de le recevoir, qu'après l'avoir attiré par des invitations, ils faisaient fermer les portes sur son équipage, pour éviter qu'il ne fût aperçu par des officiers de police.

Rien, dans tout le reste de l'Europe, ne peut donner l'idée du spectacle singulier des dîners à Moscow. La qualité des mets et des vins est proportionnée au rang et à la condition des convives. Les personnes assises auprès du maître de la maison n'ont aucun rapport avec celles qui se trouvent au bout de la table; et rien n'embarrasserait plus un prince russe, que d'y envoyer prendre de la soupe et des mets qui y sont servis. Ce qui est destiné à quelques personnes considérables placées autour du maître de la maison, leur est ordinairement apporté; et il n'est pas d'usage de rien demander. Le nombre des gens de service est prodigieux; il n'y avait pas moins de quatre cents domes-

tiques dans la maison du jeune comte *Orloff*, plusieurs somptueusement habillés, d'autres, quoique en guenilles, mêlés avec eux. Ce n'est pas une chose très-rare de voir, derrière un siége, un laquais couvert d'or et de plumes comme un coureur napolitain, à côté d'un autre vêtu comme un mendiant des rues.

C'est dans ces occasions que les voyageurs peuvent apprendre comment se dissipe la fortune énorme des seigneurs russes; ils la verront prodiguée aux étrangers qui sont à leur service, consommée en repas, en équipages, en habillemens, en bijoux, colifichets, ouvrages d'horlogerie, tabatières, bals, mascarades, théâtres particuliers, danses, chanteurs, etc.; elle est la proie des marchands d'antiquités, des voyageurs brocanteurs de tableaux, métier que font souvent des coiffeurs et des laquais italiens. Dans aucun lieu du monde, les aventuriers ne recueillent d'aussi abondantes moissons qu'à Moscow. Des perruquiers d'Italie ou d'Allemagne rassemblent les guenilles qu'ils peuvent se procurer, cherchent un ami qui leur donne une lettre et un nom, et arrivent dans cette ville : la nouvelle s'en répand bientôt : on recherche le nouveau-venu; et c'est un fou fieffé, si

son voyage ne remplit pas toutes ses espérances. J'ai vu un homme de cette espèce, barbier à Vienne, accueilli par les nobles russes comme un marchand de tableaux, invité à toutes leurs tables jusqu'à ce qu'il eût achevé sa vente, et ensuite ne recevoir d'eux aucune marque d'attention. Il se plaignait amèrement à moi des fourberies déshonorantes de la noblesse : quelques Russes lui avaient donné du similor au lieu de bijoux et de boîtes d'or, des anneaux de pâte pour des diamans véritables, en échange de ses tableaux. Ebloui par ses richesses nouvellement acquises, il se crut lui-même un amateur : il acheta des minéraux, donna des dîners, et finit par retourner à Vienne, sans un sou dans sa poche, exercer son ancien métier de coiffeur.

Moscow est, de toutes les villes de l'Europe, le rendez-vous le plus avantageux aux filous et aux aventuriers ; aussi les y trouve-t-on en grand nombre. La crédulité, l'extravagance et l'ignorance des Russes, offrent une moisson bien séduisante pour des hommes de cette espèce. Le fameux *Semple* parvint en Russie à un tel degré de célébrité, qu'il eut beaucoup d'influence, on peut même

dire, d'empire sur *Potemkin*. Il fit adopter, pour les hussards, l'uniforme qu'ils portent encore aujourd'hui, et fut l'auteur de plusieurs changemens vraiment judicieux dans la discipline militaire. Ainsi, les officiers russes ont tiré, des chantiers de Woolwich, des avantages plus grands que s'ils y eussent servi en personne; honneur qu'il n'est pas nécessaire de leur procurer, quand même ils le mériteraient, puisqu'ils trouvent chez eux l'équivalent. Le lecteur sera sans doute d'accord avec l'auteur sur la justesse de pareilles réflexions : elles viennent bien moins d'un penchant au sarcasme, que d'une attention scrupuleuse à modeler un portrait, difforme si l'on veut, mais exactement ressemblant.

La richesse des nobles est réellement énorme : nous n'avons point de particuliers, en Angleterre, qui aient des propriétés aussi considérables, quel que soit leur rang ou leur état. Quelques-uns ont soixante-dix et même cent mille paysans; car, en Russie, les fortunes s'estiment d'après le nombre des paysans, à peu près comme les marchands des Indes occidentales comptent leurs richesses par le nombre de leurs barriques. Ces paysans payent,

année commune, dix roubles en espèces (1). Si le seigneur a exigé du serf trois jours de travail par semaine, la taxe annuelle doit être diminuée en proportion. Mais, malgré les

---

(1) Le journal de M. *Heber* offre un si grand nombre de renseignemens curieux sur l'état des paysans en Russie, que j'en crois devoir rapporter ici un extrait étendu. Quand il entre dans mon texte, il peut aider, par la grande exactitude des faits qu'il présente, et par le talent plus réel qu'il met à les offrir, à m'obtenir le pardon de quelques erreurs dans mes tableaux de statistique ou de morale; mais, d'après la promesse que j'ai faite au commencement de cet ouvrage, je me trouve obligé de publier ma relation, autant que possible, dans le même état où elle a été rédigée sur les lieux.

« Nous observâmes une différence frappante entre les paysans de la couronne et ceux des particuliers : les premiers sont comparativement presque tous dans une position aisée; leur *abrock* ou redevance est fixée à cinq roubles par an, toutes charges comprises; et comme ils sont certains qu'elle n'augmentera pas, ils sont plus industrieux. Les moyens que peuvent avoir les esclaves des nobles pour se procurer quelque argent, sont mis en considération pour déterminer l'*abrock* qu'ils ont à payer à leurs seigneurs : cet *abrock* est de huit à dix roubles dans toute la Russie; il devient alors, non une redevance pour la terre, mais une taxe manifeste mise

prétendus réglemens faits en faveur des paysans, la taxe qu'il doit payer, ainsi que le travail qu'il est obligé de faire, dépendent entièrement du caprice ou des besoins de son tyran.

---

sur l'industrie. Les lois obligent chaque mâle à labourer trois jours par semaine pour son propriétaire, et il est soumis à cette charge en arrivant à l'âge de quinze ans. Si le propriétaire désire l'employer les autres jours, comme dans une manufacture, il le peut; mais alors il l'habille et le nourrit. Un avantage mutuel modifie pourtant en général cette loi; et, à la réserve de ceux que le seigneur retient pour son service domestique, ou de ceux qui, comme nous l'avons vu, sont employés dans les manufactures, l'esclave paye un certain *abrock* ou redevance pour rester libre de travailler chez lui toute la semaine. Le maître doit lui donner une maison et une certaine portion de terrain. Le staroste (l'ancien du village) et une assemblée des paysans fixent eux-mêmes cette concession: de même, quand le maître veut que la rente soit augmentée, il s'adresse au staroste, qui rassemble les paysans et décide avec eux la proportion dans laquelle chacun d'eux doit payer la nouvelle taxe. Un esclave a-t-il quelque commerce plus lucratif que la culture de la terre, il paye un *abrock* plus considérable. Si, par des voyages à Pétersbourg ou dans d'autres villes, il peut gagner encore plus, le seigneur l'autorise à s'absenter; mais il augmente son *abrock*. Les gains les plus légers sont soumis à cette oppression. Les paysans employés aux maisons de

Non-seulement les hommes sont assujettis au travail ; mais les femmes mêmes et les enfans de dix ans et au-dessus sont obligés de remplir leur tâche. Outre cela, on exige la dîme

---

poste comme guides, payent, pour avoir la permission de conduire, un *abrock* sur le pour-boire qu'ils reçoivent des voyageurs ; autrement le maître pourrait leur donner, pour son propre compte, des occupations beaucoup moins lucratives pour eux. Les maîtres doivent aux esclaves âgés et infirmes la nourriture, le vêtement et le logement : mais plusieurs de ceux-ci, préférant la ressource incertaine de la charité publique à la misérable pitance qu'ils reçoivent de leur maître, obtiennent souvent des passe-ports et la permission de chercher fortune ; et quelquefois ils payent un *abrock* même pour cette permission de mendier. A Pétersbourg, le nombre des mendians est très-petit : dès qu'on en remarque quelqu'un, on le renvoie immédiatement à son propriétaire. A Moscow, et dans d'autres villes, ils sont nombreux, mais moins cependant qu'à Londres, à ce que je crois. Ils mendient avec une grande modestie, d'un ton de voix faible et humble ; souvent ils font des signes de croix, et sont beaucoup moins criards et moins importuns que les mendians de Londres.

» Le maître peut punir son esclave par des coups ou par la prison ; mais s'il se rend coupable de quelque acte de cruauté excessive, il est justiciable des lois, qui sont alors, à ce que l'on nous a assuré, exécutées

de tout ce qu'ils peuvent avoir ; des toiles, volailles, œufs, beurre, cochons, moutons, agneaux, de tous les produits de la terre, et de ceux du travail domestique manuel. Quel-

avec impartialité. Dans l'une des tours du Khitaigorod à Moscow, était détenue, pour plusieurs années, et sous le régime le plus constamment sévère, une comtesse *Soltikof*, qui avait mérité ce traitement par sa cruauté envers ses esclaves. Les exemples de barbarie ne sont cependant pas rares : à Kostroma, la sœur de M. le gouverneur *Kotchetof* me cita le trait d'un noble qui, si l'on s'en rapporte à ce témoignage, avait cloué un esclave à une croix ; le maître fut envoyé dans un monastère, et l'affaire finit là. Les esclaves domestiques et les serfs employés dans les manufactures, étant les plus exposés à une cruauté féroce, sont aussi ceux qui, quelquefois, s'abandonnent à la vengeance la plus terrible. Un M. *Hetrof*, frère de M. *Schepotef*, propriétaire d'une grande distillerie, disparut subitement ; il passait pour constant qu'il avait été jeté par les esclaves dans une cuve bouillante. Enfin on nous cita un autre exemple, moins authentique pourtant, d'une femme des environs de Moscow, empoisonnée par ses esclaves, à trois reprises différentes.

» Aucun esclave ne peut quitter, sans un passe-port, son village ou la famille de son maître ; tout particulier, arrivant dans un village, doit le montrer au staroste, et aucun étranger ne peut voyager sans cela. Un cadavre trouvé sans passe-port sur lui, est envoyé à un

que malheur met-il le paysan dans l'impossibilité de payer le tribut exigé? il faut qu'il mendie, emprunte ou vole pour satisfaire son maître. Quelques nobles entretiennent souvent

---

hôpital pour être disséqué. Le châtiment d'un esclave fuyard, s'il vit, est la prison, ou de rudes travaux dans les ouvrages au compte du gouvernement; et un maître peut toujours envoyer aux travaux publics tous les paysans qu'il lui plaît de désigner. Les prisons de Moscow et de Kostroma regorgeaient sur-tout d'esclaves fugitifs, qui la plupart étaient dans les fers. Sur la frontière, ils échappent souvent; mais dans l'intérieur, cela leur est presque impossible. Cependant, durant l'hiver, les désertions sont très-communes : ils se dérobent quelquefois pendant plusieurs mois, vivant, dans les forêts, de la manière la plus misérable; cela arrive particulièrement lors des nouvelles levées de troupes. Les soldats sont pris, d'après une certaine proportion, sur un nombre déterminé de paysans, à la fois et dans tout l'empire. Mais un maître est-il mécontent de l'un de ses esclaves, il peut le faire enrôler pour le temps qu'il lui plaît de fixer; il prend un reçu du gouvernement, et, à l'époque de nouvelles levées, il a un milicien de moins à fournir. Il a aussi le droit de choisir les recrues qu'il envoie au gouvernement, pourvu qu'ils soient jeunes, exempts de maladies, qu'ils aient les dents saines, et la taille de cinq pieds deux pouces.

» Le staroste dont nous avons déjà souvent parlé,

les étrangers de la condition de leurs esclaves ; mais on ne peut donner la plus légère confiance à tout ce qu'ils disent à cet égard.

Déjà j'ai rapporté, au chapitre I.er de cet

---

est un officier dont la charge ressemble assez à celle des anciens baillis des villages anglais. Il est élu, à ce que l'on nous dit (au moins généralement), par les paysans, quelquefois pour l'année, quelquefois pour la vie. Il est responsable des *abrocks* envers le maître, décide les contestations légères des paysans, donne des billets de quartier aux soldats et aux officiers du gouvernement en voyage, etc. ; mais il arrive aussi que le propriétaire réclame le droit de nommer le staroste.

» Un esclave ne peut être vendu, en Russie ou hors de l'empire, qu'à une personne noble, ou, si elle ne l'est pas, ayant le rang de lieutenant-colonel. Ce rang n'est point exclusivement réservé aux militaires; il s'obtient dans les emplois civils (le professeur *Pallas* avait rang de brigadier). On élude cependant cette loi : des roturiers se procurent souvent des esclaves, en les louant au nom de quelques personnes privilégiées ; et tous les nobles ont le droit d'affermer leurs esclaves.

» Telle est la situation politique des paysans. A l'égard de leurs plaisirs ou de leurs moyens de supporter l'existence, je ne pense pas qu'ils en soient tout-à-fait privés. Leurs maisons sont passablement entretenues, assez spacieuses, et bien adaptées aux habitudes du peuple. Ils paraissent suffisamment nourris : leur habillement est chaud et solide; le chauffage, la nourri-

ouvrage, ce qu'un prince russe disait à table, de l'avantage de la liberté russe sur la liberté anglaise. Le même seigneur s'avisa, dans une grande assemblée, d'établir un parallèle entre

---

ture et les matériaux pour bâtir, sont à très-vil prix; mais les étoffes sont chères. En été, ils portent presque tous des cafetans de nankin, vêtement qui coûte treize roubles. Les *labkas* (sandales d'écorce d'arbre) ne coûtent rien. Ils portent une chemise de nankin bleu, bordée de rouge, du prix de deux ou trois roubles; des caleçons de toile; et ils enveloppent leurs pieds et leurs jambes de lambeaux de toile, par-dessus lesquels les plus riches ajustent leurs bottes. La peau de mouton (*schaub*) coûte huit roubles; mais elle sert long-temps, même que le bonnet de peau d'agneau, qui coûte trois roubles. Le bonnet rouge commun coûte à peu près le même prix. Pour un cafetan de drap ordinaire, tel que les paysans en portent quelquefois, on ne nous demanda pas moins de trente roubles.

» Je crois que l'habillement d'un paysan russe ou d'un soldat est trois fois plus cher qu'en Angleterre; mais leurs vêtemens sont solides, aisés et bien amples: ils doivent durer long-temps. Il est rare d'apercevoir les Russes tout-à-fait en haillons. Quant à la paresse des classes inférieures de la société en Russie, sur laquelle nous avions entendu tant de plaintes, il paraît que, dès que ces gens sont intéressés à travailler, ils sont bien loin de manquer d'industrie, et qu'ils auraient, pour les jouissances du luxe, le même attrait

l'état des paysans anglais et ce qu'il appelait le bonheur des esclaves russes. « Il y a en Angleterre, dit-il en s'adressant à moi d'un air triomphant, un esclavage plus réel qu'en

---

que les autres peuples. Les grands propriétaires, qui, comme le comte *Scheremetof*, n'ont jamais élevé leurs *abrocks*, possèdent des esclaves très-riches et très-heureux : on a déjà fait remarquer la différence qui existe entre les paysans appartenant à la couronne et ceux de la noblesse. Il est raisonnable de supposer que, vivant à leur aise, payant une taxe modérée, choisissant eux-mêmes leurs starostes, ils se trouvent plus heureux : toutefois, ils sont plus exposés aux vexations et à l'oppression, de la part des petits officiers de la couronne.

» Cette esquisse de la condition des paysans en Russie est un abrégé des divers renseignemens que nous nous sommes procurés à Moscow, et particulièrement auprès du prince *Théodore Trekolaiowitz Galitzin*. Les paysans regardent l'époque des levées pour l'armée, comme des temps de grande terreur. Le baron *Bode* me dit qu'on gardait le secret sur ces époques, jusqu'à ce qu'on se fût saisi et assuré du nombre d'hommes demandé. Ces recrues sont enchaînés généralement jusqu'à ce qu'ils aient reçu de nouveaux habits; alors on leur rase la partie antérieure de la tête : ils sont ainsi facilement distingués des autres paysans, et la désertion devient ensuite très-rare et très-difficile. Le sujet d'un drame russe, fort populaire, que nous vîmes représenter à Yaresloff, sur le théâtre particulier du gou-

Russie. » Je demandai au prince ce qu'il entendait par cette réalité de servitude; alors il s'apitoya sur les horreurs de la presse, et s'étendit complaisamment sur l'heureuse condition de ses paysans, assurés d'un secours dans les maladies, d'un refuge dans l'adversité, et d'un asile certain pour l'âge avancé. « Prince, repris-je, le plus heureux d'entre vos esclaves ne se réjouirait-il pas d'échanger la liberté russe pour ce qu'il vous plaît d'appeler l'esclavage anglais? » — J'avais vu les serfs de cet homme « dans la maladie, dans l'infortune, dans la vieillesse », suivant ses pathétiques expressions, et il était bien connu à toutes les personnes qui m'écoutaient, que leur secours était la mort, et leur asile le tombeau.

Un autre noble m'assurait que la plus grande punition qu'il infligeât à ses esclaves (car il se vantait d'avoir aboli tout châtiment corporel) était de leur rendre leur liberté et de fermer

---

verneur prince *Galitzin*, est la détresse d'un jeune homme poursuivi pour l'enrôlement. Pendant le règne si court de *Pierre II*, qui, comme on sait, transféra de nouveau le siége du gouvernement à Moscow, on n'obligeait personne à se faire soldat; l'armée était recrutée par des volontaires : on permettait aux esclaves d'y entrer. » *Heber's M. S. Journal*.

sa porte sur eux. Une information plus certaine m'apprit que les esclaves de cet excellent homme cherchaient tous les jours, et même au risque d'une mort certaine, les moyens d'échapper à sa tyrannie. Et quel est donc ce degré d'oppression qu'un Russe ne peut pas supporter, lui qui, dès le berceau, rampe devant son maître, et qui reçoit des coups de verges sans faire entendre un seul murmure? On parle de l'indolence des Russes; ce qui est remarquable, puisqu'aucun peuple n'a plus de vivacité naturelle et de dispositions pour s'occuper. Quelle est la cause de cette paresse? C'est la nécessité. Peut-il y avoir quelque aiguillon à l'industrie, au travail, quand on est sûr qu'un tyran en recueillera tout le fruit? La seule fortune que le seigneur russe permette à son esclave de posséder, est la nourriture qu'il ne peut pas ou qu'il ne veut pas consommer lui-même, de l'écorce d'arbre, de la paille et d'autres rebuts, des citrouilles, de l'eau et de l'huile de poisson. L'esclave a-t-il assez d'adresse pour faire quelques profits à son insu? la possession en est dangereuse : une fois découvertes, ces épargnes sont la proie du maître.

Un paysan du village de Celo Molody, près

de Moscow, ayant été assez heureux pour amasser quelque fortune, voulut marier sa fille à un négociant de la ville. Dans ce dessein, il offrit cinq mille roubles pour qu'elle fût libre. Cette somme excédait de beaucoup celle que l'on exigeait ordinairement dans ce cas, et même la fortune qu'on pouvait supposer à un homme de cette classe; mais le tyran garda la rançon, et dit au père que la fille et l'argent lui appartenant, elle eût à rester au nombre de ses esclaves. Quelle idée de pareils traits donnent de l'état de la Russie! et voilà comme vivent les habitans de ce vaste empire, privés de tout ce qu'ils possèdent, courbés dans la plus abjecte servitude, déplorables victimes de la tyrannie, de la douleur, de la pauvreté, des maladies et de la famine!

En traversant les provinces au midi de Moscow, la campagne paraît être le jardin de l'*Eden*, un sol superbe, couvert de blés et offrant tous les signes de la fertilité. Entrez dans la cabane du pauvre laboureur, entouré de toutes ces richesses, et vous le verrez mourant de faim ou dévorant de mauvais alimens, et privé des choses les plus nécessaires à la vie. Les troupeaux qui couvrent de vastes pâturages ne lui donnent pas de lait; les riches moissons de l'au-

tomne ne donnent pas de pain à ses enfans: le maître exige tout cela. A la fin de l'été, dans les provinces méridionales, toutes les routes sont encombrées de caravanes qui portent des blés et mille espèces de provisions, enfin tous les produits du travail et de la terre, aux seigneurs de Moscow et de Pétersbourg, et aux marchés de ces deux capitales qui, comme des gouffres, engloutissent tout ce qu'on leur jette, avec une voracité toujours insatiable.

On ne peut imaginer de scène plus touchante que le tableau d'une famille russe qui, après avoir obtenu par son travail une moisson abondante, se voit privée des provisions les plus communes, dont elle a besoin pour supporter les horreurs d'un hiver long et rigoureux. Dérobons-nous bien vîte à ce spectacle.

CHAPITRE X.

VOYAGE DE MOSCOW A WORONETZ.

Départ de Moscow. — Celo Molody. — Serpuchof. — Insolence et extorsions. — Rivière Oka. — Celo Zavody. — Jeux anciens. — Vaste plaine orientale. — Manière de voyager. — Tula. — Ses manufactures. — Fabrique impériale d'armes. — Etat actuel de Tula. — Économie introduite dans le chauffage. — Mines de fer. — Route de Tula à Woronetz. — Dedilof. — Changement de climat. — Boghoroditz. — Celo Nikitzkoy. — Bolshoy Platy. — Effremof. — Nikolaijewka. — Celo Petrosskia-Palnia. — Eletz. — Zadonetz. — Celo Chlebnoy. — — Bestuzevka. — Celo Staroy-Ivotinskoy. — Woronetz.

Nous devons actuellement quitter Moscow, où nous avons passé quelques momens agréables et bien d'autres dans une pénible inquiétude, au milieu des désagrémens et des entraves dont nous entouraient les agens et les espions du prince qui gouvernait alors en Russie : cette

situation nous était commune avec tous les Anglais qui se trouvaient dans cet empire. Nous étions tous prisonniers sur parole. On nous permettait de changer de lieu; mais l'œil vigilant d'une police capricieuse et inquiète ne nous perdait jamais de vue. On nous retint long-temps avant de fixer le moment de notre départ et la route que nous avions à suivre; une évasion par la frontière de la Livonie devenait impraticable. Enfin, quoique sans passe-port pour quitter ce pays, mais enhardis par les conseils et par les exhortations de notre ambassadeur, qui nous envoya secrètement des lettres du gouverneur de Pétersbourg pour celui de Moscow et pour le général *Michelson*, commandant en chef de la Crimée, nous nous déterminâmes à nous rendre dans cette péninsule par le pays des Cosaques du Don; et nous formâmes en même temps le projet de visiter, s'il était possible, les provinces les plus éloignées de la Tartarie Kuban et de la Circassie. Nous nous procurâmes avec ces lettres le poderosnoï depuis si long-temps désiré; et, ayant placé notre voiture sur ses roues, nous sortîmes de la ville dans la soirée du 31 mai. Nous fîmes une visite à notre banquier à sa campagne près de Moscow; et, parcourant cette nuit seule-

ment vingt-sept versts, notre première station fut dans un lieu nommé *Molodtz*. Le jour suivant, 1.er juin, nous arrivâmes à Celo Molody (1). Ses habitans vivaient autrefois dans une assez grande aisance; mais ils venaient d'être entièrement ruinés par leur maître actuel. Ce tyran possède une belle habitation pres de l'église, à gauche en sortant du village. C'est là

(1) Il n'existe point encore, dans la langue anglaise, de règles fixes pour l'orthographe des mots russes : il en résulte un grand embarras pour ceux qui étudient les cartes ou l'histoire de cet empire, ou qui lisent les récits de nos voyageurs dans ces contrées. *Celo* s'emploie pour désigner une église; ajouté au nom d'un lieu, il indique un village avec une église. Je ne garantirai cependant pas la vérité de cette observation : on le prononce *selo;* aussi ai-je écrit *Tsarkoselo* dans le second chapitre. L'impératrice *Catherine*, dans ses lettres à Voltaire (*Œuvres complètes de Voltaire*, tom. LXVII, pag. 303, etc.), transcrit ce dernier mot *Czarskozelo ;* mais *Storch*, dans son orthographe des mots russes, sur l'autorité de *Lévesque,* désapprouve l'usage du terme *czar,* et dit qu'il doit être écrit *tsar.* Les Russes donnent à leur souverain le titre de *tsar*; et ils l'écrivent par le caractère qu'ils appellent *tsi*, et qui répond à notre *ts*. Les étrangers ont tort d'écrire *czar.* (*Tableau de l'Empire de Russie*, par *Henri Storch*, tom. I, pag. 19.) *Voyez* la Préface.

même personne dont j'ai déjà parlé, qui, après avoir reçu la rançon d'une jeune paysanne, lui refusa ensuite la liberté de venir se marier à Moscow. Entre Molodtz et Celo Molody, nous traversâmes Podolsk, agréablement situé entre deux montagnes, sur la rivière Mockra. La feue impératrice avait accordé à ce lieu le titre et les priviléges de ville; mais *Paul* l'a réduit de nouveau à l'état de village.

De Celo Molody, nous fûmes très-rapidement, et par de très-bonnes routes, à Grischinka et à Serpuchof. Ce dernier lieu ressemble beaucoup à New-Market par sa situation, son aspect et les sites qui l'entourent; et pour que rien ne manquât à ce qui pouvait nous rappeler notre chère patrie, nous vîmes parmi les plantes alors en fleur le *myosotis scorpioïdes*, ainsi que d'autres plantes de la Grande-Bretagne. Exactement dans le lieu qui, à l'égard de la ville, correspond au cours de New-Market, avant de descendre à Serpuchof, nous vîmes un cimetière, et, au milieu des fosses et des tombes, plusieurs femmes de la contrée pratiquant un usage absolument oriental, celui de visiter les sépultures des personnes chéries, mortes depuis long-temps, de baisser leurs têtes à terre, de toucher de leurs fronts les sé-

pultures, d'éclater en sanglots, et de proférer de courtes prières. Sur cette route, le costume des paysans varie plus souvent que dans toute autre partie de la Russie; et ce qui est remarquable, quoique les habillemens des femmes soient si peu semblables dans les différentes provinces, ceux des hommes sont les mêmes dans tout l'empire.

Serpuchof est une jolie petite ville sur la rivière Nara; elle a une citadelle entourée d'un fort rempart: un weywode et son chancelier y font leur résidence. Nous vîmes, dans le marché, des boutiques exclusivement destinées à la vente des *labkas,* sandales russes, fabriquées en écorces de tilleul ou de bouleau, chaussure que j'ai déjà décrite. Quelques écrivains ont avancé que chaque paysan faisait lui-même ses labkas. Autrefois cela pouvait être; et dans l'intérieur cet usage peut se conserver encore: mais ces chaussures, de forme et de matière grossières, telles qu'ont dû les porter les hommes dans l'état de nature, et pendant qu'ils habitaient leurs forêts primitives, forment depuis long-temps, en Russie, un article considérable de commerce.

Sur la route, à chaque station, demeure un officier appelé *potchetilione:* il doit surveiller la poste et voir si les chevaux se donnent avec

régularité aux voyageurs. Plusieurs de ces agens sont de vils fripons, et ne se décident jamais à délivrer des chevaux sans exiger ce tribut, qu'on appelle par-tout *un pour-boire*, même lorsque l'on produit un ordre impérial. Nous éprouvâmes de semblables difficultés à la dernière station. Notre ordre portait que si l'on ne pouvait nous fournir des chevaux à la poste, l'officier devait nous en faire donner par les paysans. Ayant appris cependant qu'il n'y avait pas de chevaux, je m'avançai vers la maison pour faire exécuter l'ordre dont j'étais porteur; mais comme j'y entrais, le *potchetilione* m'enjoignit de me découvrir la tête. Je lui en demandai la raison : « Etes-vous aveugle? s'écria-t-il d'un ton insolent; n'apercevez-vous pas le portrait de l'empereur sur la muraille (1) ? » C'est une vue à faire trembler des Anglais. Je

---

(1) L'empereur *Paul* fit adresser des copies de son portrait à tous les officiers publics de son empire; quelques-unes de ces représentations étaient exécutées, comme on l'imagine facilement, de la manière la plus barbare : on devait se tenir debout et nu-tête devant ces images, de la même manière que si l'on se fût trouvé devant l'empereur même. Les paysans se prosternaient tout-à-fait, et leur offraient des adorations comme à leur bogh.

cherchai à lui répondre dans sa langue : « Certes, si l'empereur savait combien vous avez défiguré honteusement ses traits par cette avilissante image, votre tête serait plus tôt abattue que mon chapeau. » Trouvant que sa gasconnade n'avait pas de succès, il parut intimidé et m'avoua qu'il avait besoin d'un rouble. A peine pouvais-je croire ce que j'entendais : j'eusse rougi de le lui offrir, s'il me l'avait demandé lui-même. Les chevaux vinrent alors assez promptement, et nous eûmes quelques belles paroles par-dessus le marché.

Environ à un verst de cette ville, nous traversâmes l'Oka sur un bac. Cette rivière tombe dans le Volga à Kolomna. C'est un très-beau courant d'eau, presque aussi large que la Tamise, et très-poissonneux. Nous avions été si long-temps retenus à Serpuchof, qu'il était nuit lorsque nous arrivâmes sur les bords de l'Oka. Nous y vîmes des paysans assis en groupes sur le rivage, autour de différens feux, chantant et faisant cuire le produit de leur pêche : d'innombrables grenouilles se faisaient entendre à une grande distance et s'unissaient à ce bruyant concert ; et la lune, alors dans tout son éclat, brillait au-dessus de cette scène sauvage.

Sur le rivage méridional de la rivière on rencontre une petite hutte de bois dans laquelle notre guide voulut entrer pour boire du kouass. Nous avions pris quelque goût pour ce breuvage scythe, et nous suivîmes cet homme dans la hutte; mais nous fûmes bien surpris de voir, au lieu de kouass, cinq ou six barriques pleines d'eau-de-vie que les cabaretiers distribuaient en détail, de la même manière que nos garçons de tavernes vendent la bière à Londres. Je ne pouvais comprendre où l'on trouvait des consommateurs pour un aussi grand débit; je supposai qu'il s'alimentait par le commerce extraordinaire qui a lieu sur cette rivière : cependant mon guide m'assura que l'on rencontrait dans tous les villages de ces sortes de huttes, destinées à la vénte des eaux-de-vie, et que toutes ces cabanes étaient également bien approvisionnées.

Nous arrivâmes la même nuit, fort tard, à Celo Zavody, et nous y restâmes jusqu'au lever du soleil. Dans toutes les villes et dans tous les villages de Moscow à Woronetz, et dans d'autres parties de la Russie, on rencontre des jeunes gens, des jeunes filles et quelquefois même des vieillards qui s'amusent à jouer avec des osselets : les Anglais donnent le nom de *dibbs* à ce jeu.

On sait qu'il est de la plus haute antiquité, et je me rappelle l'avoir vu admirablement représenté sur des vases grecs, particulièrement sur un de ceux qui composaient la collection de feu sir *William Hamilton.* On y voit une femme dessinée de la manière la plus gracieuse; elle est courbée sur un genou, la main droite étendue, la paume en-dessous, et des osselets rangés sur le dos de la main et le long du bras: en les jetant méthodiquement au-dessus de sa tête, elle paraît vouloir s'en saisir; et c'est ainsi que les Russes jouent encore. Ils ont d'autres jeux qui correspondent parfaitement à notre jeu de marbres, et qui sont probablement l'origine du jeu de marbres et du jeu de quilles. Il est composé de plusieurs grands ossemens disposés en rangée sur la terre; l'adresse consiste à les abattre tous à une distance donnée, avec un autre ossement et dans un petit nombre de coups.

Le retour des jeunes villageois, le soir, à la fin de leurs travaux, offre un spectacle agréable. Ils s'avancent lentement vers le village, portant des fleurs à leurs chapeaux, et faisant entendre une espèce d'hymne. Dans ces chants, chaque personne a sa partie distincte d'harmonie; et par l'exactitude que les Russes mettent

à observer la mesure et le ton, l'effet nous en parut intéressant. La végétation avait été fort active, même depuis notre départ récent de Moscow; mais dans les guirlandes dont les paysans s'étaient parés, et parmi les plantes observées le long de la route, nous n'aperçûmes que les plus précoces; et parmi celles-ci, il n'y en avait aucune qui méritât une description particulière. Tout ce pays, soit au midi de Moscow, soit dans toute autre direction, est bas et sans mouvement de terrain. La grande plaine qui s'étend à l'orient de cette ville jusqu'à Tobolsk en Sibérie, et dans toutes les provinces du sud, paraît généralement dénuée de bois, et n'offre aucune espèce de clôture. Quelques parties du comté de Cambridge présentent une image assez frappante de ce pays.

On n'a point à craindre de lire, dans les écrits des voyageurs qui parcourent la Russie, des récits d'aventures d'auberges. On n'en rencontre que dans les grandes villes, et celles-là même sont très-mauvaises. On serait mieux traité dans les chaumières des paysans lapons que dans les hôtelleries russes. Les chambres de ces dernières n'offrent que de simples murailles également dénuées de lits et de siéges: quelquefois elles sont tenues par des étrangers;

mais alors le mal n'est pas entièrement réparé. On y trouve généralement un petit ameublement gothique ; mais il devient toujours dangereux de s'en servir, parce qu'il sert de réceptacle à toutes sortes de vermines. Celui qui veut parcourir la Russie doit se regarder comme un ancien Scythe, et s'approvisionner de toutes les choses qui lui seront nécessaires. Est-il capable de supporter la fatigue, la privation du sommeil, la poussière, un soleil brûlant ou de violentes gelées ; peut-il voir sans une tristesse profonde un voile de neige constamment étendu sur la voûte céleste, il peut voyager en *kibitki*, le meilleur de tous les moyens de transport : sinon, ainsi que je l'ai déjà recommandé, il doit avoir un lit dans son bagage, veiller soigneusement à ce que la voiture soit d'une construction très-forte, peu élevée sur ses roues et garnie d'essieux très-larges. Cette manière de voyager ne rendra pas son voyage tout-à-fait aussi rapide que l'eût pu faire une machine plus légère; mais il parcourra au moins cent versts dans un seul jour. S'il fume, du tabac pris modérément peut le préserver de miasmes dangereux et de plusieurs odeurs infectes auxquels il sera exposé immanquablement. Cette habitude a encore l'avantage de balancer plu-

sieurs des inconvéniens d'une route continuelle et du manque de repos; elle chassera la vermine, offrira quelques ressources pendant un long jeûne, au milieu des plaines poudreuses, des lacs, des rivières, des marches incommodes où l'on est toujours exposé à des rosées très-fraîches; enfin, elle facilitera la digestion de la mauvaise nourriture à laquelle il faut souvent se réduire.

Le jour suivant, 3 juin, après avoir traversé Vazany et Celo Volotia, nous arrivâmes à Tula, capitale du gouvernement du même nom; c'est le Birmingham de la Russie. Près de la ville, nous vîmes plusieurs tiges d'une plante que les paysans font bouillir dans le lait, comme un remède pour un genre de douleurs qu'ils appellent mal de cœur. C'est le *lathræa squamaria:* cette plante est grasse et difficile à conserver.

Tula, vue d'une certaine distance, nous offrait un aspect très-remarquable. Une fort belle église, entourée de colonnes de marbre et ressemblant plutôt au palais d'un prince qu'à un lieu de prière, s'élevait au-dessus de la ville, qui occupe une vallée très-étendue, toute remplie d'aiguilles et de dômes. A l'entrée de Tula, du côté du nord et du midi, l'on remar-

que plusieurs arcs de triomphe en bois peints en marbre de diverses couleurs. Anciennement, cette ville était un lieu dangereux à visiter; ses habitans dépouillaient souvent les voyageurs dans les rues et sur la voie publique. Actuellement, Tula est la grande manufacture d'armes pour tout l'empire: on y fabrique toutes sortes d'armes, et de la coutellerie de tout genre. A peine fûmes-nous à l'auberge, qu'une foule empressée encombra la chambre; chaque personne portait un sac plein de colifichets, de canifs, d'écritoires, et de dévidoirs pour la soie, de ciseaux et de tire-bouchons. Les ouvrages fabriqués à Tula ont de l'éclat, mais sont d'une mauvaise qualité, et ne pourraient soutenir la moindre comparaison avec les marchandises anglaises. Les Russes donnent eux-mêmes une preuve suffisante de la supériorité de nos ouvriers, par le soin (1) qu'ils ont d'apposer, à

(1) Ce soin ne prouve pas la supériorité des produits des manufactures anglaises sur ceux de l'industrie russe; il ne fait qu'accuser la funeste facilité que les souverains de la Russie ont accordée à l'introduction des ouvrages anglais, et ne prouve que l'influence, difficile à effacer, du système d'anglomanie qui a pesé si long-temps sur le continent. On peut en conclure aussi que ce système domine encore dans le cabinet russe. Comment expli-

tous les produits de leur fabrication, les noms de villes anglaises et de fabricans anglais, imitant même les marques des manufacturiers de Sheffield, et adoptant tous leurs modèles. Les marchandises ainsi colportées sont le fruit du travail des ouvriers les jours de fête et dimanches, dans leurs momens de loisir : on leur permet de les vendre aux étrangers comme profits casuels. Ils font toutes sortes d'ouvrages, mais ne finissent rien. L'impératrice *Catherine*, qui ne négligeait aucune des mesures propres à perfectionner le travail de cette manufacture, avait envoyé quelques ouvriers pour s'instruire en Angleterre. Je demandai si les ouvrages de ceux qui avaient travaillé dans ce pays étaient aussi mal finis : on me répondit qu'ils pourraient les terminer plus soigneusement, mais qu'on ne leur donnait pas le temps nécessaire ; car chaque article était le produit du travail d'une seule personne, attendu que le salaire qu'exigerait la réunion des travaux successifs ne pour-

---

quer autrement la faiblesse qui lui fait tolérer de semblables abus, et permettre à un peuple aussi habile imitateur que la nation russe, un usage si peu honorable pour son génie, et si contraire aux progrès de son industrie ? (*Note du Traducteur.*)

rait jamais se payer. Nous vîmes des ouvrages assez soignés chez un marchand de baromètres, de thermomètres et d'instrumens de mathématiques; mais l'auteur était Allemand, et il s'était formé chez des maîtres anglais à Pétersbourg. L'impératrice *Catherine* faisait acheter presque tous les ouvrages de ces artistes anglais; et, pour les encourager, elle commandait des lunettes par grosses, et les distribuait ensuite en présens. Dans ses palais, elle avait des thermomètres à toutes les fenêtres; et comme les valets les mettaient continuellement en pièces, l'entretien de cette espèce d'ameublement occasionait des demandes suffisantes pour procurer aux ouvriers un travail constant.

Comme nous avions des lettres pour un des principaux employés de la manufacture impériale, on nous permit de la voir dans tous ses détails; on nous y montra une nombreuse collection de fusils, sabres, pistolets, destinés à être offerts en présens à chacun des membres de la famille impériale, par les habitans de Tula, à l'occasion de l'avénement de *Paul I.er* au trône. L'empereur refusait ces offrandes, sous prétexte d'un mécontentement envers le peuple de cette ville; mais on en attribuait la véritable cause à l'éloignement qu'affectait ce prince pour

les individus et les établissemens que sa mère avait affectionnés.

Dans son état actuel, Tula paraît ne devoir pas procurer de grands avantages à la Russie ; ses habitans ne peuvent parvenir à élever l'eau nécessaire pour mettre toute la manufacture en activité. La machine hydraulique est mal construite et encore plus mal entretenue; chaque chose paraît un hors-d'œuvre. Les ouvriers, avec de longues barbes, se regardent les uns les autres, et trouvent toujours étrange ce qu'on leur commande, lorsque l'habitude ne les y a pas familiarisés, tandis que leurs intendans ou directeurs sont ivres ou endormis. Malgré tous ces obstacles, on prétend qu'il sort de la manufacture, dans le cours ordinaire des affaires et sans aucun ordre particulier du Gouvernement, treize cents mousquets par semaine; mais on donne le nom de mousquet à des objets qui à peine ont quelque ressemblance avec cette arme. Il est étonnant que des soldats puissent s'en servir. Outre l'inconvénient d'être grossiers et pesans, ces mousquets font long feu cinq fois sur six; et on doit craindre de les voir éclater toutes les fois qu'on en fait usage.

Les rues de Tula sont pavées, et ses boutiques, ainsi que ses places publiques, offrent

plus d'activité et d'industrie qu'on n'en trouve ordinairement en Russie. Le nombre des marchands, en y comprenant, je pense, les femmes, est porté à quatre mille. On y voit quelques négocians très-riches. Le commerce de cette ville, indépendamment de ses manufactures de quincaillerie, consiste en marchandises européennes, en vins grecs et en autres productions de la Turquie. On évalue à trente mille le nombre de ses habitans : la fabrique impériale seule occupe six mille ouvriers. Cette ville est située dans une vallée légèrement inclinée, sur les bords de l'Upa. On découvre peu de bois dans les environs, quoiqu'ils en produisent assez pour la consommation des habitans, grâces à la très-grande économie introduite par l'usage des poêles : quelques bûches allumées le matin suffisent à leur entretien, et ils continuent de répandre une chaleur égale pendant le jour et la nuit suivante. S'ils sont construits avec soin et bien disposés, on ne peut trouver aucune manière plus commode et plus économique pour chauffer les appartemens. En Angleterre, les poêles sont généralement en fonte coulée ; ce qui non-seulement est désagréable, mais même très-dangereux dans de petites pièces. Pourquoi donc ne cherche-t-on pas à répandre

l'usage des poêles dont se servent les Russes et les Suédois, dans notre pays, où chaque article de chauffage est si excessivement cher? Je le laisse à expliquer à ceux qui préfèrent des foyers plus coûteux et vraisemblablement moins agréables. La plupart des maisons de Tula sont en bois; mais le nombre de celles qui sont construites en pierre est considérable, et augmente journellement. La construction d'un grand nombre de nouveaux bâtimens offre une preuve de population croissante. Nous vîmes des femmes employées au pavage des rues; on l'entretient en très-bon état. La mise des femmes, quand elle est propre, est d'une forme tout-à-fait à leur avantage; une chemise blanche couvre les bras et le devant du corps, et s'attache en arrière avec un ruban de fil; ce vêtement est ensuite relevé vers la poitrine, et le tout est retenu par un petit bouton.

Les mines de fer, dans le voisinage de la ville, sont très-considérables; elles occupent une étendue de plus de dix milles, dans une contrée quelquefois montagneuse, couverte de forêts épaisses. La totalité du sol environnant est imprégnée de fer: mais le minerai le plus riche se rencontre vers l'ouest; il est à peine caché par un banc tantôt de sable mêlé avec le terreau;

tantôt de sable pur de quatorze pouces au plus d'épaisseur. Les célèbres ſorges de Demidof, distantes de trente-huit milles de Tula, tirent leur minerai de ce lieu.

En sortant de Tula, nous quittâmes la route qui conduit en droiture de Moscow à Cherson, et nous dûmes tourner au midi vers Woronetz. Après avoir gravi les hauteurs qui dominent Tula, nous entrâmes dans une plaine inculte, couverte seulement d'une pelouse légère, sur laquelle nous vîmes paître des troupeaux. Nous ne nous décidions pas sans inquiétude à suivre cette direction; nous avions à craindre que notre voiture ne pût pas résister à des routes inconnues. Elle était haute, et avait une voie très-étroite, et plus propre à une ville qu'à des déserts. Mais, à notre grande satisfaction, et avec le secours de ceux que nous avions pris pour diriger notre route, nous voyageâmes jusqu'à Woronetz sans éprouver plus de difficultés que si nous eussions passé sur un jeu de boule; et la voiture la plus fragile n'eût même pas été exposée au hasard d'un accident. Cette vaste plaine nous offrit le plus beau chemin du monde, sans excepter ceux de la Suède. Nous trouvâmes sur toute la route un mauvais gazon, mais

très-solide, exactement semblable à celui qui couvre les plaines méridionales du Sussex, avec cet avantage qu'il est presque toujours de niveau, et se développe exactement comme un océan sur lequel l'œil s'égare sans rencontrer un seul objet qui en rompe l'uniformité. Dans la première partie de notre voyage de Tula, nous aperçûmes un taillis négligé, où nous remarquâmes quelques chênes nains, les premiers que nous eussions vus depuis notre entrée en Russie par la frontière suédoise, à la réserve d'un seul dans un jardin à Moscow, qui y était cultivé comme une plante précieuse : on l'avait découpé dans une forme barbare. Nous observâmes aussi, dans ce taillis, la *Potentilla anserina*, que nous avions vue à Tula, l'*Asperula odorata*, et une espèce de *Geum* que nous ne pûmes pas déterminer.

La vue de Tula, prise de la hauteur qui la domine et sur laquelle passe la route de Woronetz, est très-belle; la Russie n'offre pas d'aspect plus agréable : la ville même, ses nombreux bâtimens blancs, ses dômes, ses tours, ses aiguilles élevées, les arbres qui bordent les éminences voisines, ceux qui sont dispersés dans la vallée, et les nombreux trou-

peaux paissant dans les pâturages qui environnent la ville; tout concourt à rendre ce coup d'œil enchanteur. L'air retentit sans cesse du bruit agréable des manufactures, du son des cloches, des cris des bestiaux et des bruyans concerts des paysans, qui chantent leurs airs nationaux, et s'accompagnent, soit en frappant des mains, soit à l'aide de leurs pipeaux rustiques. On aperçoit aussi les nombreuses caravanes de l'Ukraine et du Don, défilant en longues lignes sur un vaste espace. Tout cet ensemble formait un contraste si remarquable avec les scènes dont nos yeux étaient frappés depuis si long-temps dans les froides régions du nord, que nous nous crûmes un moment transportés subitement dans d'autres climats.

L'enchantement ne dura pas long-temps. Il est impossible d'imaginer un lieu plus misérable que la ville ou le village de Dedilof, notre première station, distante seulement de vingt milles de Tula (1). Elle consiste seulement en quelques huttes de merrain, grossièrement couvertes de paille. Les interstices des troncs d'arbres placés horizontalement

(1) Trente versts.

pour servir de murailles à la hutte, sont remplis avec de la boue. Ce village est situé dans un pays stérile et ouvert, moitié au sommet et moitié au bas d'une montagne : au premier aspect, on croirait voir des amas de fumier ou des monceaux de paille ; et ce n'est qu'en s'en approchant, qu'un voyageur peut se convaincre que ces chaumières sont habitées par des êtres à face humaine. On peut à peine imaginer que Dedilof figure comme ville sur les cartes de la monarchie russe. C'est en voyant de semblables lieux, qu'on peut se faire l'idée des espèces de cités et de villes pompeusement tracées dans l'atlas russe, et qui figurent en si grand nombre dans les provinces orientales de l'empire. On doit cependant attribuer le misérable état de Dedilof à plusieurs calamités qui seraient de nature à dépeupler les plus belles cités du monde ; elle a éprouvé des désastres considérables, tant par les eaux que par le feu. Les incendies l'ont désolée tant de fois, que ses habitans redoutent même la vue d'une pipe à fumer. Le staroste du lieu, voyant la mienne, m'envoya prier de ne point fumer, sur-tout en plein air, une étincelle échappée pouvant de nouveau les entourer de flammes. Près de la partie supérieure de De-

dilof est un étang immense rempli d'eau ; son sol était autrefois un terrain sec, semblable au reste du pays, et couvert d'habitations. Tout-à-coup des eaux souterraines pénétrèrent la terre, et en délayèrent à tel point toutes les parties, que le terrain, avec toutes les maisons, disparut en une nuit, et que le lieu fut transformé en un petit lac. Comme tout le pays est marécageux, et que le fond du sol est naturellement si spongieux et si vaseux que l'on trouve l'eau immédiatement au-dessous de la surface, on peut craindre avec raison que tôt ou tard tout le pays aux environs n'éprouve le même bouleversement. Ce qui est arrivé il y a peu d'années, rend cette alarme assez fondée. A peu de distance de l'étang ou du lac dont nous venons de parler, une semblable catastrophe a produit un nouvel étang.

Les habitans de Dedilof sont de misérables paysans, réduits à la plus extrême pauvreté ; le labourage est leur seule occupation. Pendant notre séjour, nous en invitâmes quelques-uns à boire avec nous à la santé du roi d'Angleterre ; c'était le jour anniversaire de la naissance de S. M. B. Nous avions mis, pour célébrer cette fête, une bouteille en réserve.

Le cœur ému par le souvenir de la vieille Angleterre, nous bûmes, « *God save great George;* » ainsi nous cherchions à échapper au despotisme dans cette terre d'esclaves (1).

Nous nous trouvions alors à la latitude méridionale de notre chère patrie et dans la direction d'une ligne droite vers le sud. Aux environs de Woronetz, nous observâmes plusieurs de nos plantes indigènes, le grand chardon, la dent-de-lion, le trèfle blanc, le fraisier, le plantain et l'oseille sauvage. Des éclats de tonnerre subits et violens, mêlés de grêle et de pluie, des nuages s'avançant avec majesté, de temps à autre des bouffées de

---

(1) Pour l'édification des lecteurs du continent, nous devons traduire cette formule votive, *God save great George* (*Dieu sauve le grand George*). C'est l'amplification de la formule usitée en Angleterre, *God save the King* (*Dieu sauve le Roi*), et qui est l'expression d'un sentiment respectable. Mais il faut avertir M. le docteur *Clarke* que, si l'ennui de vivre si loin de son pays, et l'horreur qu'il ressentait contre le despotisme russe, lui ont suggéré cette ingénieuse altération, il ne doit pas se flatter que le suffrage de ses lecteurs ratifie l'emphatique qualification qu'il lui a plu d'ajouter au texte de la formule populaire qui est depuis si long-temps consacrée en Angleterre. (*Note du Traducteur.*)

vent et des rayons de soleil, nous rappelèrent plus d'une fois les étés d'Angleterre, quoiqu'une telle analogie dans l'état de l'atmosphère ne soit d'ailleurs, en aucune manière, la suite immédiate de la similitude des températures. Naples et Constantinople sont situées presque sous la même latitude ; mais le climat de la première de ces villes est plus chaud de plusieurs degrés. La température de la plaine de Woronetz doit avoir pour principale cause le défaut de bois : la destruction des forêts a contribué, plus qu'on ne pense, à rendre moins sensible par-tout la rigueur des hivers des pays froids. On connaît les vers d'*Horace* où ce poëte nous peint le mont Soracte chargé de neige ; mais le climat de l'Italie a éprouvé tant de changemens, qu'on n'y voit plus rien de semblable.

Le jour suivant, 5 juin, nous traversâmes Boghoroditz. Sur une hauteur qui domine cette ville, on aperçoit une magnifique habitation qui appartient à *Bobrinski*, fils présumé de la dernière impératrice et d'*Orlof*. Le territoire qui en dépend, composé des meilleures terres à blé de la Russie, s'étend sur une surface de seize milles carrés, et renferme, à ce que l'on nous assura, soixante et dix mille paysans. Ici

vous allez de ville en ville sans apercevoir autre chose que du blé ; c'est la plus fertile contrée de l'empire. Les routes sont si bonnes, que les chariots des paysans, quoique chargés de pierres, vont et viennent avec des roues de bois et sans aucun ferrement.

L'époque de la construction de la petite ville de Boghoroditz est incertaine. Ses habitans commencèrent seulement à tenir des archives sous le czar *Féodor Âlexovitz*. Des boutiquiers, des strelelzi et des puschkari, avec environ une centaine de soldats invalides, ont été depuis ses seuls habitans. La culture de la terre passe pour être actuellement leur seule ressource; mais la fertilité du sol a rendu leurs travaux très-productifs : on prétend même que les esclaves ont un petit superflu à vendre. Ceux-ci charrient leurs blés à Kaluga et à Tula : ce lieu fournit aussi du miel en abondance à ces deux villes.

De Boghoroditz, nous parcourûmes des plaines immenses sans apercevoir un seul enclos, jusqu'à notre arrivée à Celo Nikitzkoy, dont les environs, depuis quelques années, ont été beaucoup mieux cultivés. Précédemment ils étaient semblables au reste de ces dé-

serts que les Russes appellent *stéppes* (1), et qui sont si nombreux au sud de Woronetz. Ici le sol, malgré son état misérable, se compose de deux pieds environ de bonne terre noire végétale, sur un lit de marne. Les plantes que nous aperçûmes en fleur dans cette journée, sont toutes connues en Angleterre; le trèfle, la vesce sauvage, la germandrée et l'anémone des bois. L'ancienne Nikitzkoy était située dans un terrain bas et marécageux, excessivement malsain; ce qui décida les habitans à transporter leurs demeures sur le sol plus élevé où elles se trouvent actuellement; mais, trop paresseux pour employer à leur nouvel établissement les matériaux des maisons qu'ils abandonnaient, ils jugèrent à propos d'y mettre le feu. Les flammes se communiquèrent à des lits de tourbe existans près de là, et l'incendie

(1) Le mot *steppe* ne désigne pas ce que nous entendons généralement par le terme *désert*; une steppe est une plaine sans aucune limite visible, entièrement plate, mais souvent couverte d'une végétation spontanée et abondante : la steppe, d'ailleurs, n'a pas d'habitans, à moins que ce ne soient des tribus nomades qui y dressent leurs tentes accidentellement et pour un temps très-court.

continua pendant six mois avec une grande violence, en dépit de tous les efforts que l'on fit pour l'éteindre. Les habitans souffrent beaucoup aujourd'hui de la rareté du bois : cependant ils ne font aucune tentative pour extraire la tourbe qui leur reste, et qu'ils pourraient substituer au bois dans leurs foyers. Nous vîmes en ce lieu une cérémonie fénèbre qui nous parut curieuse. Le couvercle du cercueil était formé d'une pièce de bois taillée comme un canot; on ne le plaça sur le mort que lorsqu'il eut été déposé dans sa fosse : on l'enterra revêtu de tous ses vêtemens, même avec ses sandales; on porta de l'hydromel au cimetière; on y but à grands verres, et quantité de petites bougies de cire furent placées tout autour de la fosse. Les femmes ont une sorte de cri musical pour exprimer leurs regrets, et ce cri offre des tons véritablement douloureux (1). Les autres spectateurs, au lieu de s'unir à l'hymne funèbre ou aux autres rites du cérémonial, faisaient des signes de croix, et se prosternaient vers l'est. Ils baissaient leurs têtes jusqu'à toucher du front les autres fosses placées près du lieu de la sépulture. Dans la marche solennelle,

(1) *Voyez* le dernier livre de l'Iliade.

le couvercle du cercueil, revêtu d'une étoffe de lin, parut d'abord; l'autre partie, dans laquelle le corps était déposé, vint ensuite : l'on eût dit qu'il y avait deux morts et deux cercueils.

De là nous vînmes à Bolshoy-Platy, et bientôt, après avoir passé ce dernier village, nous eûmes sur notre gauche la vue agréable et nouvelle d'un beau bois, où je trouvai un superbe *Convallaria multiflora*, plante de près de six pieds de haut, et dans l'état de floraison le plus brillant. Nous vînmes ensuite à Effremof, improprement écrit *Jeramow* dans la grande carte de la Russie, de l'édition de Berlin. C'est une petite ville insignifiante, bâtie sur une haute montagne, au pied de laquelle coule une rivière qui se rend dans le Don, écrite *Metcha* ou *Mecza*, mais prononcée par le peuple *Mécha* ou Méha (pour marquer plus fortement l'aspiration). Dans un pays aussi monotone que celui où nous voyagions alors, on ne pouvait espérer d'obtenir aucune information intéressante. La nature du sol, son produit, l'uniformité du paysage, l'habillement des paysans, offriraient que quelques remarques peu importantes. *Sterne* observe plaisamment, mais avec justesse, que rien n'est aussi pénible pour un homme qui écrit ses voyages, que de traver-

ser un pays de plaine. Faire plusieurs lieues et ne rien dire, peut paraître une négligence; mais rédiger des observations sans intérêt, est un tort moins pardonnable qu'une omission.

Nous traversâmes Nicolaijewka, et, sortant ensuite du gouvernement de Tula, nous entrâmes, d'après ce que l'on nous dit, dans celui d'Orlof. Sur la carte de Berlin, ce lieu est indiqué comme étant dans le gouvernement d'Orel. Le costume des femmes est ici très-singulier. Leurs bonnets sont triangulaires; le sommet est en avant, en sorte que les ailes s'étendent derrière comme deux cornes, ce qui produit un effet très-bizarre. Elle portent en même temps un fourreau qui descend à peine à leurs genoux; leurs oreilles sont ornées de grands anneaux d'or, peu différens des bijoux du même genre qui paraient dernièrement les dames de Paris et de Londres : à leurs mouchoirs ou bonnets sont attachés des pendans de pièces de métal qui couvrent le derrière de leurs têtes.

Nous dirigeant vers Celo Petrosskia-Palnia, nous fûmes très-étonnés d'un spectacle semblable à celui que *Bruce* prétend avoir vu en Afrique; nous aperçûmes, à une distance considérable, des colonnes verticales de sable,

qui s'élevaient, autant que nous pouvions le juger, de la terre aux nuages, et traversaient ensuite l'horizon avec une étonnante rapidité. Notre domestique, Grec originaire de Constantinople, nous raconta l'histoire d'un enfant qui fut enlevé en Ukraine par un de ces ouragans, et qui, après avoir tournoyé çà et là, avait eu ensuite tous les membres brisés dans sa chute. Il déclarait avoir vu cette catastrophe de ses propres yeux. Après ce village, nous arrivâmes à Eletz ou Jeletz, grande ville pavée, d'une étendue considérable, située entre la rivière d'où elle a pris son nom et le Sossna. Cette ville, entièrement incendiée en 1745, a été rebâtie depuis. Elle est construite sur une montagne roide et élevée; ses habitans font un commerce considérable de bestiaux et de blé.

L'agriculture est très-florissante dans cette contrée; de vastes forêts croissent aux environs: la population d'Eletz se compose de négocians et d'artisans, qui tirent leurs marchandises de Moscow et de l'Ukraine. Il en résulte pour le peuple de la ville et des territoires voisins un grand commerce intérieur: il y porte d'ailleurs son miel et ses cuirs. Le nombre des individus appartenant à la couronne et payant tribut, monte à deux mille trois cent vingt. Nous vîmes

un certain nombre de forges en activité ; et l'on nous dit que le nombre des seuls forgerons et autres ouvriers en fer s'élevait à deux cents. Les forges d'Eletz rendent ce lieu célèbre. Une partie du minerai nécessaire pour les alimenter s'extrait d'une mine voisine du village de Visnist-denez ; tout le territoire qui environne ce lieu, à quelques versts de distance, montre un sol ferrugineux presque à découvert. Les paysans enlèvent à la bêche toute la superficie jusqu'à ce qu'ils aient atteint le minerai ; mais comme la surface formant le toit de la mine est composée d'argile et de sable, les parois des tranchées sont très-sujettes à s'ébouler : aussi, dans cette crainte, les mineurs malhabiles pratiquent des ouvertures si étroites, que l'on ne peut pas y travailler sans difficulté. La totalité de l'extraction se fait en puits, sans galerie horizontale ou inclinée. Aux environs d'Odgine, sur la rive orientale du Don, il existe aussi, dans des montagnes du même nom, des mines de fer en état d'exploitation ; mais comme jusqu'ici on a négligé d'en analyser les produits, et qu'au lieu d'observer quelque choix, on mêle ensemble tout le minerai extrait de la fouille, sans le moindre égard à la qualité, le métal est fort fragile, défectueux et même tout-à-fait mau-

vais. Dans les forges de Tula on prend plus de précautions sous ce rapport, et le fer est d'une qualité bien supérieure.

Je remarquai dans les rues d'Eletz de grands amas de pierre destinés aux constructions, et leur substance me parut poreuse, percée d'outre en outre, et traversée dans tous les sens par un dépôt d'animaux marins : cette pierre ressemblait à l'espèce de pierre à chaux trouvée sur les bords de la Mosqua ; mais l'impression de corps étrangers y était plus caractérisée. Je reconnus, dans les rives élevées de la rivière près de la ville, des masses considérables d'un pareil dépôt gisant en couches régulières (1). J'aurai bientôt l'occasion de montrer qu'on peut observer la même chose dans toutes les grandes plaines orientales qui se dirigent de l'aval de la mer Caspienne à la mer d'Azof, vers la mer Noire; monumens authentiques et remarquables du séjour du vaste océan qui couvrit autrefois toute la Tartarie, et dont les eaux, perpétuellement abaissées depuis plusieurs siècles, effectuent encore aujourd'hui

(1) Nous trouvâmes ici la *Veronica serpillifolia*, une *Cineraria* que je crois être la *siberica*, et une nouvelle espèce de *Gypsophila* croissant avec le *Geum rivale* et le *Ranunculus auricomus*.

leur retraite par les canaux de Constantinople et de la mer Noire.

Un instrument de musique, très-connu des anciens, nous amusa en parcourant les rues d'Eletz. Cet instrument consiste en deux roseaux qu'on tient en même temps dans la bouche. Le musicien était un garçon forgeron qui jouait différens airs. Les roseaux avaient chacun six pouces de long, et ne paraissaient pas plus épais qu'une plume. Telles doivent avoir été les *tibiæ* en usage parmi les anciens dans leurs solennités religieuses; on en voit la figure dans les bas-reliefs antiques, dans les peintures à fresque d'Herculanum et de Pompeïa, et sur les vases trouvés dans les tombeaux grecs.

D'Életz, nous continuâmes notre route pour Zadonetz, en traversant le village d'Esvery. Sur toute cette route nous rencontrâmes continuellement les caravanes du Don, de la Crimée et du midi de la Russie. Ces caravanes formaient une ligne de trente à quarante chariots, chargés d'eau-de-vie, de laines, de blé, etc. Quelquefois elles se composaient seulement de bestiaux, de vaches de couleur cendrée, de chevaux, de chèvres, de moutons et de cochons; tous ces animaux marchaient pêle-mêle: des Malo-Russiens, des Cosaques et d'autres habitans

de la petite Russie et de l'Ukraine conduisaient ces caravanes.

A une légère distance de Zadonetz, nous traversâmes le Don sur un bac; le fleuve présentait un large courant, l'eau était claire et rapide. La ville est bâtie sur une hauteur au-dessus de la rivière; elle fut au nombre des forts que l'on construisit autrefois sur la ligne de cette place à Zaritzin, pour arrêter les incursions des Tartares et des Cosaques. Elle a actuellement un surintendant ou *gorodnitch ;* elle nous parut être, ainsi que d'autres villes que nous traversâmes, dans un état de prospérité : dans toutes on construisait des maisons; cette activité nous indiquait quelque amélioration dans l'état du pays.

De Zadonetz, notre route nous conduisit dans le plus beau pays qu'on puisse imaginer, couvert d'arbres chargés de fleurs, d'arbres à fruit et d'une multitude de plantes qui annonçaient évidemment une température plus douce. Le pommier et d'autres arbres fruitiers croissaient parmi de jeunes chênes : on apercevait des végétaux qui ne prospèrent pas dans les régions plus rapprochées du pôle nord. La rivière, sous le nom composé de Zadonetz, ne fixera pas autant peut-être l'attention du lec-

teur que si j'avais écrit ***Zadonsk***, terme dont on s'est servi dans les meilleures cartes. J'ai imité le mode de la prononciation autant qu'il m'a été possible. Donetz et Donsk sont deux noms du Don; plus loin, au midi et plus près des bouches de la rivière, la prononciation est quelquefois Danaetz ou Danaets et Tdanaets: de là la transition à Tanaïs n'est pas très-équivoque, et l'on peut conserver beaucoup de doutes sur l'origine du nom dont les anciens se sont servi pour désigner cette rivière. En effet, dans plusieurs idiomes différens, on a employé le mot *Don*, avec ses racines et ses ramifications, pour indiquer une rivière, un lac ou des villes à l'embouchure des rivières; Don, Donets, Dun, Den, Dan, Danau, Tan, Tane, Ain, An, En, etc., etc. Ainsi nous avons Jourdain, Tanis, surnom de Sais sur le Nil, Tan y Bwlch dans le pays de Galles, le Danube, la Tamise, Ain et Corerain au nord de l'Irlande, Eden dans le même pays, Tyne et plusieurs autres.

Après avoir traversé Celo Chlebnoy, nous aperçûmes à droite, à quelque distance, le cours irrégulier et majestueux du Don: la lune, dans tout son éclat, répandait sa lumière sur les flots. Nous nous arrêtâmes cette nuit à un

lieu nommé *Bestuzevka*, hutte presque solitaire au milieu d'une grande plaine. Nous y fûmes un peu frappés de la manière singulière avec laquelle un paysan nous avertit de ne point passer la nuit là, mais d'aller à un autre gîte. Des circonstances frivoles de ce genre excitent souvent les soupçons des voyageurs; et dans ce lieu écarté nous étions fort embarrassés de deviner si l'on voulait nous faire tomber dans un piége ou le faire éviter : mais à la fin, de même que dans beaucoup d'aventures, il ne se passa rien.

Le jour suivant, 7 juin, nous traversâmes rapidement Celo Staroy - Ivotinskoy, pour nous rendre à Woronetz, ville située sur la rivière du même nom, près du lieu où elle verse ses eaux dans le Don.

CHAPITRE XI.

DE WORONETZ AU TERRITOIRE DES COSAQUES DU DON.

Etat actuel de Woronetz. — Climat et productions. — Jardin de Pierre-le-Grand. — *Inondation et produit de la rivière.—Constructions nouvelles. — Arsenal. — Commerce intérieur et extérieur.— Vin du Don. — Changement de mœurs et de physionomie. — Insouciance pour les personnes noyées. — Tumuli. — Malo - Russes. — Plaines au midi de Woronetz. — Celo Usmani. — Podulok Moscovskoy. — Mojocks. — Ekortzy et Jestakovo. — Locova Sloboda. — Paulovskoy. — Plantes. — Animaux. — Commerce. — Conduite imprudente d'un jeune paysan. — Kazinskoy Chutor. — Nizney Momon. — Dobrinka. — Metscha. — Kasankaïa, première stanitza des Cosaques du Don.*

LORSQUE *Pierre-le-Grand* vint à Woronetz construire son premier vaisseau de guerre, on y voyait à peine une centaine de huttes de

bois. Ce lieu est devenu une fort belle ville ; elle est très-remarquable par son commerce : le Don lui procure une correspondance facile avec la mer Noire. Chaque année, des vaisseaux chargés de blé vont à Tscherkaskoy (1) ; ils mettent environ deux mois à ce trajet. L'hiver, Woronetz reçoit de Crimée et de Turquie ses marchandises par traîneaux. Les négocians voyagent en Sibérie pour acheter des fourrures ; ils vont les vendre ensuite, même aux foires de Francfort. Que ces courses paraissent étranges à un Anglais (2) ! On trouve le Russe

(1) Le nom de cette ville capitale des Cosaques du Don se prononce généralement *Tscherchasky* ; la syllabe finale *koi*, qui signifie *ville*, étant souvent ainsi abrégée comme dans *Tobolskoy*, que l'on appelle *Tobolsky*, j'ai substitué l'*y* à l'*i*. Cela m'a paru plus d'accord avec l'usage suivi dans la langue anglaise.

(2) Cet étonnement d'un Anglais, en voyant un Russe parcourir, pour son commerce, la ligne immense qui sépare les rives de l'Obi et du Jennissea de celles du Rhin, serait ridiculement niais dans un écrivain moins homme d'esprit que le docteur *Clarke* : de sa part, il est un de ces mouvemens naïfs de la morgue insulaire qui s'attribue l'exercice exclusif du commerce du monde. Qu'y a-t-il de plus étonnant de voir un Russe parcourir pour ses affaires, et sans s'éloigner beaucoup de sa patrie, les douze ou quinze cents lieues

Isvostchick à la foire de Francfort, et l'on rencontre la même personne dans les parties les plus reculées de la Sibérie. Quelquefois ces marchands prolongent leur route jusqu'aux côtes de l'Angleterre : ils y achètent des marchandises du Japon, des quincailleries anglaises, des cotons, etc., et les colportent ensuite dans toutes les provinces de la Russie.

La situation de Woronetz la rendrait propre à devenir une grande capitale. Sa situation lui permettrait de réunir les avantages des pays froids à ceux des climats plus tempérés. Elle entretient une correspondance avec toutes les parties de l'empire. La nature y est si libérale, que les plantes qui ne réussissent que sous des latitudes très-méridionales y croissent presque sans aucun soin. Le melon d'eau, qui parvient par-tout si rarement à son état de maturité, est aussi commun à Woronetz que les concombres en Angleterre ; il fleurit en plein air, au milieu d'herbes odorantes et aromatiques. Les varia-

---

qui séparent Tobolsk de Francfort, ou l'Anglais qui se hasarde à franchir, pour des vues semblables, l'énorme distance qui s'étend de Londres à Pékin, au cap Saint-Élie et à la baie de la Conception?

(*Note du Traducteur.*)

tions atmosphériques sont excessives; le thermomètre de Réaumur indique quelquefois trente degrés de froid en hiver, et vingt-huit degrés de chaleur en été. Les habitans de Woronetz n'ont cependant point adopté la précaution des doubles fenêtres à leurs croisées, comme à Moscow et à Pétersbourg; ils se servent de très-grands poêles dans tous leurs appartemens. Dans le *Journal des Savans voyageurs*, publié à Berne en 1792, un physicien cherche à expliquer la cause de la différence extraordinaire qu'on observe entre les productions du climat et le sol de Woronetz, en les comparant avec les produits des autres contrées placées sous la même latitude. Selon le rédacteur du journal que l'on vient de citer, la nature particulière du sol aide le climat à donner la maturité à une végétation aussi remarquable. La terre est fortement imprégnée de nitrate de potasse dans les environs de Woronetz, et l'on attribue à la présence de ce minéral la fertilité extraordinaire de l'Ukraine. Tout le pays au sud de Tula en offre une telle abondance, qu'il se montre quelquefois à fleur de terre; différentes fabriques ont été établies pour l'extraire. Le sol immédiatement au-dessous de Woronetz est sablonneux. Cette ville est bâtie sur une

hauteur fort escarpée, à cinquante-quatre degrés de latitude nord. Les vignobles d'Europe finissent à plusieurs degrés plus près de l'équateur, et cependant la vigne fleurit à Woronetz; les habitans négligent de la cultiver pour en fabriquer du vin, quoiqu'ils l'achètent à haut prix des Cosaques du Don, des Grecs, des Turcs et des peuples de la Crimée. Souvent, dans la province de Champagne en France, les grappes, avant d'être mûres, sont portées au pressoir; le sucre en corrige l'amertume (1):

---

(1) On a imité avec grand succès le vin de Champagne en Angleterre, en employant des groseilles avant qu'elles ne soient mûres, et en suppléant au manque d'acide sucreux par du sucre en pain. Lorsque le procédé est soigneusement suivi, la différence entre les deux liqueurs est presque insensible; l'une et l'autre sont des composés artificiels. Le vin de Champagne ordinairement consommé dans ce pays, se fabrique avec des raisins verts et du sucre; son imitation avec des groseilles vertes et du sucre, est tout-à-fait salubre, et même quelquefois aussi agréable au goût. (*Note de l'Auteur.*) Woronetz n'est pas, ainsi que le dit le docteur *Clarke*, à 54 degrés de latitude nord, mais à 51 degrés 40 minutes; ce qui explique comment la vigne y croît, ainsi que plusieurs plantes des climats tempérés. C'est sans doute par un sentiment de patriotisme, et pour dégoûter ses compatriotes du vin de Champagne,

à Woronetz, où la nature a offert bien des facilités pour établir des vignobles considérables, ils ont été entièrement négligés. *Gmelin* a voulu montrer les avantages que cette ville pourrait retirer de la culture de la vigne; mais jusqu'ici on n'a donné aucune attention à ses avis. On trouve à Woronetz le vin délicieux des Cosaques du Don, en grande abondance, quoique le prix en soit très-élevé. On le sert avec de la glace; ce vin est clair et agréable, pétillant comme le Champagne, et on lui reconnaît de plus le bouquet du vin de Bourgogne.

Pierre-le-Grand chercha à établir un jardin botanique dans le voisinage de Woronetz, sur un très-grand plan. Nous voulûmes le voir; mais nous n'aperçûmes qu'un désert où croissaient seulement quelques chênes et d'autres arbres forestiers. Le taillis avait poussé sous les grands arbres; il était si épais qu'il s'opposa à notre passage. Ce jardin avait été destiné à

---

que le docteur *Clarke* se permet de hasarder de pareilles assertions. Croit-il que le vin de Champagne se fasse avec du sucre et des raisins verts ou des groseilles, et qu'un semblable mélange puisse passer, même en Angleterre, pour un analogue des vins d'Aï et d'Epernai?

(*Note du Traducteur.*)

des expériences relatives à la culture des plantes utiles, des arbres à fruit, des végétaux qui paraissaient pouvoir convenir à ce climat. Malgré tous les soins pris par ce sage monarque pour l'entretien de cet établissement, il a partagé l'abandon où sont tombées plusieurs autres entreprises formées par ce prince pour l'avantage de son peuple, et dont on ne s'est plus occupé dès que son influence conservatrice a cessé de se faire ressentir. *Gmelin* rapporte (1) que, de son temps, le gouverneur de Woronetz ayant fait rétablir ce jardin, toutes les espèces d'arbres à fruit, particulièrement la vigne, le châtaignier, le noisetier, donnèrent les plus belles récoltes. Le safran, ainsi que plusieurs autres plantes particulières aux pays chauds, y fleurirent en abondance. Les forêts voisines de la ville offrent le cerisier, le pommier et le poirier dans l'état sauvage; mais le peuple, dédaignant les fruits de ces arbres, s'occupe peu à en améliorer la culture. Je trouvai aussi, parmi des herbes sauvages, deux plantes très-rares en Angleterre: la *Campanula patula*, qui croît dans la partie méridionale de la principauté de Galles et près Marlborough, et l'*Ajuga pyra-*

(1) *Journal des Savans voyageurs*, p. 114.

midalis. J'ai réuni dans une note l'indication des autres plantes que nous cueillîmes dans les environs de Woronetz, afin de ne pas hérisser cette relation de voyage de termes peu familiers à la plupart des lecteurs, et d'éviter par-là le reproche de pédanterie (1). Les eaux stagnantes que laissent, chaque année, après elles, les inondations de la rivière, rendent ce lieu fort malsain dans certaines saisons. Au printemps et en automne, les habitans sont exposés à des fièvres tierces et quartes; elles deviennent épidémiques, et attaquent un grand nombre de personnes à-la-fois. Le manque de remèdes convenables pour de telles maladies, et la nourriture du peuple, qui consiste alors en grande partie en alimens très-indigestes, tels que le poisson et les concombres salés, changent souvent la fièvre d'accès en fièvre continue, et amènent l'hydropisie et la consomption. Le Woronetz et le Don fournissent aux habitans de tout ce pays une quantité étonnante de poissons, parmi lesquels la carpe est l'espèce la

---

(1) *Polygonum fagopyrum*, *Adonis æstivalis*, *Cucubalus behen*, une nouvelle espèce de l'*Euphorbia*, *Salvia nutans*, *Verbascum phœnicium*, *Chelidonium minus*, *Ranunculus illyricus*, *Viola tricolor*.

plus commune. Ils prennent aussi des tanches, des brêmes, des ablettes, des truites, des lamproies, des perches et des brochets; ceux-ci sont extrêmement communs et atteignent une grosseur prodigieuse. Mais, comme nourriture, on préfère le gibier et la chair d'autres animaux; les seuls habitans pauvres se nourrissent de poisson. Quand la nature est libérale de ses dons, l'amour de la nouveauté nous porte à méconnaître, et même à mépriser ses bienfaits.

Le changement de saison ne s'annonce pas à Woronetz avec cette incertitude qui caractérise la température de notre climat. L'hiver commence régulièrement en décembre et finit au milieu de mars. Suivant *Gmelin*, l'automne paraît un été tempéré. Au printemps, la végétation est si rapide, que le 9 juin j'ai vu un poirier qui avait poussé un rejet vigoureux, long de plus d'un pied. Le climat nous parut si différent de la température à laquelle nous venions d'être récemment habitués, que nous changeâmes tous nos vêtemens. Les rayons du soleil, et le vent de sud-est, semblable au *sirocco*, qui soufflait fréquemment et même d'une manière orageuse, causaient une chaleur insupportable. Le seul moyen que nous eûmes de rafraîchir nos appartemens, fut de fermer les

fenêtres et de tirer les rideaux. Peut-être le passage subit de contrées plus froides à cette température, nous rendit-il plus sensibles à la chaleur accablante de l'atmosphère.

On construit de nouvelles maisons dans toutes les parties de la ville ; les faubourgs paraissent si étendus, qu'il est très-difficile de se figurer le degré d'accroissement que cette ville pourra prendre. Elle touche aujourd'hui aux faubourgs ; et l'on nous apprit qu'elle devait encore renfermer un village, et même deux. Elle est bâtie sur l'élévation très-haute et très-escarpée dont j'ai déjà parlé, et à laquelle la nature a donné l'apparence d'un rempart ; en sorte que, vu de la rivière qui est au-dessous, cet escarpement paraît une prodigieuse fortification, disposée par l'art. Il serait facile de faire de cette ville une place très-forte ; aucune éminence ne commande les ouvrages du côté le plus faible. De petites lanternes, disposées sur des poteaux, servent à l'éclairer. Les rues très-larges ne sont point encore pavées, et il n'est pas probable qu'une amélioration aussi nécessaire puisse bientôt avoir lieu.

L'arsenal élevé par *Pierre-le-Grand* subsiste encore ; mais il tombe en ruines. Nous visitâmes, au-dessous de la ville, la petite île de

sable où *Pierre* construisit son premier vaisseau de guerre quand il projetait la conquête de la mer Noire. Cet emplacement est aujourd'hui couvert de magasins de chaudrons et de cuves pour la préparation du suif, objet de grand trafic à Woronetz : on en expédie de grandes quantités en Angleterre et en Amérique. Un riche négociant me demanda ce que les Anglais pouvaient faire de tout le suif qu'il envoyait dans leur pays. La puanteur des os et des cornes des animaux tués pour l'extraire, rend ce lieu inhabitable. Il présentait autrefois un spectacle plus intéressant, lorsque *Pierre*, à-la-fois monarque et charpentier, surveillait lui-même toutes les constructions qu'il avait ordonnées. Ce prince s'était bâti une petite hutte de bois et une chapelle, vis-à-vis l'arsenal, sur le bord de la rivière, immédiatement au-dessous de la ville. Nous pouvions difficilement nous représenter le souverain du plus vaste empire du monde, se montrant tous les jours et s'entretenant familièrement avec ses ouvriers sur une petite île de sable (1), au mi-

---

(1) Ce prince vint à Woronetz en 1705. A la même époque, il bâtissait Pétersbourg. (*Voyez* une note du Traducteur, à la fin du chapitre.)

lieu de quelques chaumières habitées par un peuple sauvage, dont les connaissances nautiques ne s'étendaient pas au-delà de ses radeaux et de ses canots.

Le fer est l'un des principaux articles du commerce de cette ville ; sa vente occupe particulièrement les plus riches négocians. On fabrique à Woronetz une grande quantité de draps pour les troupes ; il y existe aussi un bâtiment destiné à la préparation du vitriol : de grandes boules de craie et de chaux sont entassées devant les portes comme à Moscow, à Tula et dans d'autres villes. La manufacture de draps établie à Woronetz par *Pierre-le-Grand*, est la plus considérable de la Russie.

On emploie le bétail du pays dans la fabrication du suif. L'ébullition en procure deux qualités : la première espèce s'exporte en Angleterre, et l'autre se consomme en Russie, où on en fait du savon. Le poud de suif de la première qualité se vend quelquefois, à Pétersbourg, jusqu'à soixante-trois roubles. Le transport de Woronetz à Pétersbourg coûte environ dix-huit copecks par poud. Les négocians russes traitent-ils avec des marchands anglais de Pétersbourg pour une valeur de cent mille roubles, ils en reçoivent cinquante mille d'avance, afin

d'avoir ainsi la facilité d'acheter des bestiaux. Ce commerce a, dans ces dernières années, fait hausser énormément le prix de la viande. Il y a quatorze ans environ, un poud de bœuf se vendait, à Woronetz, vingt-six copecks; celui de mouton, trente: et actuellement le poud de bœuf coûte deux roubles; le poud de mouton, soixante copecks. En retour des blés que les habitans de ce pays transportent annuellement à Tscherkaskoy et à Azof, ils achètent des raisins noirs, des figues, des vins grecs et des vins des Cosaques du Don. Un lac salé, situé dans le voisinage de Saratof, fournit le sel nécessaire à la consommation de Woronetz; les eaux du lac de Saratof sont tellement saturées, que l'on voit se former de beaux cristaux autour de tous les objets que l'on y plonge. Le sucre est très-cher à Woronetz; elle tire de Pétersbourg tout celui qu'elle consomme. Les objets nécessaires à la vie se vendent généralement à un très-haut prix. Les voituriers de Woronetz vont tous les trois ans à Tobolsk, en Sibérie, lieu de réunion de toutes les caravanes destinées pour Kiatka sur la frontière de Chine. De Tobolsk, ils forment une immense caravane pour Kiatka. Ensuite, revenant à Tobolsk, ils se dispersent sur les routes de leurs provinces res-

pectives. Ces voituriers apportent de la Sibérie des fourrures, et de Kiatka des marchandises chinoises de toutes sortes, telles que thé, soie brute et manufacturée, porcelaines et pierres précieuses. Les Chinois, à leur arrivée à Kiatka, leur fournissent aussi des productions du Kamtschatka prises à Saint-Pierre et à Saint-Paul. Plusieurs vont à Francfort avec ces marchandises, et rapportent des mousselines, des cambriks, des soies, de la porcelaine de Saxe, et des objets provenant des manufactures anglaises.

Un homme qui avait à sa solde quatre matelots, vint nous proposer de nous conduire par eau à Tscherkaskoy, au prix de deux cent cinquante roubles, y compris l'achat de bateaux, d'ancres, de voiles, de rames, etc. etc. La rivière est sujette à baisser en été, et nous eussions employé deux mois à nous y rendre; la distance est de quinze cents versts. Le meilleur vin du Don croît sur les bords de cette rivière, environ trois cents versts avant d'arriver de Woronetz à Tscherkaskoy. Quatorze bouteilles se vendaient à Woronetz un rouble et cinquante copecks. On a l'usage ici de fabriquer le vin avant que les grappes soient mûres; et j'ai remarqué qu'on en agissait de même pour tous les

vins qui tendent à l'effervescence. Le meilleur vin blanc est celui dont on a laissé mûrir le fruit; mais cela arrive très-rarement.

En approchant des parties méridionales de l'empire, les traits caractéristiques du peuple russe s'affaiblissent d'une manière sensible. A mesure que le voyageur s'éloigne de ce qu'il a pris faussement pour la partie civilisée de la monarchie russe, il a moins à se plaindre des vols, des fraudes et de la dissimulation; et cependant une race d'hommes que l'on honorerait trop par le plus léger parallèle avec les Cosaques, et même avec les Tartares, s'efforce d'inspirer de la défiance contre les habitans de l'Ukraine et du Don. Les chambres de nôtre auberge s'ouvraient sur la prison de la ville, et l'on devine aisément à quelle nation appartenaient les habitans de ce honteux séjour. Le Russe croit qu'il est dangereux de voyager dans l'Ukraine et sur les bords du Don, parce qu'il sait que les habitans de ces contrées connaissent aussi-bien que lui le prix des objets dont ils veulent se défaire. A la guerre, éloigné de son pays natal, le Cosaque devient voleur, parce que le pillage fait partie des habitudes militaires dans lesquelles il a été élevé. Mais si un étranger se présente dans le pays où le Cosaque de-

meure avec sa famille, qu'il confie sa fortune aux soins de son hôte, il ne trouvera aucun peuple plus hospitalier et plus estimable. Quant aux habitans du pays appelé Malo-Russie, un gentilhomme français, qui avait long-temps résidé au milieu d'eux, m'assura qu'ils ne connaissaient pas l'usage des serrures, ni pour leurs portes, ni pour leurs coffres; et parmi les Cosaques, comme en Suède, on peut envoyer une caisse ouverte à la distance de cinq cents milles, sans s'exposer à perdre un seul des objets qu'elle peut contenir. Un accident arrivé à la voiture de M. *Rowan*, banquier de Moscow, l'obligea de l'abandonner au milieu du territoire des Cosaques du Don : les soins désintéressés et non sollicités de ce peuple la lui firent retrouver à Taganrock, avec tout ce qui en dépendait et tout ce qu'elle renfermait (1). Qui oserait se hasarder de laisser ainsi parmi les Russes une voiture, une malle, quoique emballée et fermée même d'une double clef?

Depuis notre sortie de Tula, nous avions remarqué dans les traits des habitans un change-

---

(1) M. *Rowan* lui-même, dont j'ai reçu plusieurs marques de politesse et d'attention durant mon séjour à Moscow, m'a certifié ce fait.

ment sensible, sans que nous eussions pu nous l'expliquer. Les paysans avaient des cheveux blonds et lisses comme les habitans de la Finlande; et comme eux, ils avaient le teint blanc, et ne ressemblaient ni aux Russes, ni aux Polonais, ni aux Cosaques. A Woronetz, la race bohémienne paraît dominer; un sang mêlé est résulté de leur alliance avec les Russes.

L'ignorance des Russes perpétue l'horrible usage d'enterrer des personnes vivantes. La suspension de la respiration causée par la vapeur des poêles, par l'étouffement survenu dans l'eau, ou par d'autres accidens de ce genre, est toujours regardée comme une mort sans remède. Le malheureux ainsi frappé est porté sur-le-champ à la sépulture, sans qu'on fasse la moindre tentative pour le rappeler à la vie. Seulement on envoie un officier de police qui note les circonstances de l'événement; mais on ne fait aucun effort pour rétablir la respiration, et l'on procède immédiatement à la cérémonie de l'enterrement.

Durant notre séjour à Woronetz, une pauvre femme perdit pied en se baignant. Elle fut quelques momens entraînée par le courant, et enfin déposée à trois cents pas de là, où quelques

paysans la trouvèrent avant qu'elle fût expirée, ou même totalement privée de la faculté de respirer. Laissée sur la terre, elle donnait encore quelques signes de vie ; mais comme l'eau qu'elle venait d'avaler l'avait probablement suffoquée, elle ne tarda pas à paraître inanimée, et on prononça aussitôt qu'elle était réellement morte. Ni les efforts que nous fîmes, ni nos conseils, ni même des offres d'argent, ne purent porter les spectateurs à toucher le corps, ni seulement à permettr e qu'on lui administrât quelque remède ; ils paraissaient effrayés d'approcher ce qu'ils regardaient comme un cadavre. En vain cherchâmes-nous à faire connaître les procédés employés efficacement en Angleterre pour rendre à la vie les personnes ainsi suffoquées ; les spectateurs se tenaient à une certaine distance, faisant des signes de croix et remuant leurs têtes. Cette pauvre femme, trop long-temps abandonnée sur le rivage, ne reçut aucun des secours qui pouvaient l'arracher à la mort ; et de cette manière, si elle ne fut pas enterrée vivante, sa mort doit certainement s'attribuer à une répugnance honteuse et obstinée à administrer des secours qui promettent toute espérance de succès. L'officier prit

note de cet événement sur son mémorial; puis on transporta le corps à la sépulture qui l'attendait (1).

Nous quittâmes Woronetz le 12 juin; et, traversant la rivière au bas de la ville, nous entrâmes dans un pays de plaines semblable à celui que nous avions parcouru. Les marais au-dessous de Woronetz indiquent la cause des fièvres annuelles auxquelles ses habitans sont exposés : durant les temps chauds, ces eaux stagnantes doivent exhaler des vapeurs insalubres, aussi funestes que celles des terrains marécageux de l'Italie.

Peu de vues sont plus agréables que celle de Woronetz prise à quelques versts de cette ville sur la route de Paulovski. On voit semées çà et là, sur ces plaines immenses, des élévations de terre couvertes d'un beau gazon. Ce sont les sépultures d'un ancien monde, et les seuls mo-

---

(1) Nous avons la ferme confiance que si des voyageurs français s'étaient trouvés à la place de M. le docteur *Clarke*, et avaient connu les procédés efficacement employés en Europe pour rendre les noyés à la vie, ils ne se seraient pas contentés d'en indiquer l'usage; quelques efforts pour sauver un malheureux qui périt, valent mieux que de fastueuses déclamations.

(*Note du Traducteur.*)

numens que l'on en retrouve dans presque toutes les contrées habitables. S'il existe encore quelque chose des temps anciens que l'on puisse regarder comme les vestiges des usages ante-diluviens, c'est cette manière d'ensevelir. Ces monumens paraissent marquer les progrès de la population dans les premiers temps après la dispersion. Par-tout où s'arrêta la postérité de Noé, les monumens funèbres furent élevés sous la forme d'un monticule, en Scandinavie, en Russie, en Angleterre, dans le pays de Galles, en Ecosse et en Irlande; ils ont reçu des Grecs modernes et des Turcs le nom de *teppe;* enfin, ils furent éternisés en Égypte sous la forme plus régulière d'une pyramide. Toutes ces constructions ont universellement la même origine; elles présentent le monument le plus simple et le plus sublime qu'une génération puisse élever sur les cendres de ses auteurs, le seul qui assure à leur mémoire une durée presque illimitée, et qui parle à la postérité un langage plus expressif que l'épitaphe la plus éloquente, gravée sur un marbre de Paros. Le soir, lorsque ces *tumuli*, placés sur les derniers plans de l'horizon, sont frappés par les derniers rayons du soleil, on croit voir leurs sommets se perdre dans les nuages; et l'imagi-

nation se représente les guerriers anciens qui y sont ensevelis, sortant glorieusement de leurs tombes héroïques. Quelques-unes de ces éminences s'élèvent dans des proportions si égales, sous une forme si simple et cependant si régulière, et au milieu d'une plaine d'ailleurs parfaitement plane et unie, que l'on ne peut conserver aucun doute sur la cause de leur origine. D'autres monticules, encore plus anciens, se sont affaissés, et laissent apercevoir une place vide entourée d'une espèce de fossé qui annonce encore aujourd'hui leur ancienne destination : cependant le passage annuel de la charrue sur leur surface a considérablement diminué la hauteur de plusieurs *tumuli*. Je ne connais aucun vestige plus intéressant de la vénérable antiquité.

Nous rencontrions souvent des caravanes de Malo-Russes ; ils diffèrent tout-à-fait des habitans du reste de la Russie. Leurs traits sont ceux des Polonais et des Cosaques. Ils descendent d'une race beaucoup plus noble, et appartiennent à un peuple plus courageux et qui est supérieur aux Russes dans tout ce qui peut élever une espèce d'hommes au-dessus d'une autre. Ils sont plus propres, plus industrieux, plus généreux, plus polis, plus braves, plus hos-

pitaliers, plus véritablement pieux, et d'ordinaire moins superstitieux. Leur langage diffère du russe seulement autant que l'idiome des provinces méridionales de France s'éloigne du dialecte que l'on parle aux environs de Paris. Dans plusieurs points ils ont changé des *steppes* (1) sauvages en champs de blé; des bœufs servent au transport de leurs caravanes: ils font environ trente versts en un jour. A la nuit, ces caravanes font halte au milieu d'une plaine, près de quelque étang. Les conducteurs disposent en cercle leurs petits chariots, et lâchent ensuite les bœufs dans les pâturages. Les conducteurs s'étendent sur les gazons pour se livrer au sommeil, ou ils fument dès que la chaleur et la fatigue du jour sont passées. S'ils rencontrent une voiture, ils ôtent leurs bonnets et saluent. Les derniers des Russes se saluent les uns les autres; mais jamais ils ne saluent un étranger.

Au sud de Woronetz, nous trouvâmes le sol entièrement uni, et les routes (si l'on peut don-

---

(1) *Steppe* est le nom donné, dans le midi de la Russie, à ces plaines qui, quoique susceptibles de culture, n'ont jamais été labourées : elles sont couvertes de plantes sauvages; et quelquefois, peut-être improprement, on les appelle *déserts*.

ner ce nom à un beau gazon) les plus belles du monde. La pelouse sur laquelle nous voyagions était unie et ferme, sans une seule pierre ou un seul caillou ; et nous n'éprouvâmes que peu ou même point de poussière. Rien ne pouvait être plus agréable que cette partie de notre route. La totalité de ces plaines immenses était émaillée d'une variété infinie de fleurs. Je renvoie dans une note la liste des plantes que nous y recueillîmes (1). La terre était couverte des plantes les plus belles et les plus riches en parfums et en aromates; plusieurs nous étaient même inconnues. Pendant la chaleur du jour, des brises rafraîchissantes embaumaient l'air de mille odeurs délicieuses. Par-tout on entendait le chant de l'alouette; des nuées d'insectes parés d'ailes colorées et transparentes voltigeaient dans l'air ou se reposaient sur des fleurs. En approchant du Don, des tourterelles, ap-

(1) *Androsace septentrionalis*, *Centaurea myriocephala*, *Stipa pennata*, *Cerastium*, *Lythrum virgatum*, *Asclepias vincetoxicum*, *Delphinium ajacis*, *Vicia pannerica*, ainsi que les suivantes, bien connues en Angleterre : *Salvia pratensis*, *Gnaphalium dioïcum*, *Geranium sylvaticum*, *Geum urbanum*, *Myosotis scorpioïdes*, *Cucubalus otites* (qui croît dans les bruyères de Newmarket,) *Sisymbrium amphibium*, *Erysimum barbarea*.

privoisées comme des pigeons domestiques, vinrent voler autour de notre voiture. Les étangs paraissaient couverts d'oiseaux sauvages; et nous vîmes des chiens semblables à ceux des montagnes de l'Abbruze, occupés à garder les nombreux troupeaux de bétail qui paissaient dans les plaines voisines du fleuve. Le melon d'eau s'élevait en fleurs dans les champs cultivés qui entourent les villages.

A Celo Usmani, nous nous occupâmes à cueillir des plantes. Quelques-unes étaient entièrement nouvelles pour nous; d'autres, je crois, se cultivent en Angleterre, particulièrement l'*Echium rubrum*, faussement appelée *italicum* par *Gmelin*. Nous la vîmes commencer à fleurir à Celo Usmani; elle nous parut ensuite très-commune. Elle croît sur-tout dans le blé. *Gmelin* assure que les femmes du Don s'en servent pour colorer leur teint. Sa racine, quand elle est fraîche, donne une belle teinte de vermillon. Les paysans en extraient aussi une gomme. Cette plante est gravée dans le *Journal des Savans voyageurs*. *Gmelin* invite à tenter de la transplanter, et à essayer en grand ses propriétés colorantes. Nous observâmes aussi la *Spiræa filipendula* qui croît sur les hauteurs près de Cambridge, et quelques va-

riétés de la *Centaurea ;* de même l'*Onosma echioïdes*, la *Veronica austriaca*, *Pedicularis tuberosa* et *Salvia pratensis*. C'est de la racine de la plante *Onosma*, à ce que l'on nous dit dans le pays, que les femmes de Celo Usmani obtiennent le rouge dont elles font usage.

Usmani est habité par des Russes. Tous les villages de ce genre, au midi de l'empire, se composent d'une rangée de monceaux de paille ou d'herbes sauvages. Les femmes des paysans étaient assises sur le gazon devant leurs huttes, et filaient au moyen d'une machine qui ne paraissait pas tout-à-fait aussi simple que celle dont on fait usage dans plusieurs parties de l'Italie. Elle consiste en peignes de bois placés sur un bâton enfoncé dans la terre pour retenir le lin, et qui ne s'élève pas au-dessus du genou, tandis que la main gauche conduit le fuseau. La personne qui travaille est obligée de se tenir assise. Nous remarquâmes un air de liberté dans ces plaines sauvages et solitaires, qui s'alliait mal avec les réflexions que nous avions faites auparavant sur la condition générale des paysans; et à peine peut-on concilier la rigueur de l'hiver de ce pays et l'aspect d'une contrée fertile en plantes qui ne croissent ailleurs que dans les pays chauds. La neige permet de par-

courir en traîneau, dans toutes les saisons de l'année, la route qui s'étend du golfe de Finlande à la mer d'Azof.

De Celo Usmani, nous voyageâmes jusqu'à Podulock Moscovskoy, à travers de belles plaines semblables à celles que nous venions de parcourir. Nous passâmes la nuit dans un méchant village dont les malheureux habitans ne purent même pas nous procurer une lumière. Rien de plus révoltant que la vue des chaumières où ils passent leur vie, en proie à toutes les injures du temps, et privés de tous les secours et de toutes les aisances communes de la vie.

Le jour suivant, 13 juin, nous traversâmes le village de Mojocks, et nous vînmes à Ekortzy. Nous y fîmes halte pour prendre quelque rafraîchissement sous un appentis adossé à un kibitki. La chaleur du soleil était alors insupportable. Les habitans paraissaient bons, d'une nature un peu sauvage; mais nous commencions à nous y accoutumer. Plus nous approchions des hordes incivilisées de la Russie, plus nous éprouvions d'accueil et d'affabilité, quoique les habitans de Moscow nous eussent annoncé le contraire. Les déserts, au lieu d'une mer de sable sans fin, comme ils nous l'avaient dit,

présentaient des plaines verdoyantes couvertes de gazons, quelquefois desséchés à la vérité et brûlés par les rayons d'un soleil ardent.

Près d'Ekortzy, nous ajoutâmes à notre herbier la plante *Verbascum phœnicium;* et entre Écortzy et Jestakovo, sur un terrain élevé, pâle et crayeux, nous trouvâmes les plantes les plus rares que nous eussions encore rencontrées dans notre route, *Draba alpina* et *Polygala siberica.* Le professeur *Pallas* pouvait à peine s'en rapporter à ses yeux quand il les vit dans notre collection. Près du même lieu, nous observâmes encore cette belle plante *Clematis integrifolia*, offrant des couleurs de bleu et d'or, ainsi que plusieurs autres moins remarquables, indiquées dans la note ci-jointe (1).

Nous aperçûmes le premier établissement régulier de Malo-Russes, après avoir quitté Jestakovo. On l'appelait *Locova Sloboda.* Les maisons étaient toutes nettoyées et blanchies comme les chaumières du pays de Galles; et tous les ans cette opération se fait ici avec grand soin. On y remarque une si grande propreté,

---

(1) Autres variétés de *Verbascum*, *Alyssum incanum et montanum*, *Sideritis montana*, variétés de *Genista* et *Vicia cassubica.*

que le voyageur pourrait se croire transporté en quelques minutes de Russie en Hollande. Les appartemens, même les plafonds et les poutres du toit, sont régulièrement lavés. Le lavage et le frottage donnent de l'éclat aux tables, aux bancs : ces usages nous rappellent les chaumières de la Norwège. Les basses-cours, les étables, les appentis, donnent l'idée la plus favorable de l'industrie et de la propreté de ce peuple. Dans leurs petites cuisines, au lieu de ce vernis de noir et de fumée que l'on trouve chez les Russes, tout était frotté, même les bouches des poêles et les ustensiles de ménage; leurs vaisselles sont luisantes de propreté. Ces colons industrieux élèvent de la volaille, et possèdent quantité de bestiaux. Leurs petits jardins sont remplis d'arbres fruitiers; ce qui donne aux habitations l'apparence d'une maison anglaise. Les demeures des Malo-Russes rappellent trois nations en même temps; les chaumières ont l'extérieur gallois, l'intérieur norwégien; les jardins et les basses-cours honoreraient l'industrie des cultivateurs anglais. Les planchers sont propres; et quoique le toit soit couvert en chaume, son intérieur est boisé : il n'y a aucune apparence de saleté ni de vermine.

Les traits des Malo-Russes ressemblent à ceux des Cosaques; cependant ils ont aussi quelques rapports avec les Polonais. Il est vraisemblable qu'ils descendent tous d'une souche commune. L'habillement des femmes non mariées est presque le même chez les Malo-Russes et chez les Cosaques du Don. Les unes et les autres portent un *kelt* ou une jupe faite d'une pièce de drap attachée autour de la ceinture. Quelquefois, sur-tout parmi les femmes âgées, cette jupe se compose de deux pièces semblables à deux tabliers attachés par devant et par derrière. Les cols des jeunes filles sont couverts de larges grains rouges qui tombent en plusieurs rangs sur la poitrine. Les hommes et les femmes chargent leurs doigts d'anneaux, de verreries et de pierres précieuses. Si les femmes portent quelque ajustement sur le front, il se réduit à un simple bandeau d'où pendent par derrière des rangs de médailles antiques ou des chaînes de fausses pièces vendues pour cet usage, et qui imitent les anciennes monnaies du pays ou celles des autres contrées. Les cheveux des femmes non mariées tombent sur le dos en une longue tresse, terminée par un ruban avec un nœud. Leur langage est remarquable et rempli de diminutifs. Ce peuple a

dans son habillement et dans ses mœurs des rapports très-remarquables avec les montagnards écossais. La jupe de drap que portent les femmes est en échiquier, comme l'étoffe à l'usage des Ecossais, et répond au kelt dont se servent même actuellement les habitans de certaines parties de ces montagnes. Ils ont aussi, parmi leurs instrumens de musique, la cornemuse et la harpe des Juifs. La première est semblable à celle dont on se sert dans le nord de la Grande-Bretagne et en Finlande. Les Cosaques la connaissent de même que les Malo-Russes. On découvre encore un trait de ressemblance entre ces deux peuples dans leur goût pour les liqueurs spiritueuses. Les Malo-Russes appartiennent à une race gaie et fort adonnée aux boissons enivrantes; mais on sait que cette passion est commune à tous les peuples qui ne sont pas policés.

En poursuivant notre route, nous vînmes à Paulovskoy, lieu situé sur un banc de sable élevé et près de la rive orientale du Don. A quelque distance, cette petite ville présente un coup d'œil agréable; elle n'est composée que d'une église et de quelques maisons de bois éloignées l'une de l'autre. Mais ces maisons ayant été alignées au cordeau, on dirait qu'elles

sont séparées par des rues. La rivière, large et rapide, offre également un bel aspect; elle porte à la mer d'Asof des barques chargées de blé. Nous cueillîmes sur ses bords plusieurs belles plantes : la *Stippa pennata*, célébrée dans les chansons russes, agitait ses touffes garnies de plumes, comme dans presque toutes les steppes. Dans les branches de l'*Artemisia campestris*, des insectes avaient fait naître ces excroissances dont les nations tartares se servent pour allumer leurs pipes. L'*Aristolochia clematis*, plante britannique rare, quoiqu'elle se trouve cependant à Whittlesford, dans le comté de Cambridge, et à Stanton dans le Suffolk, paraissait parmi l'aurone, la morelle des bois, la renoncule d'eau; mais toutes les autres plantes nous étaient étrangères (1). Les rives orientales sont couvertes de taillis; mais ces bois s'élèvent à peine au-dessus de la tête. Ils sont peuplés de rossignols, dont on entend les chants dans la ville, même pendant toute la nuit. Une espèce particulière de crapauds ou de grenouilles dont l'impératrice *Elisabeth* a eu le caprice singulier de peupler les marais près de Mos-

---

(1) *Campanula siberica*, *Dracocephalum ruyschiana Onosma simplicissima*, *Antemis tinctoria*.

cow, y fait un bruit affreux. Le coassement de cet animal est fort, et même très-prononcé, et semblable aux aboiemens d'un vieux chien lévrier anglais. Cette espèce, au reste, est peu connue dans le nord de l'Europe; mais ici le bruit que font ces animaux est si fort, qu'on croit les entendre par milliers : il contrarie d'une manière fort désagréable la douce harmonie des rossignols, et quelquefois l'étouffe tout-à-fait. Les poëtes russes ne peuvent parler du silence et de la solennité de l'heure de minuit; le bruit sourd et importun qui règne alors est bien opposé aux scènes exprimées dans les vers du commencement de l'*Elégie de Gray*, et dans ceux de la première nuit d'*Young*.

Pierre I.er est le fondateur de Paulovskoy; il lui a donné ce nom en l'honneur de *saint Paul*. On regarda d'abord cette place comme un rempart contre les Tartares et les Turcs. Le territoire des premiers s'étendait alors jusqu'à Bachmut, sur la rive méridionale du Donets, et celui des Turcs avait pour limites l'emplacement de la forteresse de Dmitri sur le Don. *Pierre* a établi ici un jardin botanique de même qu'à Woronetz; mais il n'en reste plus aucun vestige. Une vaste forêt couvrait déjà les environs de cette place du temps de *Gmelin*; elle

diminue tous les jours, de même que les steppes environnantes que peuplaient encore alors des ours, des loups, des renards, des martres, des lièvres, des belettes, des hermines et des écureuils. Parmi les oiseaux rares, on peut distinguer le pélican, dont on voit tous les ans de nombreuses troupes arriver de la mer Noire et de la mer d'Azof, accompagnées de cygnes, de grues, de cigognes et d'oies; ces bandes descendent aux bouches du Don, remontent la rivière, et en automne elles reprennent la même route. Les pélicans construisent leurs nids en jonc, et en tapissent l'intérieur avec de la mousse ou quelque autre herbe molle. Ils pondent deux œufs blancs, à peu près de la grosseur de ceux d'un cygne, et ils mettent le même temps à couver. Sont-ils inquiétés pendant qu'ils couvent, ils cachent leurs œufs dans l'eau, et les en tirent ensuite avec leur bec, quand ils croient le danger passé. Ils ne vivent que de poissons, et ils en consomment une quantité prodigieuse. Les naturalistes russes se sont plu à décrire la manière dont cet oiseau s'aide, en pêchant, de l'assistance du cormoran. Le pélican étend ses ailes et trouble l'eau, tandis que le cormoran, plongeant au fond, poursuit le poisson vers la surface, parvient à se saisir de sa

proie presque dans les eaux, et la ramène vers la rive où elle se trouve enfin prise dans les basses eaux; puis le cormoran, sans plus de cérémonie, se dérobe au bec du pélican (1).

Le suif et les fruits sont les principaux articles du commerce de Paulovskoy. Les fruits, particulièrement le melon d'eau, se transportent à Moscow et à Pétersbourg; on le plante dans des champs découverts, et il couvre des acres entiers de terrain. Dans les steppes près de la ville, j'aperçus environ trente femmes travaillant à la houe une pièce de terre non close, destinée à la culture de ce légume délicieux. Cette plante, qui parvient à peine à sa maturité parfaite par-tout ailleurs, couvre cette partie de la Russie; ce fait est très-remarquable à une telle latitude : peut-être sa qualité ne dépend-elle pas entièrement de la chaleur de l'atmosphère. A Naples, quoique la température soit très-élevée, les melons mûrissent rarement ; ils sont même mauvais : à la vérité, Jaffa, sur la côte de Syrie, est le seul lieu où j'aie vu le melon d'eau réunir complètement la couleur, la taille et le goût.

A Paulovskoy nous étions au milieu des

(1) *Journal des Savans voyageurs*, p. 144.

Russes : aussi notre vie y courut les plus grands dangers, et nous fûmes réduits même à les dissimuler, afin d'éviter de nouveaux périls dans le reste du voyage que nous avions à faire. M'étant endormi dans ma voiture, je me sentis tout à coup éveillé par un homme qui en avait ouvert doucement la portière; je pus apercevoir, quoiqu'il fît encore un peu sombre, un inconnu qui présentait son arme d'une manière menaçante. Je le pris d'abord pour un Russe qui, soutenant son caractère national, nous volait avant de prendre congé de nous. A la vérité, la conduite antérieure de cet homme parut prouver que son dessein n'était pas de commettre un assassinat. Je fis un effort pour le saisir par les cheveux; mais il échappa, et quoique l'alarme fût donnée à l'instant, on ne put alors le découvrir : bientôt après, mettant la tête hors de la voiture pour appeler des domestiques, une grosse pierre, jetée avec force, atteignit la portière à laquelle ma tête était appuyée. Ce coup occasiona un bruit si semblable à la décharge d'un pistolet, que je crus que l'on avait tiré une balle sur ma voiture. On fit une seconde recherche, et l'on découvrit dans un kibitki abandonné dans la basse-cour de l'auberge, un homme qui faisait semblant de s'y

être endormi; nous le forçâmes, coupable ou non, de changer de place et de se tenir debout pendant que je faisais une troisième tentative pour obtenir quelque repos. Cependant mon compagnon, qui était dans la maison, se précipita dans la cour, suivi de notre domestique et de tous les gens de l'hôtellerie, pour me dire que la façade du logis était assaillie en dehors par une multitude de peuple qui jetait une pluie de pierres contre les fenêtres, et venait d'en mettre les vitres en pièces. Déterminés à vendre nos vies le plus chèrement possible, nous tirâmes nos sabres, et nous marchâmes vers la demeure du gouverneur; ce brave homme sortit de son lit, et ordonna des rondes pendant le reste de la nuit; on plaça des soldats près de la voiture, et la patrouille fut doublée. Vers le matin, les soldats amenèrent un jeune homme qu'ils avaient arrêté. Son interrogatoire nous apprit la cause de tout ce désordre. On sut qu'il était amoureux de l'une des filles de l'auberge; elle avait refusé de venir le trouver lorsqu'il s'était présenté; sa jalousie lui avait persuadé que nous étions la cause de ces mépris, et, dans un accès de fureur, il avait juré de satisfaire sa vengeance : quelques-uns de ses camarades l'avaient aidé à exécuter sa résolution. Le pauvre

malheureux était plutôt un objet de pitié que de ressentiment : nous demandâmes son pardon; mais le gouverneur insista sur la nécessité d'en faire un exemple. On le renvoya la tête encore pleine d'une sombre fureur, et, d'après ce qu'il paraissait, ne redoutant pas la fustigation. Il jurait encore de se venger, et disait que quinze de ses camarades avaient fait le serment de punir non-seulement la fille de son inconstance, mais encore la famille de cette jeune personne.

Le gouverneur nous donna une forte escorte, et, le lendemain de bonne heure, nous continuâmes notre voyage. Les routes sont bien changées depuis l'époque ou *Gmelin* et d'autres voyageurs ont visité cette partie de la Russie. Nous nous rendîmes de Paulovskoy à Kazinskoy-Chutor, village habité par des Malo-Russes et des Russes mêlés ensemble. La distinction entre les deux peuples est facile; la propreté des premiers contraste ici d'une manière sensible avec le peu de soin des autres. Dans l'écurie de la poste nous vîmes environ vingt chevaux tenus aussi bien que pourrait l'exiger un propriétaire de haras en Angleterre. La maison du pauvre surintendant villageois était également admirable : tout nous y parut d'une propreté remar-

quable ; chaque chose était à sa place. C'était une impression bien nouvelle pour nous, que celle qui nous faisait hésiter si nous devions essuyer nos bottes avant d'entrer dans un appartement ; j'aurais eu moins de répugnance à manger sur le plancher de cette maison qu'à la table d'un prince russe, quel qu'il fût.

Ce village est situé au milieu de la steppe la plus sauvage et la plus ouverte. Nous trouvâmes une tortue de terre parmi des herbes peu élevées : sa chair passe pour un mets délicieux, réputation dont elle jouit également dans l'Archipel et dans toutes les villes turques. On envoie, de îles de la Grèce aux marchés de Constantinople, des bateaux remplis de ces crustacées. En quittant Kazinskoy, nous traversâmes plusieurs grands villages répandus dans les vallées : chacun d'eux nous parut être la réunion de plusieurs hameaux; nous arrivâmes enfin à Nizney Momon, où nous n'observâmes rien qui soit digne d'attention, excepté les plantes que nous y cueillîmes (1).

---

(1) Parmi ces plantes, plusieurs sont connues dans notre pays, savoir : *Tragopogon pratense* et *Potentilla argentea.* Les plus rares sont le *Gladiolus imbricatus*, que l'on ne trouve même pas dans nos jardins botaniques,

La chaleur était excessive ; et le pays nous parut semblable à celui que nous venions de parcourir. Le vinaigre, dont l'usage nous avait été recommandé à Moscow, est le préservatif le plus salutaire et le plus agréable contre la mauvaise eau ; et nous éprouvâmes qu'il procurait aussi le soulagement le plus délicieux pour un voyageur dont les lèvres sont brûlées par l'ardeur du soleil, et dont la bouche est remplie de poussière. Il nous fut impossible de résister à la tentation de l'avaler sans aucun mélange d'eau ; mais peut-être dois-je attribuer à une telle habitude le malheureux état de santé dans lequel je tombai ensuite. Nous regardions alors notre petit baril de vinaigre comme la plus précieuse partie de nos provisions ; et quelque temps après, lorsque nous fûmes entrés dans la Tartarie Kuban, nous n'eûmes plus d'autres moyens de soutenir la fatigue et la langueur causées par la chaleur du climat et par le mauvais air.

On nous dit que le lieu où nous arrivâmes ensuite s'appelait Dobrinka ; là nous vîmes, pour

---

l'*Astragalus onobrychis*, *Hesperis matronalis* et *Campanula siberica*. Nous observâmes aussi une nouvelle espèce de *Lychnis*.

la première fois, un établissement de Cosaques. Nous en avions déjà aperçu d'isolés, mêlés avec des Malo-Russes. L'église est neuve ; c'est un grand et beau bâtiment blanc, construit par l'empereur *Paul*. Nous en vîmes d'autres du même genre dans la plupart des villages voisins. A plusieurs milles de distance, Dobrinka présente un aspect remarquable. Si l'on pouvait espérer le bonheur sous le gouvernement russe, on pourrait dire qu'il réside à Dobrinka, lieu agréable et paisible, composé d'habitations remarquables par la propreté qui y règne, et l'air de satisfaction de tous ceux qui y font leur demeure. Ils vivent dans la plus grande tranquillité, loin des espions, des collecteurs de taxe et des autres despotes du pays. Nous descendîmes dans la cour d'une de ces maisons ; on nous y reçut avec bienveillance. Nous vîmes des visages gais, bien différens de ces fronts couverts, de ces physionomies contraintes et soupçonneuses qui depuis si long-temps affligeaient nos regards. Le soir, les troupeaux de vaches rentrèrent dans le village en mugissant et sans guides; chacune regagnait paisiblement son étable pour se décharger de son lait. Les Malo-Russes, assis en cercle avec leurs nombreuses familles, devant leurs maisons, prenaient leur

repas du soir ; tous paraissaient joyeux et contens : leur réunion offrait un tableau de bonheur et de paix que l'on aperçoit rarement sur le territoire russe.

Après avoir été retenus à Metscha par le manque de chevaux, nous arrivâmes le lendemain, sur les deux heures après-midi, à Kasankaia, l'une des plus grandes stanitzas des Cosaques du Don, et la première de leur territoire.

Parvenu maintenant à une partie très-intéressante de mon voyage, je n'omettrai aucune des observations que me présentera ce pays que peu d'étrangers ont visité, et qui est par conséquent très-peu connu ; tout y intéresse, parce que chaque objet est nouveau. Le genre de vie indépendant de ce peuple, sa tranquillité dans ses foyers, son activité à la guerre, sa situation à l'égard du reste de l'Europe, le rang qu'il me paraît devoir occuper dans la grande échelle de la société, tout en lui mérite une attention particulière de la part du voyageur.

Les Anglais redisent sans cesse, avec affectation, qu'aucun prince ne fut plus éclairé que *Pierre Alexiowitz* ; qu'aucun ne répandit autant de bienfaits sur une multitude de peuples, ne connut mieux les moyens de

créer le commerce et la navigation d'un grand Etat. Cette ostentation dans des éloges donnés à un souverain étranger, par une nation qui n'en est pas prodigue, est trop générale et trop constante pour ne pas être intéressée : elle sera pour nous un motif d'examiner les sentimens personnels du czar *Pierre* pour la Grande-Bretagne, et de consulter ensuite, sur les avantages que la Russie a retirés des innovations de cet autocrate, des témoignages véritablement historiques.

L'Anglais *Richard Chanceller*, cherchant dans la mer Blanche un passage pour se rendre en Chine, découvrit, en 1553, le port d'Archangel sur la Dwina. Il remonta ce fleuve jusqu'à Vologda, et se rendit ensuite sur des traîneaux à Moscow (*a*). Cette reconnaissance fut une conquête pour toutes les nations civilisées ; toutes y prirent part en proportion du degré d'intelligence et d'activité de leurs négocians. La Russie elle-même, devant retirer de grands avantages de cette concurrence, *Boris Godounow* donna les plus grandes facilités à un commerce nouveau qui procurait facilement à ses États des marchandises auparavant importées avec difficulté et à grands frais du royaume de Pologne, avec lequel la Russie était presque toujours en guerre. Il ouvrit, par des actes publics, le port d'Archangel et la route de Moscow à tous les Européens. L'effet naturel de ces intimes communications devait être de vivifier toutes les parties de la domination moscovite, en laissant par-tout des germes de civilisation, de puissance et d'industrie. Ces mesures

(1) *De Thou*, L. 41.

préparaient et eussent sans doute assuré à la Russie les plus brillantes et les plus heureuses destinées ; mais la Grande-Bretagne, qui déjà se frayait des routes au monopole de l'univers, fut assez habile pour lui imposer le joug de son industrie et de son commerce dans le traité qui fut signé sous *Elisabeth* d'Angleterre. Les Anglais cherchèrent, sous les règnes suivans, à conserver, par des moyens de corruption, la domination qu'ils avaient d'abord si heureusement réussi à établir (*a*) ; mais il faut dire qu'avant le règne du czar *Pierre*, on écoutait quelquefois les conseils des gouvernemens voisins, et les réclamations des naturels du pays, et qu'ainsi la faveur des Anglais à la cour de Moscow ne fut pas constante. L'histoire nous apprend que les excès de tous genres dont ils se rendirent coupables, et les plaintes des négocians russes (*b*), dé-

(*a*) « *Jean Basilovitz*, le premier qui forma des liens d'amitié entre les couronnes d'Angleterre et de Moscovie, et qui accorda des priviléges aux marchands anglais, était dans l'usage de parler familièrement, et de traiter directement avec les ambassadeurs d'Angleterre. Malgré la résistance de quelques-uns de ses conseillers, et même de son chancelier, il prit si bien ses mesures, ménagea si adroitement son dessein, et l'établit si judicieusement, que depuis ce temps-là jusqu'à celui auquel V. M. C. a été ornée du sceptre, ou même jusqu'au temps présent, personne n'a pu détruire ou offenser les fondemens de l'union qui unit les deux couronnes. » (*Supplique présentée le* 1.er *juin* 1764, *au czar* Alexis Michaëlowitz, *par l'ambassadeur anglais* Carlisle.) *Relation de trois ambassades de monseigneur le comte* de Carlisle. Amsterdam, 1670, pag. 242.

(*b*) « Les commissaires chargés par le gouvernement russe de prendre connaissance des demandes de l'ambassadeur (comte *de*

terminèrent *Alexis Michaëlowitz* à abolir une partie de leurs priviléges : il renvoya même honteusement à *Charles II* l'ambassade qui lui avait été adressée en 1664, et qui avait pour objet de réclamer contre ces mesures (*a*). Dès-lors la nation moscovite s'était éclai-

---

Carlisle), accusèrent de fraude les négocians anglais, et leur reprochèrent de n'avoir pas fourni de leurs marchandises le magasin du czar, au prix où elles se vendaient en Angleterre.... ; d'avoir fait transporter, sous leurs noms, les marchandises de plusieurs autres étrangers, pour les exempter d'impôts. Les commissaires alléguèrent encore deux motifs contre la restitution des priviléges ; l'un est la plainte générale des *goses* ou marchands moscovites, et de tous leurs gens de métier, qui se plaignaient que les marchands anglais avaient tout le profit du trafic ; que d'abord ils se faisaient riches, mais qu'au contraire, eux, ils s'appauvrissaient tous les jours : l'autre prétexte est que les premiers marchands qui furent nommés par les priviléges, étaient morts, si bien qu'ils veulent conclure que les priviléges doivent aussi mourir avec eux. » (*Ibid.*, pag. 189.)

(*a*) Il est curieux de connaître les singuliers motifs de reconnaissance qu'un ambassadeur d'Angleterre présentait, en 1664, à un czar, pour écarter les réclamations universelles de la nation russe contre les Anglais.

Carlisle fait ainsi parler son maître :

...... « C'était donc pour cela que j'envoyai un de mes vaisseaux dans le Sund, pour conduire vos ambassadeurs dans mes États ? C'était donc pour cela que je les logeai dans le palais d'un des premiers de mon royaume, que je les fis coucher dans mes lits, et que je fis fournir journellement leur table de ma vaisselle d'or et d'argent ? C'était donc pour cela que, par un honneur nouveau et inouï jusqu'à eux, je leur permis d'entrer dans la porte de ma cour avec mon carrosse royal...... J'ai, outre cela, envoyé à V. M. C. mon cousin, conseiller en mon conseil

rée sur les dangers et le dommage d'un commerce exagéré avec les Anglais : la partialité aveugle et despotique d'un souverain pouvait seule lui redonner, en Russie, les moyens de dominer et de s'étendre.

Pierre, conservant toujours sur le trône l'enthousiasme outré que ses voyages lui avaient donné pour la marine et pour le commerce britannique (*a*), crut

---

privé, *Charles*, comte *de Carlisle*, vicomte Howard de Monphet, baron Dacre de Gillesland, gouverneur de Cumberland et de Westmorland, pour remplir la charge d'ambassadeur extraordinaire auprès de V. M. » (*Ibid.* p. 259.)

L'empereur moscovite apprécia les considérations puériles et orgueilleuses de l'ambassadeur anglais; aussi sa mémoire est-elle en discrédit auprès des écrivains de la Grande-Bretagne, qui ne font du czar *Pierre* un génie aussi privilégié qu'en faveur d'un de ses travers, sa passion pour eux. L'autorité du nom de *Pierre-le-Grand* est toujours imposante à la cour de Pétersbourg; l'habitude et la politique attachent à ce nom tous les honneurs d'un culte asiatique : les Anglais savent s'en prévaloir, et ils disent, en toute occasion, que *Pierre* vit toutes les sources des prospérités de sa nation dans une alliance intime avec la Grande-Bretagne; que son père, qui avait poussé l'ignorance et la barbarie jusqu'à contester aux Anglais le droit de faire ce commerce exclusif, dont les négocians moscovites retiraient tant d'utilité, n'était qu'un sauvage insensé, et que tout devait brusquement changer dans les Etats des czars après le règne d'un prince aussi impolitique, et sur-tout aussi peu sensible aux véritables intérêts de ses sujets et de son empire. On a vu, dans la note précédente, ce qu'un ministère éclairé pourrait répondre à d'aussi frivoles déclamations.

(*a*) Pendant son séjour à Londres, en 1698, ce czar disait souvent aux seigneurs de la cour du roi *Guillaume*, qu'il regardait la condition d'un amiral d'Angleterre comme plus heureuse que

qu'il suffirait d'appeler les Anglais près de lui pour transporter subitement sous ses yeux le mouvement de la Tamise, les travaux et l'activité de Portsmouth. Rien ne fut négligé de la part de ce prince, pour attirer dans ses Etats l'industrie et le commerce de la Grande-Bretagne. On sait tout ce qu'elle a su en tirer d'avantages. Quant à *Pierre I.er*, il se procura des admirateurs d'autant plus serviles, qu'après avoir obtenu de son aveugle complaisance des réglemens qui ressemblent plus à des firmans qu'à des actes de législation, ils ont pu se livrer, avec la hardiesse et l'activité qui sont dans le caractère anglais, à ces anciennes oppressions contre les naturels du pays, auxquelles avait mis fin, mais seulement pour un temps, *Alexis Michaëlowitz*, et successivement faire exclure, par des tarifs de douanes, toutes les autres nations des ports (*a*) et des rades russes : aussi a-t-on vu, sous les imitateurs imprévoyans de *Pierre-le-Grand*, obscurément dépérir ses navires dans ses chantiers, ses magasins et ses établissemens maritimes, fastueux et singuliers monumens d'une prétendue régénération qui présente, à l'examen réfléchi, plus de tentatives que de résultats, et plus de bizarrerie que de grandeur. Quelle gloire et quelle puissance n'attendaient cependant pas le fils d'*Alexis*, si, moins passionné et moins absolu, il se fût occupé avec plus de suite, et sur-tout avec plus de patience, de

---

celle d'un czar de Moscovie. (*Etat présent de la Grande-Russie*, par le capitaine *Jean Perry*, traduit de l'anglais; la Haye, 1717, pag. 157.)

(*a*) *Voyez* les notes du chapitre VI.

la civilisation de son peuple, et si, par une préférence déclarée pour des étrangers, presque toujours, sous ce règne célèbre, instrumens de despotisme et d'exclusion, il n'eût pas constamment montré aux Russes un mépris trop injurieux! En laissant plus de pouvoir au temps et plus de souplesse aux ressorts de son gouvernement, les anciennes habitudes se fussent modifiées d'elles-mêmes; les arts européens eussent adouci par degrés la rudesse d'un peuple nouveau; un caractère national se serait formé; d'autres mœurs, des besoins jusqu'alors inconnus, favorisant les desseins de *Pierre*, eussent renouvelé en Russie ces faciles mouvemens de l'enfance des peuples, qui se sont si heureusement prêtés aux brillantes couleurs de l'ancienne poésie.

Si *Pierre* eût donné à ses établissemens et à ses réformations un véritable principe de vie, la postérité verrait avec respect ses travaux et les créations de son règne; elle ne serait pas en droit de lui reprocher les malheurs de tant de peuples, les vices de tant de mesures, si opposées aux goûts et aux intérêts de ses sujets, et les prodigieux sacrifices dont il leur a fait payer, depuis un siècle, les louanges vénales que l'Angleterre prodigue à sa mémoire. Quels sacrifices, en effet, n'ont pas coûté et ne coûtent pas tous les jours à la Russie la fondation de quelques ports dans la Baltique, le changement de résidence de ses souverains, et les pompes rostrales dont ils ont quelquefois embelli un marais de l'Ingrie! Le transport de l'entrepôt d'Archangel à Pétersbourg a causé la ruine des provinces de Sibérie, de Permie, seuls pays, sous la domination du czar, qui sussent créer alors et féconder les produits du com-

merce: ses monopoles, et notamment celui du sel et des fourrures, ont agrandi l'espace des déserts, et ajoutent encore tous les jours aux causes de dépopulation qui naissent des rigueurs de la nature et de celles de l'état sauvage. Pétersbourg, objet de tant d'espérances ambitieuses, n'a cessé, depuis sa fondation, d'être un poids pour la Russie. On ne rappellera pas ici les cent mille paysans morts en travaillant à ses fragiles fondemens, ou enterrés vivans et par milliers, dans des éboulemens de terrains mal reconnus (*a*), les frais énormes de constructions relevées à deux et trois reprises successives, l'entretien d'édifices de tous genres, journellement attaqués par les eaux. Cette capitale, mal placée sur la frontière de son immense empire, prive de vastes états d'un centre nécessaire, énerve par la distance l'action et la surveillance du gouvernement, et devient, par sa position, un des legs les plus funestes que *Pierre* ait pu laisser à ses héritiers. Lors des brigandages de *Pugatcheff*, et dans la guerre contre *Gustave III*, les successeurs du fondateur de Pétersbourg ont senti combien il était impolitique d'avoir pour capitale une ville exposée à tous les périls d'une place frontière, une résidence souveraine si éloignée de provinces sans cesse mécontentes, où des soulèvemens d'esclaves et des moyens de désordres perpétuellement fomentés sont ou peuvent être un jour si dangereux entre les mains d'un sujet révolté.

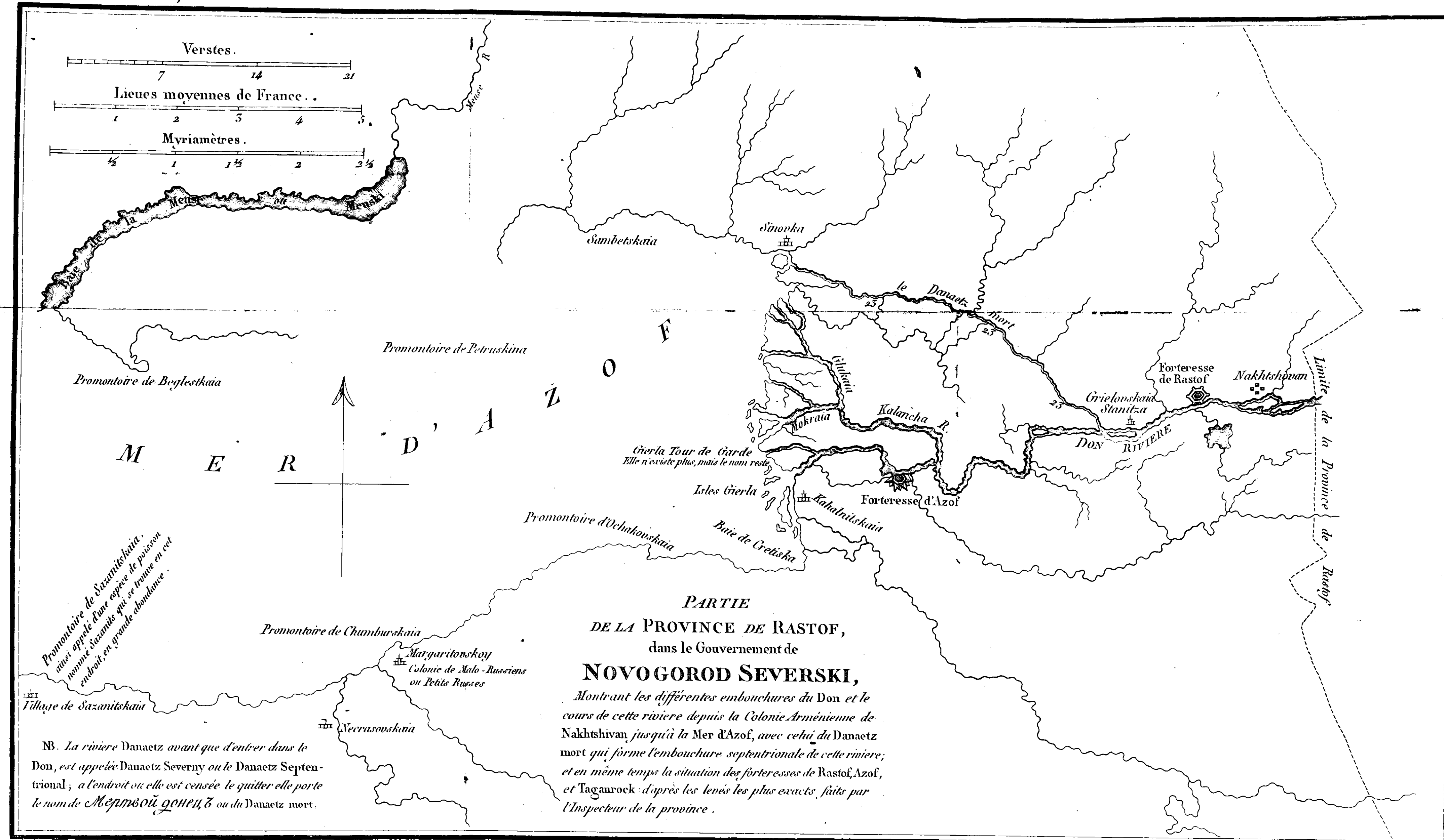
Il faut le dire, *Pierre I.er* eut, dans son caractère, quelques traits d'un grand législateur; mais il fut trop

---

(1) *Strahlenberg*, tom. I, Amsterdam, 1757.

dominé par de premières idées : il fut trop pressé de jouir. Toujours emporté, insultant aux mœurs par le mépris, violentant les manières par les lois, heurtant les lois par les excès d'un caractère fougueux et d'une autorité immodérée, n'ayant, sur les relations des étrangers avec ses sujets, qu'une volonté de préjugé et d'habitude, il nous a laissé le droit de lui demander s'il a cru qu'il entrait dans sa destinée de changer la nature d'un peuple, de le rendre subitement industrieux, habile commerçant et navigateur : on pourra examiner ensuite s'il a donné à ses successeurs des plans utiles à suivre, ou seulement un brillant édifice auquel ils pourront, comme lui, ajouter, par juxta-position, des matériaux sans ciment, mais qu'il faudra tôt ou tard reprendre par les fondemens. Les Anglais prennent souvent plaisir à répéter que ce czar, restaurateur du monopole britannique en Russie, fut le meilleur charpentier du nord, qu'il construisit un vaisseau de ses propres mains, qu'il a sondé toutes les *passes* difficiles du golfe de Bothnie, qu'il voyageait en Europe comme un Spartiate exilé, assistant, sans se faire connaître, aux brillantes réceptions dont les rois honoraient ses ministres : toutes ces pompeuses déclamations n'ajoutent rien au fond de ses institutions, et ne décident pas la question incertaine de leur sagesse contestée. Ce qu'il faut savoir, c'est s'il a laissé après lui des moyens assurés de régénération successive et de puissance réelle ; si les frontières qu'il a procurées à la Russie lui ont donné plus de sûreté ; si les préjugés qu'il a accrédités, si ceux qu'il a introduits dans l'administration de l'empire et dans sa politique extérieure et commerciale, se-

ront parvenir moins lentement les lumières et la justice au trône des autocrates russes ! C'est à l'histoire et aux contemporains, et non aux pamphlétaires anglais, au nombre desquels nous sommes bien éloignés cependant de compter le docteur *Clarke*, à résoudre ces doutes. (*Note du Traducteur.*)



Dessiné par Edw.d Dan.l Clarke

CHAPITRE XII.

TERRITOIRE DES COSAQUES DU DON.

Extérieur des Cosaques à Kasankaia. — Maison de l'Hetman. — Sûreté de cette route. — Voyage par eau. — Amusemens et danses du peuple. — Départ. — Steppes. *— Rivière Lazovai. — Visite au camp des Calmoucks. — Eau-de-vie distillée de lait de jument. — Figure et traits des Calmoucks. — Arts. — Armures et armes. — Amusemens et genre de vie. — Acenovskaia. — Du* suroke *ou de la marmotte des* steppes. *— Le* biroke *et le* suslic. *— Des villages indiqués sur les cartes russes. — Traînards de l'armée. — Distinction entre les Cosaques des* steppes *et ceux du Don. — Kamenskaia. — Fonderies de fer à Lugan. — Etymologie du mot* Tanaïs. *— Camps nombreux de Calmoucks aux environs d'*Oxai.

Il y a quelque chose de vraiment martial et même d'imposant dans le premier abord d'un Cosaque : son regard majestueux et grave, son front élevé, ses moustaches noires, son grand

casque de laine noire que termine un sac cramoisi orné de festons et d'une cocarde blanche; sa stature élevée, l'aisance et la grâce de sa démarche, lui donnent un air très-imposant. Nous en trouvâmes un grand nombre à Kasankaia; ils étaient accroupis devant leurs maisons, et s'entretenaient en groupes si nombreux, que nous nous crûmes un moment dans leur capitale. Leurs vêtemens paraissaient beaucoup plus riches que ceux des Cosaques que nous avions vus jusqu'en Russie, quoiqu'ils eussent tous le même costume. Ce vêtement se compose d'une jaquette bleue brodée d'or et doublée de soie, attachée sur la poitrine par des agrafes. Ils portent sous ce premier habillement une veste dont le bas est caché par la ceinture. Des pantalons larges et très-longs de même étoffe que la jaquette, ou quelquefois de basin blanc, mais toujours d'une extrême propreté, sont attachés fort au-dessus de la veste, et couvrent les bottes. Les Cosaques n'ont pas de sabre, si ce n'est à cheval, en voyage ou à la guerre; et ils le remplacent par une houssine, ou une canne à pomme d'ivoire: chaque Cosaque porte cette canne à la main, étant toujours prêt à monter à cheval en un moment. Le turban ou bonnet est la partie la plus agréable du

costume cosaque; il sied à toute espèce de physionomie, et donne infiniment de grâces à la démarche : lorsque cette coiffure est unie à l'ornement des moustaches, elle donne un air militaire à la figure la plus insignifiante. Les Cosaques portent les cheveux courts; mais ils les laissent croître davantage sur le front : ils les ont noirs, épais et droits. En général, le bonnet des Cosaques est presque toujours recouvert d'une laine noire, douce et brillante. Quelques-uns portent à leurs habits des signes de distinctions civiles et militaires : en temps de paix, un long frac sans boutons remplace la bizarre jaquette. La ceinture est quelquefois jaune ou verte, mais plus généralement noire. Les Cosaques, ainsi que les autres peuples de l'Europe, ont l'usage des gants à paremens de buffle. Aucune nation au monde n'a plus de recherche dans ses habillemens; cette remarque s'étend à tous les âges. Une vie paisible semble d'ailleurs incompatible avec leur caractère : ils errent négligemment çà et là, sans aucune occupation qui les fixe. Passionnés pour la guerre, on dirait que le repos fatigue leur turbulente activité (1).

---

(1) « Le territoire des Cosaques du Don est presque

A notre arrivée, l'hetman, ou le chef de la stanitza, vint à nous avec beaucoup d'empressement et d'obligeance, et fit à l'instant prévenir tous les habitans de ne pas quitter la ville sans son agrément, et avant que l'on eût

---

tout entier destiné au pâturage; il se divise en stanitzas ou cantons (car actuellement quelques stanitzas renferment plus d'un village.) Le gouvernement accorde à chaque Cosaque une certaine étendue de terre et de pêche, d'après des états de recensement; il lui donne encore une certaine quantité de blé provenant des provinces de Woronetz et du nord. Les Cosaques sont exempts de toutes taxes, même de celles sur le sel et sur les distilleries. Les habitans et leur hetman répartissent dans chaque stanitza les distributions de blé. De l'hetman on peut en appeler, dans les contestations judiciaires, à la chancellerie à Circask. Chaque Cosaque jouit de la liberté d'affermer son lot de terre et de pêche; et souvent il use de ce droit. Il n'est pas rare qu'on inscrive par abus le nom des enfans sur les rôles, afin de leur procurer l'avantage de l'ancienneté pour devenir officiers. Autrefois l'hetman lui-même marchait à la tête de sa stanitza; actuellement il envoie seulement le contingent demandé, qui obéit ensuite à des officiers nommés par la couronne. Comme les Cosaques reçoivent des traitemens du souverain, on peut les obliger à servir indifféremment dans toutes les parties du monde, pour un terme déterminé, qui n'excède cependant pas trois ans: montés, armés,

fourni ou retenu tout ce que les voyageurs pourraient demander. Il voulut absolument nous conduire lui-même *au quartier*, suivant ses expressions ; c'était sa maison dont il parlait : il la mit entièrement à notre disposition.

---

vêtus à leurs propres frais, et pourvus de tout ce qui peut être nécessaire, ils reçoivent du gouvernement la nourriture, la paye et l'équipage de campagne. Ceux qui ont porté les armes trois ans ne sont plus appelés pour servir au dehors, si ce n'est dans des conjonctures particulières et imprévues. Cependant ils font toujours partie du cordon placé le long du Caucase, et sont employés à des commissions de poste et de police. Après vingt ans de service, ils sont affranchis de tout assujettissement autre que celui de veiller aux devoirs de police intérieure, et de l'obligation de protéger le passage des barques chargées de blé sur les barres du Don. Après vingt-cinq ans de service, les Cosaques deviennent entièrement libres. » (*Journal manuscrit de Heber.*)

L'état politique de ce peuple a subi de continuels changemens. Depuis la révolte de Mazeppa, le gouvernement russe n'a cessé d'attenter à leurs priviléges. A cette époque ils perdirent d'abord le droit d'avoir un grand hetman de leur nation. Depuis, les Yermak, les Pugatcheff ont tenté de secouer le joug. La terreur qu'ils ont inspirée, attirera de nouvelles rigueurs sur leurs compatriotes, jusqu'au temps où, éloignés de leur sol natal, dispersés sur les côtes de la Crimée et

Cette demeure était agréablement située au-dessus du Don ; elle avait une galerie couverte, où nous déjeunâmes et dînâmes durant tout notre séjour. La cave de provisions de l'hetman se trouvait dans la basse-cour; il chargea sa femme et ses filles de la tenir constamment ouverte pour nous. J'eus la curiosité d'y descendre. Le pavé était couvert de blocs de glace, sur lesquels j'aperçus différens poissons du Don, le sterlet, etc., du gibier et d'autres provisions en abondance. La maison de l'hetman nous parut parfaitement propre et commode ; et nous cédâmes facilement aux pressantes sollicitations qu'il nous fit d'y passer quelque temps pour étudier les mœurs des Cosaques dans une ville presque aussi considérable que leur capitale.

Il est assez curieux de remarquer les témoi-

---

sur les plages du Kuban, ou bien retenus dans les armées par des engagemens sans terme, leur absence aura tellement diminué la population de leurs tribus, qu'on pourra sans danger morceler entièrement leur territoire, et y établir des peuplades étrangères qui auront été arrachées de leur pays pour les mêmes motifs et par les mêmes moyens. *Voyez*, sur ce violent et singulier système de répartition, l'*Histoire de Catherine* la *Vie de Potemkin*, et sur-tout les *Mémoires secrets sur la Russie*, tom. III, 14.e cahier. (*Note du Traducteur.*)

gnages de respect que les Cosaques rendent passagèrement à l'hetman. Convoque-t-il des habitans pour quelque affaire même frivole, ils font la révérence en l'abordant et se tiennent debout, nu-tête, comme devant un souverain; mais l'assemblée est-elle dissoute, ce chef passe au milieu d'eux sans être seulement remarqué. La dignité d'hetman est élective et annuelle; mais s'il met quelque soin à se rendre populaire, il conserve son titre par réélection pendant plusieurs années. Je crois, au reste, que les exemples en sont assez rares. Notre hôte était dans sa première année; et l'on avait changé presque tous ses prédécesseurs à l'expiration de leurs fonctions annuelles. Nous nous aperçûmes bientôt qu'une grande vivacité et beaucoup de véhémence caractérisent les Cosaques. Ils font peu de cas des occupations industrielles; mais ils sont passionnés pour le plaisir, et montrent beaucoup de violence dès que leurs passions ont été éveillées. Dans leurs danses, en chantant à table, dans leurs discussions, ils s'abandonnent toujours à des excès. Comme ils ont d'excellens alimens en abondance, et autant d'eau-de-vie qu'ils en désirent, il est surprenant qu'on puisse maintenir l'ordre dans les stanitzas.

Un voyageur doit en général écouter sans crainte les fausses alarmes que les habitans de tous les pays se plaisent à inspirer aux étrangers qu'ils voient au moment d'entreprendre un long voyage; mais quelquefois il devient difficile de mépriser ces rapports, sur-tout quand ils viennent de personnes distinguées qui prétendent avoir la connaissance parfaite des faits et des lieux. Tout le monde, en Russie, sur l'annonce de notre voyage, chercha à nous dissuader d'un pareil projet, en nous parlant des dangers qui nous attendaient dans les déserts des Cosaques du Don. Ces récits, dont on voulut nous effrayer, dégénéraient, comme il arrive ordinairement, en détails absurdes ou évidemment controuvés. Cependant, parmi les Russes, nous fûmes constamment entre le péril de nous livrer trop facilement à des avis hasardés qu'il eût été dangereux de repousser, ou celui de courir des risques dont il eût été fâcheux d'être la victime; et cette alternative compromettait également notre sûreté. Dès les premiers momens de notre séjour parmi les Cosaques, nous reconnûmes que nous étions chez un peuple brave, généreux et hospitalier. Si nous les entretenions des dangers que pouvait présenter le pays, ils nous renvoyaient aux

districts occupés par les Calmoucks errans : encore ne vîmes-nous dans la suite aucun motif qui pût légitimer ces craintes, même dans les propres camps de ce peuple singulier. A Paulovskoy, on nous avait assuré que les Cosaques avaient enlevé la malle du courrier de l'empereur ; nous eûmes d'abord des doutes sur les circonstances du fait en lui-même, et nous conclûmes ensuite que si la malle avait été réellement enlevée, ce ne pouvait être que par les Russes qui en avaient fait courir le bruit, et non par les Cosaques à qui ils imputaient le vol. A la guerre, les Russes ont eu à combattre dans les Cosaques un ennemi dangereux et désespéré : ainsi on peut croire que le souvenir amer de leurs châtimens et de leurs défaites a pu seul porter les Russes à diffamer un peuple qu'ils craignent extrêmement. Les Cosaques montrent beaucoup de sagesse en agissant avec les Russes comme ils l'ont toujours fait, c'est-à-dire, en s'éloignant le plus qu'il leur est possible d'une espèce d'hommes dont l'association peut les corrompre sans jamais les servir. Après ces observations, ne dois-je pas rougir en avouant que je pris une escorte sur le territoire cosaque, et que je plaçai même la nuit une garde autour de ma voiture ? précaution bien

propre à nous attirer la risée du peuple au milieu duquel nous voyagions. Les Cosaques feignaient cependant de reconnaître la nécessité de ces précautions, à cause, disaient-ils, des Calmoucks.

Les fables qu'on débite aux voyageurs sur les prétendus dangers qu'ils auront à courir, ont le fâcheux effet d'habituer à prendre l'alarme sur de fausses apparences, et même sur les circonstances les plus triviales et les plus simples. La première nuit de notre séjour parmi les Cosaques, nous étions encore *remplis de ces folles* idées; l'hetman nous avait laissés maîtres de sa maison; accompagné de sa femme, parée suivant l'usage du pays, il venait de se retirer, et paraissait charmé de ses nouveaux hôtes, quand nous entendîmes une violente altercation dans la cour. Nous aperçûmes l'hetman parlant à voix basse, avec vivacité, avec d'autres Cosaques, et leur montrant notre voiture; nous ressentîmes alors le premier effet des sottes histoires que nous avions entendues, et ne vîmes dans ces discours innocens qu'un complot fait pour nous voler : la réussite de ce dessein exigeait que l'on se defît de l'hetman et de sa femme, qui étaient devenus responsables de notre sûreté. Les craintes de nos domestiques

ne contribuèrent pas à éteindre nos soupçons, et nous regardâmes le complot comme d'autant plus probable, que nous savions, à n'en pas douter, que jamais les Cosaques de cette stanitza n'avaient vu un pareil équipage ; mais depuis j'ai eu toute raison d'être persuadé que notre bon vieux hetman donnait seulement des ordres pour notre utilité, et que, de même que toutes les personnes empressées, il mettait la plus grande importance aux moindres choses, telles que le soin de corder, de réparer les roues, et quelques autres petits détails que nous lui avions recommandés. Qu'il est aisé cependant, dans de semblables circonstances, à des voyageurs trop crédules, de prendre l'alarme, et de causer un grand tumulte pour se défendre de périls imaginaires; d'offenser les personnes disposées à leur offrir le bien au lieu du mal, et de finir même par se féliciter d'être échappé d'un lieu où il n'existait pas le plus léger motif de crainte !

Le soir de notre arrivée, nous reçûmes la visite de l'hetman de l'une des stanitzas voisines, qui venait se faire installer. Il nous peignit le trajet sur le Don jusqu'à Tscherchaskoy comme très-agréable ; mais il nous prévint qu'il nous faudrait au moins un mois pour le faire. Il nous

dit aussi que nous serions très-incommodés par les mosquites pendant ce voyage, et que les baisses de la rivière nous exposeraient à bien des retards.

La ville est bâtie sur la rive occidentale du Don; nous apercevions, de nos fenêtres, la rivière roulant à grands flots : des groupes d'arbres et de fleurs, et la plus riche végétation, en dessinaient le cours au milieu d'une contrée inculte et découverte; mais au-delà de ces rives tout le pays était nu et stérile. Pendant notre séjour à Tscherchaskoy, je me baignai souvent, et le courant me parut très-rapide. On nous apporta un grand nombre de beaux sterlets que l'on fit pêcher pour nous : j'ai conservé un dessin assez exact de ce poisson; mais comme il a été souvent gravé, ce n'est pas ici le lieu de le publier de nouveau : il est fort semblable à un jeune esturgeon. On prend encore dans cette rivière un fort beau poisson, de la taille de la brème. On nous en servit un qui pesait un demi-poud (dix-huit livres).

Les femmes de Kasankaia sont très-belles : les boutiques renferment plusieurs articles de luxe que nous nous attendions bien peu à y voir, tels que du sucre en pain, des rubans, des soieries de prix et d'autres marchandises

des grandes villes ; mais les armes et sur-tout les sabres sont l'objet d'un très-grand débit. Les Cosaques nomment cette arme *sabla;* les Polonais et les Malo-Russes, *sabel.* Les Cosaques ont l'usage de la cornemuse. Les marionnettes communes en Calabre, et transportées par les habitans de cette partie de l'Italie dans toute l'Europe, sont aussi très en vogue ici. Deux petites figures, suspendues par une corde, remplissent tous les rôles : le farceur attache l'un des bouts à son genou ou à l'un de ses doigts, tandis qu'une vrille, fichée dans le plancher ou sur une table, arrête l'autre extrémité; puis, à l'aide du genou, les figures sont mises toutes à la fois en mouvement : Les Calabrois conduisent ces marionnettes avec une grande dextérité, et rassemblent ainsi souvent autour d'eux la foule dans les rues de Londres et de Paris. Nous vîmes aussi la danse cosaque, qui ressemble beaucoup à la danse des Bohémiens en Russie, et à notre *hornpipe* d'Angleterre, et n'est pas moins licencieuse que ces danses nationales : suivant que la femme approche ou se retire, le danseur exprime ses désirs ou son dépit; la figure de cette danse est d'ailleurs tellement adaptée aux petites pièces dans lesquelles on se donne presque toujours cet amu-

sement, que les danseurs peuvent à peine quitter leurs places : toute l'expression est rendue par les mouvemens du corps, et sur-tout par ceux des bras et de la tête; les danseurs s'accompagnent en criant et en sifflant. L'usage de mouvoir la tête d'une épaule à l'autre, tandis que les mains sont élevées près des oreilles, est commun aux danses de tous les Tartares, des Chinois, et même à celles des insulaires de l'océan Pacifique.

Dans la soirée du 16 juin, nous quittâmes cette stanitza hospitalière, et nous passâmes le Don sur un radeau. Les gens de la maison dans laquelle nous avions été si commodément logés, refusèrent obstinément d'agréer les dons les plus légers; aucun d'eux, malgré nos instances, ne voulut consentir à recevoir le moindre témoignage de satisfaction et de reconnaissance : « Les Cosaques, dirent-ils, ne vendent point » leur hospitalité » (1).

La vue de Kasankaia, du côté méridional de

---

(1) L'hospitalité est en usage par toute la petite Russie ; et un étranger qui y voyage, n'a jamais besoin de faire de dépense pour son logement et sa nourriture. (Scherer, *Annales de la petite Russie*, tom. I, p. 103, Paris, 1788.)

la rivière, est très-belle. Sa grande église avec ses dômes nombreux occupe le centre à droite; et à gauche on aperçoit des maisons de bois propres et nombreuses. Le Don coule plus bas; la rapidité de ses eaux, et le mouvement du radeau constamment employé à transporter les caravanes, forment un point de vue très-animé. Dans toutes les parties de la rivière au-dessus de Kasankaia, les eaux semblent courir sur un lit de craie; et les bords du fleuve, s'élevant en pentes insensibles, rappellent les dunes du sud de Sussex, et présentent souvent à nu la craie dont ils sont composés : plus bas, et au bord de l'eau, de petits taillis suivent presque toujours le cours du fleuve; mais ils diminuent, et même ils deviennent très-rares, aux environs de Tscherchaskoy. Le Volga amène aux habitans de cette dernière ville le bois nécessaire à leur consommation.

En sortant de Kasankaia, nous rentrâmes dans les steppes, pour ne plus les quitter jusqu'à Tscherchaskoy. Ces immenses plaines sont incultes; et quoique en hiver leur aspect doive être triste et lugubre, elles paraissent en été comme de vastes prairies sauvages, où l'herbe croît à la hauteur du genou; elle est remplie de fleurs, et l'on pourrait y faire une collection de plantes

très-curieuse. Personne ne recueille ou ne coupe ces fourrages. Le sol, quoique négligé, est très-bon. Dans la première partie de notre route, nous aperçûmes quelques chênes portant des feuilles bien plus grandes que celles des chênes ordinaires. Notre escorte cosaque galopait devant nous, avec ces longues lances si utiles pour éclairer la route des caravanes et pour faire reconnaître les terrains sur lesquels les voitures doivent passer. Nous nous plaisions à voir le mouvement rapide de notre petite armée, qui d'ailleurs nous eût été d'un faible secours, si les histoires qu'on nous avait racontées des bandits des steppes se fussent trouvées véritables. Nous-mêmes nous n'avions d'autres armes que des sabres renfermés sous serrure et sous clef dans la caisse de notre voiture. Nous nous reposions donc avec confiance sur nos Cosaques, qui, charmés de tout ce qui pouvait leur promettre l'espérance d'une escarmouche, et fiers de leur emploi, rôdaient dans la plaine, armés de pistolets, de sabres et de lances de vingt pieds de longueur.

Ainsi équipés et escortés, nous fîmes trente versts avant le soir, et nous passâmes la nuit dans un lieu plein de marais, de fondrières puantes et d'étangs fangeux. Plusieurs caravanes s'é-

taient déjà arrêtées près de ces eaux stagnantes. Les mosquites nous assaillirent en grand nombre, et nous incommodèrent beaucoup. Pour nos Cosaques, ils passèrent la nuit entière à dormir autour de notre voiture, étendus sur la terre humide, en plein air et presque nus. L'atmosphère d'une telle contrée doit être pestilentielle en été. Ce pays, rempli de roseaux, de joncs et de glaïeuls, ressemble aux Marais Pontins en Italie. D'innombrables légions de grenouilles et de crapauds y font entendre leur barbare coassement, et parviennent à étouffer tout autre bruit pendant la nuit; mais dans la matinée, le concert d'une grande variété d'oiseaux, le bourdonnement d'innombrables insectes et la vue agréable d'un désert émaillé de fleurs, donnent quelque vivacité à une perspective aussi triste que sauvage. Nous recommençâmes notre route. Le lieu que nous venions de quitter s'appelle Tichkuia. La rivière Lazovai a sa source dans les environs; nous suivîmes ses eaux lentes et presque stagnantes à travers les steppes jusqu'à un lieu nommé, à cause de cette rivière, la *Verchnia Lazovai*. Sur ses bords, je cueillis la *Sinapis nigra* et le *Convolvulus arvensis* ou liseron commun, plante bien connue en Angleterre.

A droite de la route, et assez près du chemin que nous suivions, nous vîmes un camp de Calmoucks. Nous désirions vivement visiter une de ces peuplades; mais nous jugeâmes qu'il était prudent d'envoyer d'abord une partie de notre escorte cosaque leur faire part de notre désir, et leur demander leur agrément. La vue de notre voiture et des gens qui l'entouraient, les jeta dans une grande confusion. Nous les aperçûmes courant çà et là, d'une tente à une autre, et remuant plusieurs de leurs meubles. Mais comme nous approchions à pied, une demi-douzaine de figures gigantesques s'avança au-devant de nous. Ces Calmoucks étaient tout-à-fait nus, à la réserve d'une bande d'étoffe autour de la ceinture; leur peau était graissée, luisante et presque noire; leurs cheveux noirs pendaient en une longue tresse derrière le cou. Ils commencèrent à parler très-vite, sur un ton si élevé et dans un langage si sauvage, que nous fûmes un peu effrayés; mais ayant pris la main des premiers qui s'approchèrent, cette démonstration amicale parut les apaiser, et ils nous invitèrent à entrer dans une grande tente: à la porte étaient suspendus des morceaux de chair de cheval, de chien, de chat, de marmottes, de rats, etc. Ces débris de cadavres séchaient

au soleil, et paraissaient entièrement noirs. Nous aperçûmes plusieurs femmes dans la tente, quoiqu'il fût difficile de distinguer les sexes, tant leur extérieur paraissait horrible. Deux d'entre elles, couvertes de suif, s'occupaient mutuellement à se délivrer de leurs vermines; et nous fûmes surpris de les voir, à notre approche, discontinuer leurs recherches, et même lever les yeux. A travers un grand treillis, sur un côté de la tente, nous découvrîmes plusieurs jeunes femmes dont nous avions fixé les regards; leurs traits étaient plus agréables, mais ils avaient cependant le caractère national: de longs cheveux noirs leur tombaient en tresses épaisses de chaque côté de la figure; des morceaux de plomb et d'étain en retenaient les extrémités: elles avaient aux oreilles des coquilles ou de grandes perles d'une forme très-irrégulière, ou quelque substance d'une nature fort semblable à la perle. Nous vîmes d'autres vieilles femmes manger de la chair de cheval crue; elles la déchiraient avec de grands ossemens qu'elles tenaient dans leurs mains: d'autres, tapies sur la terre, dans leurs tentes, fumaient, presque à la manière des Lapons, avec des pipes qui n'avaient pas deux pouces de long. Sous d'autres rapports, ces deux peuples, quoique l'un et

l'autre d'origine orientale et formant tous deux des tribus nomades, ont très-peu de ressemblance. La manière de vivre des Calmoucks est bien supérieure à celle des Lapons. Leurs tentes sont mieux construites, très-solides, plus spacieuses; et elles renferment plus de commodités, comme de très-bons lits, des tapis et des nattes, des ustensiles domestiques, des instrumens d'art et de science pour peindre et pour écrire (1). Le Calmouck est un géant, le Lapon un nain : tous deux sont sales dans leurs personnes; mais le Calmouck l'est plus, peut-être, qu'aucune autre nation. Je ne puis prolonger ici le parallèle de deux nations si différentes ; je me contenterai seulement de dire que les motifs pour leur attribuer à l'une et à l'autre une origine orientale, me paraissent fondés sur plusieurs habitudes et sur quelques similitudes communes: je remets d'ailleurs tous les éclaircissemens ultérieurs relatifs à ce sujet à une occasion plus favorable.

Tout le monde a entendu parler du *koumiss*

---

(1) Ces tentes sont de forme circulaire, avec un trou au sommet; elles sont faites de cannes, et couvertes d'un feutre épais fabriqué en poils de chameau. En langue calmoucke on les nomme *khabitka*.

ou de l'eau-de-vie que les Calmoucks passent pour extraire du lait de jument. La manière de préparer ces liqueurs a été diversement décrite; et peut-être elle n'est pas en effet toujours la même. On nous a assuré que l'eau-de-vie était seulement extraite du lait de beurre. Le lait que les Calmoucks recueillent toutes les nuits, se convertit le matin en beurre; et le lait de beurre est ensuite distillé sur un feu allumé avec le fumier du bétail, particulièrement avec celui du dromadaire, qui produit un feu clair et soutenu comme la tourbe : d'autres voyageurs ont parlé diversement de la manière d'extraire ce *koumiss* et cette eau-de-vie. On est même dans l'usage de les confondre et de regarder le terme *koumiss* comme le nom particulier à l'eau-de-vie extraite du lait. D'après les informations que je suis parvenu à me procurer, non-seulement ici, mais dans plusieurs autres camps que nous visitâmes ensuite, on connaît plusieurs liqueurs différentes désignées toutes cependant par le même nom. On appelle aussi *koumiss* une sorte de lait aigri, semblable à celui dont les Lapons font une grande consommation, et qu'ils nomment *pina* : cette liqueur supporte, à un certain degré, la fermentation vineuse. L'eau-de-vie est une liqueur ardente, obtenue du *kou-*

miss par distillation. Les Calmoucks emploient quelquefois le lait de vache dans la fabrication du *koumiss*, mais jamais lorsqu'ils peuvent avoir du lait de jument, parce que ce dernier lait donne trois fois plus d'eau-de-vie que l'autre. La manière de préparer le *koumiss* est de combiner une sixième partie d'eau chaude avec une certaine quantité de lait de jument chaud. A ce premier mélange, on ajoute, comme levain, un peu de vieux *koumiss*; et on agite le tout jusqu'à ce que la fermentation soit achevée. Pour produire le mouvement vineux, les Calmoucks recourent au feu artificiel et à une plus grande agitation; ils se procurent ainsi ce qu'ils appellent *koumiss*. En continuant les procédés de la distillation, ils extraient ensuite un esprit ardent du *koumiss*. Des Cosaques nous offrirent ce dernier breuvage dans une tasse de bois, l'appelant *vina*. Dans l'idiome calmouck, il porte le nom très-remarquable de *rack* et *racky*, terme qui se rapproche beaucoup du nom des liqueurs spiritueuses des Indes-Occidentales, *rack* et *arrack*. Nous en prîmes un quart de bouteille; et elle nous parut être une très-faible et très-mauvaise eau-de-vie, qu'on ne pourrait pas même comparer aux liqueurs communes distillées par les Suédois et par les autres nations

du Nord. Quelques femmes calmouckes travaillaient, sous une tente voisine, à préparer cette liqueur. La simplicité de l'opération et de son mécanisme annonçait assez l'antiquité du procédé chimique. L'alambic calmouck est en boue ou en très-grossière argile; une canne forme le cou de la retorte; une chemise d'argile mouillée couvre entièrement le récipient de l'alambic. L'eau-de-vie était déjà montée dans la partie supérieure. La femme chargée de la conduite de la distillerie, voulant nous faire goûter la liqueur qu'elle préparait, enfonça un bâton terminé par une petite touffe de crin de chameaux, à travers l'enveloppe extérieure d'argile: ayant recueilli de cette manière une petite quantité d'eau-de-vie, elle en laissa tomber une partie sur la retorte, puis agitant l'instrument au-dessus de sa tête, elle dispersa le reste dans l'air. Nous demandâmes avec empressement le motif de cette cérémonie; on nous apprit que les Calmoucks avaient l'usage d'offrir toujours aux dieux les premières gouttes d'eau-de-vie qu'ils tiraient du récipient. Le bâton fut plongé dans le récipient une seconde fois; une plus grande quantité de liqueur s'attacha alors aux poils de chameau: la même femme la recueillit dans le creux de sa main sale

et grossière, et, ayant dégusté le breuvage, elle nous le présenta.

La couverture des tentes des Calmoucks consiste en nattes et en tapis bien faits, semblables à ceux que nous recevons de l'Inde, ou bien en feutre ou en étoffe de laine grossière. Quand un Calmouck se marie, il doit construire une de ces tentes : il observe le même usage à la naissance de chaque enfant. Si le mari meurt, sa veuve devient la propriété du frère, au cas que celui-ci veuille l'épouser. La distinction entre les femmes mariées et celles qui ne le sont pas se remarque dans la chevelure : une femme mariée porte ses cheveux tressés et tombant sur les épaules de chaque côté; mais les filles n'ont qu'une seule tresse. Les tentes des Calmoucks sont toutes de forme circulaire. Nous observâmes assez près de la tente des femmes Calmouckes une troupe d'enfans de cinq à quatorze ans; ils s'amusaient au jeu d'osselets dont nous avons déjà parlé. Nous nous divertîmes à leur jeter quelques copeks. Ces enfans étaient nus, et leur peau paraissait toute noire. Un troupeau de dromadaires paissait hors du camp.

De tous les habitans de l'empire russe, les plus remarquables par les traits et les manières

sont les Calmoucks ; leur extérieur est athlétique et rebutant ; ils ont la chevelure épaisse et noire, le langage âpre et guttural. Ils habitent le Thibet, la Bucharie, et les contrées sauvages au nord de la Perse, de l'Inde et de la Chine ; mais, d'après les habitudes de ces tribus errantes, on peut les rencontrer encore dans toutes les parties méridionales de la Russie, même sur les rives du Dnieper. Les Cosaques seuls les estiment et consentent à s'allier avec eux (1). Ces mélanges produisent des femmes d'une très-grande beauté, quoique rien ne soit plus hideux qu'un Calmouck. Les os des joues hauts et saillans ; des yeux très-petits, fort éloignés

---

(1) Je trouve dans le Journal de M. *Heber*, que les domestiques calmoucks sont fort estimés dans toute la Russie, à cause de leur intelligence et de leur zèle ; et je me rappelle d'en avoir vu quelques-uns chez des Anglais établis à Pétersbourg. Mais le plus célèbre de tous les Calmoucks expatriés est un artiste employé par le lord Elgin, et que j'ai rencontré (second Anacharsis des plaines de Scythie) exécutant les plus beaux dessins au milieu des ruines d'Athènes. Un Russe bienfaisant l'avait envoyé finir ses études à Rome ; il y avait acquis un grand talent dans l'art du dessin. Des traits distinctifs, et plusieurs manières des Calmoucks nomades, distinguaient encore ce sauvage civilisé.

l'un de l'autre; un nez plat et large; des cheveux d'un noir de jais, épais et gras; à peine quelques sourcils, et des oreilles énormes et proéminentes : tous ces traits ne composent pas un portrait agréable; mais nous pouvons au moins en attester la fidélité.

Les femmes Calmouckes montent à cheval avec la plus grande hardiesse; elles devancent même les cavaliers à la course. Ce qu'on raconte de l'habitude où elles sont de placer, sous la selle de leurs montures, des morceaux de chair de cheval, est très-exact; et c'est ainsi qu'elles préparent cette espèce d'aliment. On me dit qu'elles en portaient toujours dans leurs voyages, et qu'une tranche de cheval, ainsi préparée, devenait tendre et agréable au goût. Les Calmoucks ont toujours, dans leurs principaux camps, des couteliers et d'autres ouvriers en cuivre, en airain et en fer; quelquefois des orfévres qui fabriquent des colifichets pour leurs femmes, des idoles d'or et d'argent, et des vases pour les autels; on y voit même des artisans pour la marqueterie, l'émaillure, et pour plusieurs autres arts que nous regardons mal à propos comme l'apanage exclusif des peuples civilisés. Un fait très-remarquable, et que j'hésiterais à rapporter, si déjà les obser-

vations de plusieurs autres voyageurs (1) ne l'avaient attesté, c'est que, depuis un temps immémorial, les tribus orientales des Calmoucks connaissent l'art de fabriquer la poudre à canon. Ils la préparent en faisant bouillir une certaine quantité d'efflorescence de nitrate de potasse dans une forte lessive de cendres de peuplier et de bouleau, et laissent cristalliser ce mélange. Ils broyent ensuite ces cristaux avec deux parties de soufre et autant de charbon de bois, jusqu'à ce que la poudre commence à gréneler. L'usage des Calmoucks, lorsqu'ils vont à la guerre, est de couvrir leurs têtes d'un casque d'acier, orné d'un cimier doré, d'où pend ordinairement un réseau d'anneaux de fer, tombant sur le cou et les épaules, et qui descend quelquefois sur le front jusqu'aux sourcils. Les guerriers calmoucks s'enveloppent aussi, suivant l'usage de l'Orient, d'un tissu semblable, formé d'anneaux de fer ou d'acier mêlés ensemble; il s'adapte de lui-même à la taille, et cède ainsi facilement à toutes les positions du corps : on devrait l'appeler plutôt une chemise qu'une cotte de mailles. Les plus beaux de ces tissus se fabriquent en Perse; et on les

---

(1) *Journal des Savans voyageurs*, p. 434.

estime autant que cinquante chevaux. L'espèce la moins précieuse est faite de bandes d'étain ; on les vend seulement six ou huit chevaux chacun ; ces derniers tissus se voient plus communément en Chine et sur le territoire mogol. Les Calmoucks ont pour armes offensives, la lance, l'arc et les flèches, un poignard et un sabre : les plus riches seuls ont l'usage des armes à feu ; elles sont toujours regardées comme des signes de distinction : ils les conservent, avec le plus grand soin, dans des étuis faits de peau de blaireau. La corne de chèvre sauvage ou la côte de baleine, servent à fabriquer les arcs les plus précieux. L'espèce ordinaire est en érable ou en tiges minces d'orme et de sapin, jointes ensemble, et liées par une écorce de tilleul ou de bouleau.

Les Calmoucks ont pour exercices d'amusement la chasse, la lutte, le tir de l'arc et la course à cheval. Ils ne sont point adonnés à l'ivrognerie, quoiqu'ils passent quelquefois la moitié d'une journée à boire sans interruption. Chacun apporte alors sa portion d'eau-de-vie et de *koumiss*, et toute la provision est placée à terre : les convives s'asseyent en cercle, tandis que l'un d'eux, tapi derrière les vases qui renferment la liqueur, fait l'office d'échanson ; les

jeunes femmes, assises de même, commencent des chansons d'amour ou de guerre, racontent des aventures fabuleuses, ou charment leurs auditeurs, tant que dure la fête, par des récits d'exploits héroïques ; les convives cependant passent la coupe à la ronde, et chantent jusqu'à ce que la provision de liqueur soit épuisée. Durant toute cette cérémonie, personne ne sort de table séparément, ou n'oserait interrompre la tranquillité de l'assemblée par des rixes et par des transports bruyans. Dans les longues nuits d'hiver, les jeunes gens des deux sexes se livrent au plaisir de la musique, à celui de la danse et du chant. Leur instrument de musique favori est le *balalaika* ou le luth à deux cordes, qu'on voit souvent représenté dans leurs tableaux. Ces peintures confirment le souvenir des anciennes superstitions des tribus orientales : elles sont d'autant plus intéressantes pour nous, qu'elles mettent sous nos yeux des objets d'un culte païen communs aux mythologies les plus récentes de l'Egypte et de la Grèce. On peut supposer que les arts de la peinture et de la musique ont subsisté parmi ces peuples, depuis les époques les plus éloignées, sans éprouver une altération bien sensible.

En hiver, les Calmoucks jouent aux cartes, aux dames, au trictrac et aux échecs. Leur passion pour le jeu est si grande qu'ils y passent des nuits entières, et qu'ils perdent dans une seule séance tout ce qu'ils possèdent, même jusqu'au vêtement qu'ils ont sur le corps; enfin l'on peut dire des Calmoucks que la plus grande partie de leur vie s'écoule en amusemens. Toute abjecte et révoltante que soit une pareille existence pour un peuple civilisé, ils se regarderaient réellement comme bien misérables si on les forçait à changer leur manière de vivre contre la nôtre. *Gmelin* et *Pallas* rapportent tous deux que ces peuples nomades jugent insupportable le séjour des maisons, et qu'ils ne regardent pas sans horreur l'obligation d'être renfermés dans un appartement clos, lorsque la nécessité de venir dans nos villes les force de faire des visites d'ambassade. Parmi les maladies auxquelles les exposent leur manière de vivre et leur défaut de propreté, on peut citer sur-tout la gale; ils y sont fort sujets, ainsi qu'à des fièvres malignes très-dangereuses durant la chaleur de l'été. Les maladies vénériennes causent aussi de grands ravages parmi eux; mais on dit qu'elles se répandent plus particulièrement dans les camps où les princes résident,

et que les classes inférieures y sont rarement exposées. Les Calmoucks donnent à ce mal un nom propre à indiquer l'estime qu'ils ont pour notre manière de vivre; ce terme signifie chez eux *la maladie de la maison* (1). J'aurai occasion de parler ailleurs des Calmoucks; j'ajouterai seulement ici les observations de l'un des célèbres voyageurs déjà cités, qui, après avoir considéré les privations auxquelles ces espèces de sauvages sont exposés, vante plus leurs manières de vivre que j'ai cru ne devoir le faire. « Au reste (dit-il) à quelque degré de malheur que les plus pauvres des Calmoucks soient réduits, il est très-rare de les voir abattus par le chagrin, et ils ne se livrent jamais au désespoir. Le plus grand nombre, malgré des habitudes, selon nous, si nuisibles à la santé, atteint une vieillesse robuste et très-avancée; leurs désordres ne sont ni très-fréquens, ni fort dangereux. Peu ont la tête grise à quarante ou même à cinquante ans: les vieillards de quatre-vingts à cent ans ne sont pas très-rares; et à cet âge ils soutiennent encore facilement les fatigues

(1) Ou plutôt, *venue de ceux qui vivent dans les maisons*.

du cheval. Un régime simple et uniforme (1), l'air pur qu'ils respirent constamment, des corps endurcis, vigoureux et sains, un exercice continuel, l'éloignement de toute inquiétude et de toute occupation pénible, telles sont les causes naturelles de ces heureux effets. »

En nous éloignant de ce camp, nous continuâmes de traverser les steppes dans une direction sud-ouest ; et nous passâmes par un village très-joli appartenant à un riche Grec, qui, à notre grande surprise, s'était construit une habitation au milieu de ces plaines incultes. Nous nous aperçûmes souvent dans notre route que par-tout où les rivières coupaient les steppes, on rencontrait des villages et des habitans en grand nombre. Une carte manuscrite, que nous trouvâmes depuis à Tscherchaskoy, a confirmé la vérité de cette observation. Jusqu'ici on ne connaît, en Europe, aucune carte qui donne une idée exacte de ce pays. Un étranger peut se

---

(1) Je ne puis concilier cette remarque avec le régime véritable des Calmoucks. Comment lui donner le nom de *simple*, tandis qu'il ne consiste que dans la substance des animaux les plus lourds dans tous les genres, sans mélange de nourriture végétale, sans pain ou sans aucun des fruits de la terre ?

croire dans un désert en parcourant le territoire cosaque, et cependant il est au milieu d'une foule de villages habités. Il est vrai qu'on les découvre rarement de la route ; mais aussi très-souvent, lorsque nous traversions une rivière et que nous nous croyions perdus dans d'obscurs déserts, nous voyions, un moment après, des villages que nous avait cachés la hauteur des bords de la rivière, dominant alors le niveau de la steppe (1). Nous nous avancions dans une direction oblique vers le Lazovai, devenu un courant considérable. Comme nous en approchions, nous vîmes ses bords s'élever ; de très-belles hauteurs plantées d'arbres se prolongeaient dans la même direction. Avant notre arrivée à Acenovskaia, le sol était même mon-

(1) Gibbon, décrivant avec fidélité les demeures des ancêtres du peuple cosaque, s'exprime ainsi : « Elevées, ou plutôt cachées dans la profondeur des forêts, sur les bords des rivières ou le long des marais, nous ne pouvons, peut-être sans flatterie pour l'industrie de l'homme encore barbare, comparer ces huttes à l'architecture du castor, qui paraît s'être ménagé une double issue sur la terre et dans l'eau pour échapper à l'habitant sauvage, animal moins propre, moins actif et moins social que ce merveilleux quadrupède. » (*Histoire de l'Empire romain*, chap. XLII.)

tagneux; sur le côté occidental de la rivière, nous vîmes un joli village appelé Jernvchaia, agréablement situé au pied des montagnes avec une église belle et neuve. A la vérité les églises sont généralement très-bien bâties, et de beaucoup supérieures à celles de nos villages d'Angleterre, et par l'architecture et par la décoration intérieure. Au sommet de cette chaîne de hauteurs qui borde la rivière à l'est, on découvre un de ces *tumuli* dont j'ai déjà parlé; celui-ci est très-élevé : ces monumens funéraires sont d'ailleurs répandus en grand nombre dans tout le pays. Ils se multiplient même en approchant du Don et de la mer d'Azof. Trouvant de l'eau claire et un courant rapide, je saisis l'occasion de me baigner; et je recommande cette pratique aux voyageurs, comme fort essentielle à la conservation de la santé.

D'Acenovskaia, nous continuâmes notre route dans des steppes inhabitées : des dromadaires qui paissaient, nous parurent les seuls maîtres de ces pâturages déserts; M. Cripp parvint à monter sur le dos de l'un de ces animaux tandis qu'il était agenouillé : mais bientôt ce dromadaire se leva, et d'un pas très-majestueux le porta vers notre voiture; nos chevaux furent si effrayés qu'ils rompirent les rênes, et nous

eûmes beaucoup de peine à les apaiser. Le dromadaire cependant s'enfuit dans la plaine, la tête élevée, préparé sans doute à entreprendre quelque course pour des pays très-éloignés; mais alors mon ami, qui avait satisfait sa curiosité, descendit de sa monture comme il l'eût fait du toit d'une maison; il tomba même avec quelque violence, laissant sans regret le dromadaire poursuivre sa course au gré de son caprice, et bientôt nos yeux ne purent plus le suivre.

D'innombrables quadrupèdes, d'une très-petite espèce, peuplent ces plaines immenses: parmi eux l'on distingue un animal que les naturels du pays appellent *suroke* (la marmotte des Alpes). J'ai vu des Savoyards en apporter à Paris pour les montrer: ils parviennent ici à la taille d'un grand blaireau, et ressemblent si fort à l'ours, par l'extérieur et les manières, que nous le regardâmes long-temps comme un animal non décrit; et nous l'appelâmes *ursa minima subterranea*. De telles méprises ne sont pas rares en zoologie; les naturalistes embrouillent souvent la nomenclature des animaux par des désignations superflues. Un petit quadrupède, nommé *jerboa* en Egypte, a quelquefois passé, dans d'autres contrées, pour un

animal différent, sous les noms variés de *mus jaculus*; lièvre terrestre, rat voltigeur, sauteur; mais il est constamment le même, et il a avec le kankuroo le rapport que l'on observe entre le lézard et le crocodile. Je le décrirai plus en détail : nous devons actuellement nous occuper du *suroke*. Cet animal, très-commun dans toutes les parties des steppes, se tient debout près de sa tanière, observant tout ce qui se passe à l'entour. A la moindre alarme, il jette un cri très-fort; il pratique des chambres souterraines, si étendues que le sol est creusé dans toutes les directions, et que le terrain paraît labouré dans tous les lieux où on le trouve. Sa couleur est d'un gris brun; il a cinq doigts à chacune de ses pattes, d'ailleurs fort semblables aux mains humaines, et dont il se sert à peu près de la même manière. Sa bouche, sa tête et ses dents ne diffèrent point de celles de l'écureuil; mais ses oreilles sont plus courtes : ses beaux yeux sont ronds, grands, noirs et brillans; il a la taille courte, le ventre généralement protubérant et fort grand. Cet animal dévore tout ce qu'il trouve avec la plus grande avidité. Quelques paysans gardent des surokes dans leurs maisons, lorsqu'ils sont parvenus à les apprivoiser; nous en achetâmes quatre : ils

vécurent et voyagèrent avec nous, et nous donnèrent la facilité d'étudier leurs mœurs. Ils jouaient toujours ou dormaient à nos pieds, au grand déplaisir de notre petit chien singe, fort chagrin des libertés que ces animaux prenaient avec lui (1). Les Cosaques donnent générale-

---

(1) Puisque j'ai parlé de ce petit animal, il peut être à propos de faire connaître, pour l'utilité des autres voyageurs, les secours dont un pareil compagnon peut être en voyage. Un Polonais, voyageant en Danemarck, nous avait recommandé de mener un chien avec nous. Le plus petit chien (les plus petits sont les meilleurs, parce qu'ils sont plus faciles à transporter, et généralement plus vifs) procure une grande sûreté dans les pays où le voyageur est exposé aux attaques de voleurs nocturnes, et sur-tout aux attaques des pirates d'eau, comme dans l'Archipel. Ils dorment en général durant le jour; et pendant la nuit ils jettent un cri d'alarme à l'approche du danger le plus éloigné. Je me rappelle le service éminent rendu par l'un de ces animaux, qui donna le moyen à une troupe de mariniers de se gouverner loin de quelques basses, en aboyant à la vue d'une bouée que l'obscurité de la nuit les aurait empêchés de reconnaître, si ses cris ne les avaient avertis. Il n'est pas nécessaire de rapporter les circonstances dans lesquelles notre petit chien nous fut utile. Mais on me permettra de remarquer que, quoiqu'effrayé par la vue de l'eau, et n'y entrant toujours qu'avec répugnance, il a traversé cependant toutes les rivières et tous les

ment à ce petit quadrupède le nom de *waskí.* Ils m'assurèrent que ces animaux disparaissaient toujours au mois de septembre, et qu'on ne les revoyait qu'au commencement d'avril; en automne, ils descendent dans une tanière, ou ils choisissent pour se cacher un lieu dans lequel ils puissent être à l'abri de toute atteinte, et y dormir l'hiver entier: éveiller les surokes durant cette saison, c'est invariablement nuire à leur santé, et quelquefois même les faire périr; ils sont d'ailleurs les plus destructifs des animaux, car non-seulement ils rongent tout ce qu'ils trouvent, comme souliers, livres, planches de bois, mais encore toutes sortes de racines, de fruits ou de végétaux. Ceux que nous nous procurâmes firent le même dégât dans la caisse de notre voiture, qui était revêtue de cuir; aussitôt qu'ils avaient mangé, ils devenaient si lourds, qu'ils tombaient assoupis dans nos

---

lacs de Laponie, de Suède et de Norwège, à la suite de ses maîtres; qu'il les a suivis durant trois ans, dans différens pays, quoiqu'abhorrant le mouvement; et qu'enfin il a accompagné nos chevaux d'Athènes, à travers toute la Grèce, jusqu'en Macédoine et en Thrace, dans l'Archipel et à Constantinople, et de la même manière à travers la Bulgarie et la Valachie jusqu'à Bucharest.

mains, quelle que fût notre posture ou notre situation, et malgré le cahotement, le bruit ou l'agitation. Éveillés, ils sont très-actifs et surpassent tout autre animal dans la vivacité qu'ils mettent à s'ensevelir dans la terre. Leurs cris ressemblent au grognement du cochon d'Inde; et toutes les fois qu'ils sont surpris, qu'ils éprouvent de la joie ou de la frayeur, ils poussent des cris violens et courts, assez semblables aux sifflemens d'un chasseur.

Les loups et les ours sont en grand nombre dans les steppes; on y voit aussi un autre quadrupède appelé *biroke:* celui-ci est de couleur grise, assez semblable au loup, très-féroce; il ne craint même pas d'attaquer un homme. Les paysans cosaques, armés de lances, chassent à cheval cet animal dangereux. Il a une queue longue et touffue, traînant à terre. Les détails donnés sur ce féroce quadrupède par les paysans me firent conjecturer qu'il pourrait bien être celui que le professeur *Pallas* a décrit sous la dénomination de *chakal,* et que l'on rencontre aux environs d'Astracan: cet animal, selon lui, tient du loup et du chien; je ne saurais décider s'il est de la même espèce que le jakal d'Egypte.

Mais de tous les quadrupèdes que nous rencontrâmes sur les steppes, dans toute la route

de Woronetz à Tscherchaskoy, le plus commun est le *suslic*, nom sous lequel on connaît généralement ce petit animal. En s'approchant du Don, les suslics se montrent par essaims. On suppose que ce petit animal est le *mus citillus* de Buffon : sa description servira peut-être à éclaircir ce doute. Il pousse une espèce de sifflement, de même que le suroke, mais il est beaucoup plus petit ; sa taille n'excède pas celle d'une belette : il construit son habitation sous terre avec une incroyable sagacité, formant d'abord un petit trou ou creux cylindrique dans une direction perpendiculaire jusqu'à la profondeur de trois pieds ; alors, de même qu'un mineur intelligent, il établit une galerie de niveau, mais ordinairement dans une direction ascendante, pour éviter l'inconvénient des eaux. A l'extrémité de cette petite galerie, le suslic pratique ordinairement une chambre très-spacieuse, dans laquelle il apporte, matin et soir, comme dans un grenier, tout ce qu'il a pu recueillir, soit en racines, sa nourriture favorite, soit toute autre provision. Rien de plus amusant, au reste, que d'étudier les habitudes de cet animal : si quelqu'un approche, on le voit bientôt s'élever sur ses pieds de derrière comme le suroke, et observer soigneusement tout ce

qui se passe autour de lui. Au commencement de l'hiver, avant de s'enfermer dans sa retraite souterraine pour toute la saison, il en bouche soigneusement l'entrée avec du sable, cherchant, par ce moyen, à se préserver de la neige : comme rien ne l'incommode autant que l'eau, les Calmoucks et les Cosaques se servent de ce moyen pour le prendre; car, à l'instant où l'eau pénètre dans leur demeure, ces quadrupèdes s'échappent, et se laissent prendre ensuite très-facilement. Les Calmoucks aiment passionnément la chair du suslic; mais je crois que les Cosaques s'en nourrissent fort rarement. Le faucon est le plus grand ennemi de ce petit animal, qui devient sa proie journalière. Le suslic a de deux à dix petits à la fois; et l'on suppose, d'après les provisions amassées dans sa retraite, qu'il ne s'endort pas, comme le suroke, pendant l'hiver. Toute la partie supérieure du corps du suslic est d'un jaune foncé marqué de blanc; un blanc agréable couvre son cou; sa poitrine est jaune, et son ventre offre une couleur mêlée de jaune et de gris; il a le front noir, les tempes rouges, et le bout du museau blanc; le reste de sa tête est d'un jaune cendré; ses oreilles sont remarquables par leur petitesse. Parmi les tribus emplumées des steppes, nous

remarquâmes, particulièrement dans cette partie de notre voyage, des oiseaux appelés *staritchi* ou elders; on les aperçoit par troupes. Le peuple conserve pour ces oiseaux une vénération superstitieuse : ils sont à peu près de la grosseur d'une bécassine, d'une taille très-élégante; leur corps est de couleur brune, mais ils ont la poitrine blanche.

Telles furent nos observations pendant le second jour de notre voyage dans les steppes. Nous nous arrêtâmes à un lieu appelé *Suchovskaia;* puis nous nous avançâmes encore jusqu'à *Rossochinskaia,* simple hutte perdue dans l'espace de ces déserts : tels sont, au reste, souvent les villages, pour ne pas dire les villes et les cités qui figurent sur les cartes russes. Cette résidence, composée d'une seule habitation, est construite avec quelques pièces de bois couvertes seulement d'herbes sauvages et de plantes de marais jetées sans aucun soin. Les chaumières environnantes sont des appentis pour les chevaux de poste; pendant l'été les habitans cosaques y dorment sur le toit et sur le chaume.

Le ciel s'étant obscurci, un coup de tonnerre se fit entendre, et les éclairs qui l'accompagnaient nous découvrirent un spectacle très-intéressant. La garde cosaque et les habitans

du hameau s'étaient réunis sur différentes parties du toit de chaume de la hutte et des chaumières pour y passer la nuit. Chaque éclair cependant nous permettait de distinguer leurs figures martiales ; ces hommes, debout en groupes sur les toits de chaume, baissaient la tête et faisaient des signes de croix sous le terrible pavillon qui couvrait alors l'azur des cieux ; tous les environs étaient désolés et silencieux : jamais peut-être aucune réunion ne servit à rendre une scène de dévotion plus frappante. C'est, au reste, l'usage parmi les Cosaques, avant de s'abandonner au sommeil, de faire le signe de la croix en regardant successivement les quatre côtés du globe ; une superstition semblable se retrouve parmi le peuple de notre pays. Je me rappelle que dans mon enfance une vieille femme m'apprenait cette singulière prière : « Quatre coins à mon lit, quatre anges » sur la tête ; que *Mathieu*, *Marc*, *Luc* et » *Jean* bénissent le lit sur lequel je vais re» poser ! »

Pendant notre séjour, nous vîmes arriver en voyageurs et sans armes, un certain nombre de Cosaques qui revenaient de faire la guerre en Italie ; nous en rencontrâmes ensuite une foule qui venaient de traverser à pied la dis-

tance immense qui sépare les Alpes des rives du Don : ils conservaient à peine un seul haillon pour se couvrir ; d'ailleurs ils se répandaient en plaintes très-violentes contre leurs chefs : quelques-uns avaient appris un peu d'italien. Ils publiaient hautement que les officiers russes les avaient dépouillés de tout ce qu'ils possédaient; qu'après les avoir laissés au hasard sur la frontière d'Italie, ils leur avaient dit de retrouver à pied, et comme ils le pourraient, le chemin de leur pays. L'un d'eux m'assura qu'il avait mendié pendant tout le voyage, et qu'avant de quitter l'armée, on lui avait enlevé sa montre et même ses vêtemens ; nous donnâmes un peu d'eau-de-vie à ces malheureux, et les pauvres habitans de la hutte leur préparèrent un bouillon fait avec du poisson et des herbes sauvages. Ils s'assirent en cercle, mangeant tous dans la même écuelle, et, après leur souper, ils commencèrent à chanter (1).

---

(1) Si les Cosaques ont rendu de grands services en Pologne et contre les Turcs, c'est que la guerre se faisait dans un pays plat, peu habité, et couvert d'immenses pâturages..... ; c'est que, n'ayant jamais fait leur excursion qu'en des pays où ils trouvaient à peu près leurs mœurs, leur langage et leur manière de vivre..... , et dont les habitans, esclaves, timides et

Nous quittâmes Rossochinskaia le 18 de juin. Tous les Cosaques habitans des steppes de Basankaia à Tscherchaskoy, ont les cheveux d'un brun clair : ils appartiennent à une race différente de celle des Cosaques de la capitale et des autres tribus qui, réunis en stanitzas, peuplent les rivages du Don. Le lieutenant-colonel *Papof*, officier cosaque du plus grand mérite et du plus grand talent, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, me dit que le peuple des steppes était composé d'émigrés polonais venus assez récemment dans ce pays.

Il serait ennuyeux de noter continuellement

---

désarmés, les craignent par tradition, et s'enfuient à leur approche, ils avaient contracté une assurance et une audace qui leur ont coûté cher ailleurs : les choses seront bien différentes en Allemagne et en Italie, et sur-tout sur le territoire français.... Si le général russe parvient à contenir les Cosaques, le pays qu'il doit traverser s'en trouvera mieux ; mais quel parti pourra-t-il tirer des Cosaques ?.... Les Cosaques n'ont que de mauvaises armes à feu, dont ils ne savent pas faire usage ; leurs piques, si redoutables aux fuyards dans une vaste plaine, ne sont ailleurs qu'un instrument inutile. Leurs chevaux, incapables de franchir les haies et les fossés, loin de les servir, les exposent davantage aux fusillades. S'ils en descendent, ils sont perdus : un Cosaque à pied est la proie du premier ennemi qui

le nombre extraordinaire de *tumuli* dispersés sur toute la route. Je désire seulement que le lecteur veuille bien se souvenir qu'il en existe par-tout où les yeux peuvent se porter. Près de la maison de poste, à Pichouskaia, le premier lieu où nous nous arrêtâmes, ce jour-là, nous vîmes deux *tumuli* de dimension très-remarquable, un de chaque côté de la route. Les chevaux ne sont pas ferrés : la route dans les steppes est aussi belle qu'on peut l'imaginer. Les récits d'événemens arrivés à des voyageurs s'étant renouvelés, nos Cosaques, dont les lances avaient au moins douze pieds de longueur, songèrent à se pourvoir d'armes à feu : cette précaution est bien rare parmi eux. Quant à

---

l'attaque. (*Mémoires secrets sur la Russie*, tom. III, pag. 150, 151, 152, 153 et 154.) Voilà les vraies causes de la désertion des Cosaques, et de l'état dans lequel M. *Clarke* les a vus revenir dans leur pays. S'il y avait séjourné plus long-temps, il aurait vu successivement arriver ainsi tous ceux des soldats de cette nation qui ont fait partie des deux armées envoyées par l'empereur de Russie contre la France, et qui n'ont pas péri à la guerre : car dans le nombre des personnes qui furent généreusement renvoyées en Russie par le premier Consul, il ne se trouvait pas un Cosaque. (*Note du Traducteur.*)

nous, nous examinâmes avec une nouvelle attention tout ce qui se passait: le nombre des Calmoucks s'augmentait en effet d'une manière sensible, à mesure que nous avancions dans l'intérieur.

Nous arrivâmes à Kamenskaia, stanitza sur le Danaetz, que l'on écrit généralement *Donetz;* nous passâmes cette rivière sur un pont flottant, la maison de poste étant bâtie sur l'autre rive. Cette ville nous offrit un beau point de vue en descendant la vallée dans laquelle elle est située; elle doit cet avantage aux nombreux jardins qui l'environnent, et à sa belle église. Le large courant de la rivière produit un aspect très-agréable en serpentant parmi les arbres. Nous vîmes vendre, dans les rues de Kamenskaia, ce pain d'épice si commun à nos foires anglaises; il nous parut fabriqué de la même manière. L'hetman était alors à sa maison de campagne; et l'on nous dit que les principaux Cosaques avaient, dans les environs, leurs habitations ordinaires d'été. Au moment d'entrer dans la ville, une jeune femme calmoucke passa près de nous, à califourchon sur un cheval chargé de quartiers de chair de cheval crue, qui tombaient de chaque côté devant elle. Le bonheur singulier d'avoir obtenu un tel trésor,

faisait tressaillir de joie cette amazone. Le cadavre d'un cheval abandonné dans le fossé de la ville, du côté de la terre, avait attiré une douzaine de chiens qui dévoraient avidement ce que la femme calmoucke venait de laisser : elle leur avait quelque temps disputé cette proie, et elle emportait tout ce qu'elle avait pu dérober à leur voracité. Le maître de poste nourrissait, dans sa maison, un suroke apprivoisé aussi grand qu'un lapin de terrier ordinaire, et parfaitement élevé. Il nous dit que cet animal ne passait avec lui que la moitié de l'année, et qu'il se retirait constamment, pendant l'autre partie, dans un trou qu'il avait creusé sous terre près de la maison ; qu'à l'approche du printemps, il revenait exactement près de son maître, reprenait ses premières habitudes, se tenant debout et demandant du pain et des herbes comme auparavant en été. Il venait toujours au seul nom de *Waski;* mais, pendant l'hiver, aucun cri, aucune caresse, ne pouvaient l'engager à quitter sa retraite.

Au-dessus du point où le Danaetz reçoit le Lugan, on voit les fonderies de canon et de fer de Lugan ; elles appartiennent à la couronne. A l'époque de notre voyage, elles étaient sous la direction de M. *Gascoigne*, proscrit écossais,

autrefois surintendant des fabriques de *Carron* en Ecosse; il en avait livré les procédés au gouvernement russe, qui l'en avait récompensé. De Lugan, l'artillerie de l'empereur s'expédie par eau à la mer Noire. M. *Gascoigne* avait trouvé d'excellent charbon dans ce lieu; et cette découverte, jointe à la facilité que les eaux offraient pour le transport, avait déterminé à y établir la fonderie.

Le lecteur a peut-être déjà remarqué le nom que la rivière porte à Kamenskaia. Sur nos cartes, ce nom s'écrit *Donnas*, et sur celles d'Allemagne, *Donetz*. J'ai donné la plus grande attention à la prononciation des peuples des différens bords de cette rivière, et sur-tout à celle des officiers cosaques. Par leur éducation, ceux-ci me parurent tout-à-fait en état de déterminer exactement le mode d'orthographe le plus propre à exprimer la véritable prononciation de ce mot; et je la trouvai toujours être *Danaetz*, quoiqu'il fût d'ailleurs souvent prononcé comme si un *t* était devant le *d*, Danaetz ou Tanaets : mais tel est le nom, ou à peu de chose près, donné au Don, en l'appelant *Tanaïs*. Il s'agit actuellement d'en découvrir la raison, et de montrer que, dans le premier cas, lorsque le mot *Tanaïs* fut introduit dans la

langue grecque, il se rapportait à une autre rivière, et non pas au Don. Le sujet est très-curieux; mais il exigerait une plus profonde connaissance de la géographie de la contrée, et sur-tout des renseignemens sur le cours des rivières, bien plus étendus que ceux qu'on peut puiser dans les cartes publiées jusqu'à ce jour. J'accompagnerai cependant mes observations d'une carte fidèlement copiée sur les derniers renseignemens déposés à la chancellerie de Tscherchaskoy.

Sans l'inquiète surveillance de la police russe, j'aurais mis sous les yeux du public un plan très-détaillé de tout le territoire des Cosaques du Don; il eût suppléé au peu de renseignemens que nous avons encore sur le cours des rivières et sur la géographie générale des pays qui bordent la mer d'Azof. Plusieurs officiers cosaques s'étaient chargés de ce travail sur l'invitation du gouverneur du district : mais quelques agens de police en ayant été avertis, nous peignirent comme des espions; et il ne nous fut plus permis de profiter des bonnes dispositions du commandant militaire.

Je dois prévenir le lecteur qu'en examinant ma carte, il doit remonter le Don jusqu'à une distance d'environ quatre-vingt-dix-neuf milles

de son embouchure (1), et à plus de quarante-six au-dessus (2) de la ville de Tscherchaskoy. Là il verra le Danaetz verser ses eaux dans le Don par deux bouches éloignées l'une de l'autre de dix à douze milles. Mais le peuple du pays, depuis un temps immémorial, croit que le Danaetz abandonne le Don de nouveau avant d'atteindre la mer, et que, prenant ensuite une direction au nord-ouest, il tombe dans les Palus Méotides, au nord de toutes les autres bouches du Don, dont il forme en effet une branche : la bouche la plus septentrionale du Don (que le lecteur trouvera représentée sur la carte jointe à ce voyage), à raison de la rivière dont son canal contient, à ce que l'on prétend, plus particulièrement les eaux, se nomme *Danaetz*; et, pour exprimer plus particulièrement la lenteur de son courant à son embouchure dans la mer, *Danaetz-Mort*. Comme les Grecs faisaient route de la Crimée vers les bouches du Don, et que leur usage était de naviguer toujours près du rivage (3),

---

(1) Soixante-dix versts.

(2) *Voyez* la carte des Bouches du Don.

(3) C'est encore une manière de naviguer dans la mer Noire et dans la mer d'Azof.

ils entrèrent d'abord dans cette bouche plus septentrionale de la rivière. Elle portait, dans ces temps éloignés, de même qu'aujourd'hui, le nom de *Danaetz*, *Tdanaetz* ou *Tanaetz*, n'importe lequel. Il ne faut cependant ni adresse pour prouver, ni crédulité pour admettre que le mot *Tanaïs* soit dérivé de ces noms, qui ont entre eux tant de ressemblance (1) : même aujourd'hui leur analogie est si frappante, qu'en entendant des Tartares et des Cosaques désigner cette branche du Don, particulièrement s'ils s'expriment avec vivacité, ils paraissent prononcer aussi souvent *Tanaïs* que *Tanaetz*. Pour distinguer cette branche du Don du Danaetz proprement dit, ils ajoutent à chacun une épithète : le premier s'appelle le *Septentrional*, et l'autre le *Danaetz-Mort*.

De Kamenskaia, nous traversâmes continuellement des steppes : des camps de Calmoucks étaient stationnés près de la route ; nous entrâmes dans plusieurs, mais nous n'y obtînmes pas d'informations assez importantes pour mériter d'être ajoutées à ce que j'ai dit précédem-

---

(1) Le changement du *d* en *t*, et *vice versâ*, est l'une des modifications les plus ordinaires auxquelles le langage est sujet.

ment sur ce peuple. Dans l'un de ces camps, composé seulement de quatre tentes, nous ne vîmes que quelques femmes occupées à distiller de l'eau-de-vie du lait. Les hommes étaient tous absens, peut-être pour quelque expédition. Ces femmes confirmèrent ce qu'on nous avait déjà raconté sur les matières employées à la distillation ; elles ajoutèrent qu'après avoir fait le beurre, elles distillaient le lait, pour extraire ensuite l'eau-de-vie. Nous ne pouvions imaginer que l'on pût ainsi se procurer cette liqueur : mais, pour le prouver, elles touchèrent l'alambic, comme nous l'avions déjà vu faire dans une autre occasion; et nous offrant la touffe de crins de chameau imbibée d'eau-de-vie, elles nous mirent bientôt à portée de nous convaincre nous-mêmes. Dans l'après-midi, nous distinguâmes un grand nombre de dromadaires dispersés dans les pâturages. Nous étant arrêtés à Dabovskaia, pour laisser reposer nos chevaux, nous aperçûmes d'immenses caravanes qui prenaient la route de l'Ukraine. La seule vue des objets qu'elles transportent, suffit pour prouver de quelle prodigieuse importance il serait d'augmenter la culture des steppes, sur laquelle la nature, à l'aide seulement de quelques soins, répandrait constamment ses plus

riches trésors. Les convois de soixante à cent chariots qui passèrent sous nos yeux, étaient chargés, en totalité, de poissons secs : on les destinait à l'approvisionnement des habitans du midi de la Russie. Assurément le sol des steppes leur fournirait une nourriture bien préférable à celle qu'ils tirent des rivières des Cosaques.

Nous étant avancés jusqu'à Grivinskaia, nous y passâmes la nuit; nous avions fait soixante-huit milles (1) dans cette journée, malgré les momens que la curiosité nous avait fait perdre. Dans la matinée du 19 de juin, en venant d'abord à Tschestibaloshnia, nous rencontrâmes de fréquens partis de Calmoucks; nous vînmes ensuite, par Tuslovskaia, à la ville d'Oxai, sur le Don. Cet établissement appartient aux Cosaques de Tscherchaskoy. En approchant très-près de la rivière, nous crûmes plus particulièrement remarquer que le terrain fourmillait d'essaims du joli petit quadrupède que nous avons déjà décrit sous le nom de *suslic;* quelques-uns d'eux étaient entièrement blancs. Aux environs d'Oxai, nous vîmes de nombreux camps de Calmoucks dispersés dans le voisi-

(1) Cent et deux versts.

nage de la ville, et sur toutes les directions. Quelques tentes de ces hordes sauvages étaient dressées près de ses murs ; d'autres, à une distance plus éloignée, couvraient les hauteurs majestueuses qui dominent le Don dans cette contrée.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

—On a des nouvelles de Saint-Pétersbourg du 4. Voici textuellement, d'après le dernier ukase annuel rendu par l'empereur, pour l'établissement de la maison impériale, les titres et qualités des personnes qui la composent :

Sa Majesté le très pieux seigneur Empereur Nicolas Pavlovich, autocrate de toutes les Russies, né en 1796, le 25 juin, règne depuis le 19 novembre 1825.

S. M. la très pieuse dame impératrice Alexandra Teodorovna, née en 1798, le 1er juillet.

S. A. I. le seigneur orthodoxe Césarevitch et grand-duc Alexandre Nicolaevitch, née en 1818, le 17 avril;

S. A. I. la dame orthodoxe Cesarevna et la grande-duchesse Marie-Alexandrovna, née en 1824, le 27 juillet;

Leurs enfants : fils, S. A. I. le seigneur orthodoxe grand-duc Nicolas Alexandrovitch, né en 1843, le 8 septembre.

S A. I le seigneur orthodoxe, grand-duc Alexandre-Alexandrovitz, né en 1845, le 26 février;

S. A. I. le seigneur orthodoxe, grand-duc Wladimir-Alexandrovitz, né en 1847, le 10 avril;

S. A. I. le seigneur orthodoxe, grand-duc Alexis Alexandrovitch, né en 1850, le 2 janvier;

S. A. I. le seigneur orthodoxe grand-duc Constantin Nicolaevitch, né en 1827, le 9 septembre;

S. A. I. la dame orth.

Leurs enfans, Fils : S. A. I. le seigneur orthodoxe grand-duc Nicolas Constantinovitch, né en 1850, le 2 février.

Fille : S. A. I. la dame orthodoxe grande-duchesse Olga-Constantinovna, née en 1850 le 22 août.

S. A. I. le seigneur orthodoxe, grand-duc Nicolas Nicolaevitch, né en 1831, le 27 juillet.

S. A. I. le seigneur orthodoxe, grand-duc Michel Nicolaevitch, né en 1832, le 13 octobre.

S. A. I. la dame orthodoxe grande duchesse Hélène Pavtowna, née en 1826, le 28 décembre.

S. A. I. la dame orthodoxe grande-duchesse Marie Nicolaevna, née en 1819, le 6 août;

Les enfans de son mariage avec feu S. A. I. le duc de Leuchtemberg :

Fils : S. A. I. le seigneur orthodoxe duc Nicolas-Maximilianovitch, né en 1843, le 23 juillet;

S. A. I. le seigneur orthodoxe, duc Eugène Maximilianovitch, né en 1847, le 27 janvier;

S. A. I. le seigneur orthodoxe duc Serge-Maximilianovitch, né en 1849 le 8 décembre;

S. A. I. le seigneur orthodoxe duc Georges-Maximilianovitch, né en 1852, le 17 février;

Filles : S. A. I. la dame orthodoxe duchesse Marie-Maximilianovna, née en 1841, le 4 octobre;

S. A. I. la dame orthodoxe duchesse Eugénie-Maximilianovna, née en 1845, le 20 mars;

S. A. I. la dame orthodoxe grande duchesse Olga-Nicolaevna, née en 1822, le 30 août, épouse de S. A. R. le prince héréditaire de Wurtemberg, Charles-Frédéric-Alexandre;

S. A. I. la dame orthodoxe grande duchesse Catherine-Mikhailovna, née en 1827, le 16 août, épouse de S. A. grand-ducale duc George Mecklembourg Strelitz;

S. A. I. la dame orthodoxe grande-duchesse Marie Pavlovna, née en 1786, veuve de S. A. R. grand-duc Saxe-Weymar, Charles-Frédéric;

S. M. la dame orthodoxe Anne Pavlovna, reine-mère du roi actuel des Pays-Bas, veuve du roi Guillaume II, née en 1795, le 7 janvier.

